

IL EST UNE FOI

EGR

les rendez-vous cinéma

RÉTROSPECTIVE

ÉDITION 2022

LES CINÉMAS
DU GRÜTLI

DES FILMS
DES DÉBATS
DES RENCONTRES

EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE
GENÈVE



RÉTROSPECTIVE

7^E EDITION
**CRÉATION
RE-CRÉATION**
4 – 8 MAI 2022

IL EST UNE FOI

—  —
les rendez-vous cinéma

IL EST UNE FOI
 les rendez-vous cinéma
 ECR

CREATION RE-CREATION 7ÈME ÉDITION

4-8 MAJ 2022

EGLISE CATHOLIQUE ROMAINE GENÈVE
 LES CINÉMAS DU GRÜTLI

IL EST UNE FOI CH
 KATHOLISCHE KIRCHGEMEINDE BAAR
 FUNDATION MAURICE ET LAURA ZÜRCHER
 FLORIMONT
 CROIX ROUGE SUISSE
 MISSIO
 RADIO 24 GENÈVE
 ECHO
 CHOISIR
 LOTERIE ROMANDE
 EPER

LA CULTURE, VICTIME EXPIATOIRE DU VIRUS



Après la Rétrospective ITINERANCES, en 2021, qui rendait compte de la 6ème édition d'IL EST UNE FOI, les rendez-vous cinéma de l'Eglise catholique romaine à Genève, voici la Rétrospective de l'édition 2022: CREATION RE-CREATION.

Une conférence introductive, « Le monde de demain », et 12 débats pour 12 films – sur les 23 programmés aux Cinémas du Grütli entre les 4 et 8 mai 2022 - qui ont fait l'objet d' « un certain regard » porté par certaines personnalités de certains mondes, de la théologie, de la philosophie, de la sociologie et d'autres, ainsi que par un certain et merveilleux public à l'issue de leur projection.

La sélection de ces œuvres a fait appel à l'arbitraire le plus absolu de la part des membres du comité d'IL EST UNE FOI, ce dont personne ne se permettra de douter... Il en a été de même en ce qui concerne le choix des personnalités qui ont bien voulu répondre favorablement à l'invitation dudit comité.

Qu'elles en soient ici remerciées. Et que le public – quelque 1'600 spectatrices et spectateurs - qui nous a fait le plaisir de se manifester à propos de ces œuvres soit ici également remercié.

Ces regards portés sur ces 12 films, les éclairages sur toutes ces figures, pour certaines ayant existé comme Bruno Manser (« Bruno Manser, la voix de la forêt » de Niklaus Hilber) ou existantes comme Alexandre Pouget (« Cinq nouvelles du cerveau » de Jean-Stéphane Bron), pour d'autres d'inspiration purement romanesque, ont tous été d'une très haute exigence et ont contribué à ce qui, comme chaque année depuis 2014, fait l'esprit – et la force – de ces rendez-vous.

Cependant : Verba volant, scripta manent. Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Ce proverbe antique aurait son origine dans un discours prononcé par Caius Titus au Sénat romain.

En effet, bien souvent les paroles s'envolent, on les oublie et c'est dommage.

Ce sont donc les évocations de ces débats, ces « certains regards » qui sont rassemblés dans cette publication. Des regards qui porteront témoignage de cette 7ème édition d'IL EST UNE FOI, des regards sur elles et eux qui ont fait leur grand voyage, intérieur ou aux confins du monde, immobile ou nomade.

Geoffroy de Clavière,
délégué général d'IL EST UNE FOI

CRÉATION RE-CRÉATION LE MONDE DE DEMAIN

CONFÉRENCE INAUGURALE

Le dialogue entre la nature et le transhumanisme peut sembler étrange mais ces deux sujets qui paraissent aussi éloignés sont, en réalité, assez proches ; il est en tout cas intéressant de les faire dialoguer. La défense de la nature est une chose, celle de l'homme augmenté une autre. Mais des ponts les lient. Quelles sont les visions de l'environnement et de l'intelligence artificielle (IA) en fonction des différentes religions ?

Interrogés par Marie Céneç, pasteur, et Emmanuel Tagnard, journaliste et producteur à RTSreligion, tous deux membres du comité cinéma d'IL EST UNE FOI, quatre intervenants de quatre confessions différentes ont fait part de leur avis lors de la table-ronde inaugurale d'IL EST UNE FOI, édition 2022 «Création Re-création», le 3 mai 2022, à Uni-Bastions.

PRÉSENTATION DES INTERVENANTS



Michel Maxime Egger

Ecothéologien, responsable de « Transition intérieure » chez « Pain pour le prochain », Michel Maxime Egger est sociologue, éco-théologien d'enracinement orthodoxe, journaliste, éditeur et traducteur. Il est l'auteur d'essais sur l'écospiritualité et l'écopsychologie. Il se définit comme un apprenti méditant-militant. Une appellation qui réunit les deux axes de son existence : spirituel centré sur la transformation de soi, (éco)citoyen centré sur la transformation du monde.



Jacques Arnould

Historien des sciences et théologien catholique français, Jacques Arnould est titulaire d'un diplôme d'ingénieur agronome, d'un doctorat en histoire des sciences et

d'un doctorat en théologie. Il s'intéresse aux relations entre sciences, cultures et religions, avec un intérêt particulier pour deux thèmes : celui du vivant et de son évolution, celui de l'espace et de sa conquête. Au domaine du vivant, il a consacré plusieurs ouvrages et articles d'histoire ou de théologie. Il a été sollicité par différents milieux, scientifiques, pédagogiques ou religieux, pour informer les publics de l'existence des courants créationnistes, de leur histoire, des questions qu'ils posent à nos sociétés. Dans le domaine spatial, il est un expert éthique au Centre National d'Études Spatiales (CNES), France.



Inès Safi

Inès Safi est une physicienne franco-tunisienne de confession musulmane, chercheuse en physique théorique. Diplômée de l'École Polytechnique, ses travaux sont internationalement reconnus et offrent des théories pionnières pour comprendre les propriétés de systèmes électroniques de taille extrêmement petite (nanométrique) décrits par la physique quantique. En parallèle, elle se passionne pour la philosophie et l'histoire des sciences, tout en les articulant avec le dialogue des cultures et l'engagement féminin.



Gérard Haddad

Gérard Haddad est ingénieur agronome, ainsi que médecin psychiatre, psychanalyste et essayiste français. Il a rencontré Jacques Lacan en 1969 et a entamé avec lui une psychanalyse de douze ans qu'il a relatée dans son livre « Le Jour où Lacan m'a adopté », un des deux rares témoignages relatant une psychanalyse avec Lacan. Au cours de sa cure, il a entrepris des études de médecine et de psychiatrie, dans le but de devenir lui-même psychanalyste. Durant ce cheminement, il a passé d'un marxisme athée à la force du sentiment religieux qui l'habite, renouant avec le judaïsme.

En introduction à cette table-ronde, Elisabeth Parmentier, doyenne de la Faculté de théologie de l'UNIGE, a ajouté un complément au titre de cette édition d'IL EST UNE FOI : Création, Re-création mais aussi Dé-création. « C'est ce que nous vivons actuellement avec la capacité de destructivité humaine et nous ne cessons dans le cadre de nos études théologiques de former les esprits à ces problématiques », a-t-elle précisé.

Geoffroy de Clavière, délégué général d'IL EST UNE FOI, a, pour sa part, tenu à remercier la Plateforme Interreligieuse de Genève qui s'est associée à cet événement.

DEUX IMAGINAIRES : NOSTALGIE DU PARADIS PERDU ET TRANSHUMANISME

Emmanuel Tagnard a annoncé que cette table-ronde allait se dérouler autour de deux imaginaires différents, le premier consacré à la nature, intitulé la nostalgie du paradis perdu, et le second au transhumanisme.

Marie Céneç a, quant à elle, souligné la complexité de nos rapports avec la nature, une complexité actuellement amplifiée par la crise sociétale actuelle – réchauffement climatique et guerre en Ukraine. Certains films présentés cette année mettent en scène la destructivité humaine. Si la nature n'a pas été créée par l'homme, celui-ci est capable de l'anéantir et de mettre en péril ses équilibres subtils et la majorité de ses écosystèmes. « A lire le dernier rapport du GIEC, à écouter les jeunes qui manifestent, nous pourrions être tentés de prendre la fuite loin de cette planète bleue qui s'encrasse et s'échauffe. Fuir, bien que nous sachions qu'il n'est pas encore trop tard pour limiter la casse. Mais nous ne pouvons nous leurrer : les années et les décennies à venir vont nous demander de faire preuve de courage et de résilience. N'étant pas encore capables de nous envoler tous vers la Terre.2, nous pourrions chercher refuge dans le passé ou dans le futur, dans la nostalgie d'une nature sauvage ou dans des films de science-fiction. Mais laisser courir son imagination et s'ouvrir à d'autres récits peut aussi être une manière de faire face à tant de crises. En s'extrayant pour un instant du monde, stimulons notre imagination et mettons en mouvement nos émotions pour nous ouvrir enfin à d'autres possibles. »

« Dès lors que nous parlons de création, de terre mère », a-t-elle poursuivi, « la nostalgie peut très vite s'inviter. Nous pourrions en

effet céder à l'envie de retrouver le monde d'avant, celui de notre enfance par exemple, ou avoir la nostalgie du jardin perdu. Cette nostalgie est-elle bonne conseillère ? Est-elle de quelque secours ? Peut-on évoquer un retour à la nature sauvage, à l'ère de l'anthropocène ? En 2018 une étude publiée dans la revue « Nature » a souligné que les espaces sauvages représentaient moins d'un quart de la Terre, contre 85% au siècle précédent. Dans cette situation inédite, devons-nous faire le deuil d'un éventuel retour en arrière ou sommes-nous condamnés à aller de l'avant ? »

ALLER DE L'AVANT ?

Pour Michel-Maxime Egger, « il est vrai qu'une partie des courants de ce que l'on nomme l'écologie profonde vit sur le mythe d'une nature originelle et sauvage maintenant perdue et qu'il convient de retrouver une nature source de salut. Bibliquement, dans le récit de la Genèse, la Création est issue des mains de Dieu, toutes les créatures y sont végétariennes et nous pouvons effectivement avoir la nostalgie de cet Eden originel. Pour un chrétien, le salut pourrait effectivement consister à retrouver cet Eden perdu ». Pour lui, ce n'est pas le cas. « Cette création première sortie des mains de Dieu, belle et bonne dans la mesure où elle correspond au dessein de Dieu, n'est cependant pas encore accomplie. C'est ce que nous appelons la création première et l'accomplissement de cette création est précisément le sens du salut. On évoquera à ce sujet la divinisation de la création, une

transfiguration, et la participation non seulement de l'être humain mais également de toutes les créatures à la vie divine. C'est le sens du salut, une forme de réconciliation et de paix. Cet accomplissement s'inscrit dans une dynamique, une histoire de la nature dans laquelle vont jouer entre eux Dieu avec sa puissance créatrice, la nature elle-même avec sa part d'autonomie qui lui est propre, et également l'être humain avec sa part de créativité. Le jeu va s'instaurer entre ces trois dimensions. Bibliquement, le thème de cette dynamique, dans cette eschatologie, ce n'est pas le retour à une forme de commencement idéal mais l'émergence d'une terre et d'un ciel nouveaux comme le précise le texte de l'Apocalypse. Donc pas de retour en arrière, il faut aller de l'avant. La grande question est comment ? Il est bien entendu impossible d'aller de l'avant comme nous l'avons fait jusqu'ici. Le récit de la Genèse ne doit pas être jeté à la poubelle, au contraire il garde tout son sens

en posant les fondements ontologiques de ce processus de salut, de changement. C'est malheureusement le contraire de ce qu'a fait Adam puisqu'en s'auto-déifiant, il s'est coupé de la nature et a jeté les bases de ce système « croissanciste », productiviste, consumériste qui épuise et détruit la Terre. Car un des fondements du récit biblique est celui de la limite : Tu mangeras de tous les arbres, sauf... Et aujourd'hui nous sommes des êtres humains qui, plutôt que de participer à la transfiguration de la nature, contribuent à sa défiguration. »



Illustration des « Bêtes de la mer et de la terre », tirée de l'ouvrage Augsburger Wunderzeichenbuch (XVI^e siècle). Photo Wikimedia Commons

« 1. Et il se tint sur le sable de la mer. Puis je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème.

2. La bête que je vis était semblable à un léopard ; ses pieds étaient comme ceux d'un ours, et sa gueule comme une gueule de lion. Le dragon lui donna sa puissance, et son trône, et une grande autorité.

3. Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort ; mais sa blessure mortelle fut guérie. Et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête.

4. Et ils adorèrent le dragon, parce qu'il avait donné l'autorité à la bête ; ils adorèrent la bête, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ?

5. Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles arrogantes et des blasphèmes ; et il lui fut donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois.

6. Et elle ouvrit sa bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel.

7. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Et il lui fut donné autorité sur toute tribu, tout peuple, toute langue, et toute nation.

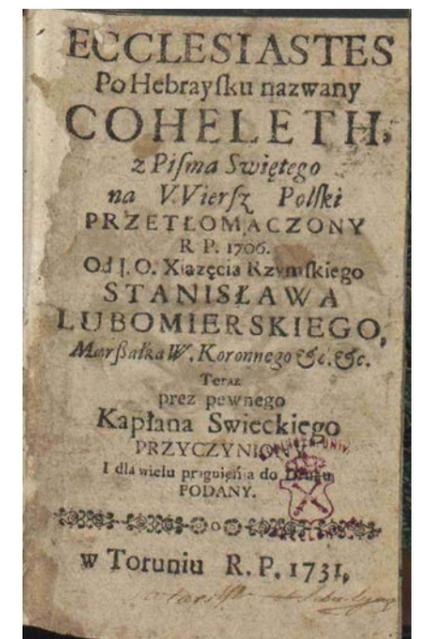
8. Et tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont le nom n'a pas été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé.

9. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende ! »

Jacques Arnould partage la même tradition biblique que Michel-Maxime Egger. Il a dit réserver sa nostalgie à ceux qui ont vécu des moments qu'ils peuvent regretter. Quand on n'a pas vécu, on ne peut être nostalgique. Pour lui, « il convient de respecter ceux qui ont vécu. Il faut faire très attention à ce sentiment-là ».

Puis il a cité Qohèleth (ou Ecclésiaste) : rien de nouveau sous le soleil. « Qohèleth est rassuré par cette expression. Rien n'a bougé et tant mieux. Mais nous savons bien que cela ne marche pas. Même le cosmos n'est pas si beau et ordonné qu'on le croit dès lors que nous l'observons avec des instruments de précision. Même le cosmos a une histoire, un avant et également un après. Lorsque nous examinons le vivant, ce qui est révélé est pire. Il y a en permanence du nouveau et donc de l'ancien. C'est notre sort d'être vivant et cela nous fait peur comme cela faisait peur à Qohèleth. Il préférerait se rassurer, du moins dans la première expression de sa sagesse. Ouf ! Il n'y a rien

de nouveau. Et pourtant il a écrit : il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux ; un temps pour naître, et un temps pour mourir... Il y a certes alternance mais tout ne redevient jamais de la même manière. Dans la Bible, il n'y a jamais de retour en arrière sauf dans de très rares cas. Quand par exemple le peuple hébreu approche de la terre promise, que cela ne se passe pas bien et qu'il faut revenir en arrière car entretemps les Hébreux ont changé. Adam lui aussi retourne en arrière. Il est tiré de la terre et placé dans le jardin puis retourne à la terre d'où il a été tiré. Luis aussi a changé. Le drame du jardin s'est produit. Il est devenu un homme. Ce qui est frappant dans la Bible, c'est le mouvement en avant. Il n'y a donc pas de place pour la nostalgie. Y-a-t-il une place pour le regret ? Il y a en tout cas un appel, une dynamique, une agitation permanente et déroutante - pensons à Abraham - qui est difficile à vivre car nous rêvons tous de la terre que nous avons quittée car nous la connaissons. »



Djalâl ad-Dîn Rûmî par Hossein Bezhad. Photo Wikimedia Commons

Dans l'Islam, existe-t-il une nostalgie du jardin perdu, entend-on un appel à aller de l'avant ? Pour Inès Safi, « si aller de l'avant c'est agir, anticiper et arrêter le processus de dévastation de la Terre, la réponse est affirmative. La nostalgie, nous la retrouvons plutôt dans le désir d'union avec le divin qui nous anime. » Le grand poète soufi persan Rûmî (1207 – 1273), expliquant l'origine et le devenir de l'amour, a écrit :

**De la rupture il plaint la douleur nonpareille.
Il dit :
Depuis qu'on me coupa de mon marais,
jadis,
Les humains, homme et femme, à mes
maux compatissent.
J'entonne de mon cœur la dolente élégie,
Et, par l'écho de chants, traduis sa
nostalgie.
En son errance, ainsi, le cœur de l'homme
incline,
Irrépressiblement, vers sa prime origine.**

Cependant Inès Safi a dit ne pas partager complètement le point de vue de Jacques Arnould à propos d'Adam mais a souhaité mettre en évidence les révolutions scientifiques qui ont engendré cette réification du monde et qui a donné lieu à l'écologie actuelle. Les sciences ont effectivement participé à la dévastation du monde mais

également à cette réification. Notre vision mécaniste a ôté toute dimension sacrée à la nature. Il reste l'espoir d'agir dans l'urgence mais cela nécessite un renversement total de nos valeurs, de notre façon de penser le monde, la nature et les êtres. Inès Safi pense aussi que « cette réification a facilité cette appropriation qui a conduit à la crise écologique. A partir du moment où tout est réduit à des choses, il est facile de les posséder. Cela a également conduit à l'instrumentalisation de l'être humain, des sciences et des cultures conduisant à un but unique : le gain. La physique quantique déconstruit cette vision mécaniste, elle ne nous permet pas de définir ce qu'est la matière mais elle nous aide à nous débarrasser de cette vision. »

La nostalgie du paradis perdu est-elle aussi celle d'une coupure avec Dieu ? En préambule à la réponse à cette question, Gérard Haddad a fait un éloge de la Suisse, pays qu'il dit beaucoup aimer « car il a appris à surmonter le complexe de Caïn. La Suisse est née de trois peuples différents qui se sont fait la guerre pendant des siècles ». Avoir réussi à surmonter ce complexe lui paraît avoir été l'objectif politique le plus important de ce petit Etat, « surtout lorsque l'on porte son regard sur Israël qui est totalement englué dans la haine du frère. »

Gérard Haddad a dit « n'avoir pas beaucoup de nostalgie du monde ancien. Cette idée de nostalgie est assez dangereuse car elle nourrit tous les fanatismes. Nous avons à Jérusalem des cinglés qui voudraient revenir au temps de la pratique bouchère des sacrifices que Maïmonide, rabbin sépharade du XII^e siècle, avait condamnée, et qui voudraient voir détruite la mosquée Al-Aqsa et la remplacer par le temple de Salomon. Dans l'Islam existe aussi une nostalgie des premiers temps, carburant du fanatisme islamiste. En Tunisie, mon pays,



Djalâl ad-Dîn Rûmî par Hossein Bezhad. Photo Wikimedia Commons

une sympathie entre différentes minorités est en plein développement. Abraham, avec son Dieu invisible, nous a permis d'être athée, ce qui est une grande liberté donnée par le Patriarche, avec le pouvoir de choisir. »

La nostalgie de Gérard Haddad va à tous les êtres qu'il a aimés. « Vers mes 16 ans, j'ai découvert la beauté du monde. Ouvrir ses yeux sur la beauté du monde est quelque chose de merveilleux, qui fait partie essentielle de ma joie de vivre. Dans le chapitre III de la Genèse la parole divine nous dit : garde-la. Ce qui veut dire, prends-en soin, cultive-là, qu'elle soit ton souci. Le premier essai que j'ai voulu écrire et que je n'écirai probablement jamais porte sur la comparaison entre Héraclite, philosophe grec du VI^e siècle av. J.-C, et l'Ecclésiaste. Héraclite a écrit qu'on ne se baigne jamais dans le même fleuve. Et l'Ecclésiaste qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Nous croyons-nous éternels ? L'idée de la mort est difficile à accepter car, comme disait l'autre, on ne peut regarder le soleil en face. »

Il a ainsi conclu : « il faut essayer de rouvrir les yeux face à la beauté du monde. A partir de de moment, nous serons beaucoup plus à-même de garder cette beauté extrêmement fragile. Cet éblouissement que produit la nature ne doit pas être oublié. »



Cain et Abel (vers 1603) par Palma il Giovane (1550 – 1628). Photo Musée d'Histoire de l'art, Vienne (A) Wikimedia Commons

DANS LES TRADITIONS RELIGIEUSES : ALLER DE L'AVANT

Pour Michel-Maxime Egger, « l'enjeu n'est pas, comme évoqué dans la tradition chrétienne, la sauvegarde de la Création, mais un changement de paradigme. Revenons-en à *Laudato Si'*, l'encyclique du pape François, dans laquelle il a écrit que nous sommes devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse. Le patriarche Bartholomé 1^{er}, pour sa part, a évoqué une grande métanoïa, un grand changement. Si l'on veut un changement de paradigme, il faut aller aux racines du problème, de manière radicale. Il n'y a pas que le souci de l'écologie horizontale, il nous faut interroger notre mode de vie, de gestion des ressources et de notre organisation sociale, qui sont certes importantes,

mais il convient également de réfléchir au sens de la vie. Que signifie habiter cette Terre, en tant qu'humains ? Il convient enfin de changer de regard et d'imaginaire. Les traditions religieuses, en particulier chrétiennes, disposent de ressources pour répondre à cet enjeu fondamental. »

Michel-Maxime Egger pense qu'il y a certaines conditions à cela, à savoir la nécessité de revisiter de manière critique, créative et audacieuse toutes nos traditions théologiques. « Il convient d'entrer dans une véritable théologie de la Terre et non pas seulement du Ciel, de rééquilibrer l'idée de transcendance et d'immanence de Dieu, de sortir de notre égocentrisme, de retrouver la dimension cosmique du salut. Ce travail ne peut se faire qu'en dialogue entre toutes les traditions de sagesse et la science. L'objectif n'est pas de construire de nouvelles théories et doctrines mais de

cultiver ce que le pape François appelle les vertus écologiques. Il ne s'agit pas de normes morales auxquelles se conformer mais d'attitudes intérieures nourries par les spiritualités, qui donneraient du sens au changement de comportement qu'il nous faut adopter. Quelques-unes de ces vertus sont le respect, François parle de respect sacré de la Création dans son intégrité, celle-ci n'étant pas qu'un stock de ressources mais un lieu de manifestation de Dieu et qui, dans la religion orthodoxe, est le lieu de sa présence. Autres vertus : l'émerveillement face à la beauté de la Création, la gratitude, car celle-ci nous est donnée gratuitement et sans elle nous ne pourrions vivre ; l'humilité, à savoir que nous sommes faits de terre, donc d'humus ; la compassion puisque nous sommes tous interdépendants et que ce que je fais aux autres c'est à moi que je le fais ; mais encore, la sobriété et la responsabilité. »



Claude Lévi-Strauss par Edward Drantler (2007). Photo Wikimedia Commons

Quel est le cœur du message catholique à mettre en évidence pour justement aller de l'avant ? Pour Jacques Arnould, « *Laudato Si'* a dépassé les frontières de la communauté catholique. » Il a également évoqué la figure de Pierre Teilhard de Chardin (1881 – 1955), jésuite paléontologue et philosophe français, cité dans *Laudato Si'*, qui a réconcilié spiritualité et évolution. « Teilhard est un chrétien », a-t-il fait valoir, « plus encore qu'un chrétien. Comme François d'Assise (1181 – 1226), il était fasciné par la personne du Christ. Teilhard pour sa part n'était pas un prédicateur, il était un homme en recherche et c'est la personne du Christ qui l'a attiré, le Christ cosmique. » En posant que l'Homme doit rejoindre Dieu en un « point Oméga » de parfaite spiritualité, Jacques Arnould suggère que cet en-avant n'est pas désordonné. Il se conjugue au faire-face au Christ qui nous attire. « Dans les moyens proposés par Teilhard de Chardin, figure la contemplation, celle du monde et de sa matérialité, qui conduit à l'action, et de même, tout ce qui relève de l'imaginaire, de l'art a aussi sa place dans cet en-avant » a-t-il conclu.

A la croisée de la science et du soufisme, Inès Safi a insisté sur « le statut sacré du cosmos dans la tradition islamique. Nous avons bien sûr la volonté d'aborder la lumière par des voies rationnelles mais aussi par le cœur qui nous permet d'entrevoir toute la Création. Cette Création est manifestement un lieu de théophanie (du grec ancien théos, « dieu », et phainesthai « se montrer »). Plusieurs versets du Coran l'attestent : partout où vous vous dirigez, se trouve la face de Dieu. Il est avec vous où que vous soyez, comme un rayonnement d'amour. Le mouvement qui est la réalité du monde est un mouvement d'amour. On retrouve cela dans chaque sourate. »

Gérard Haddad a considéré quant à lui « que ce qui caractérise le christianisme et l'islam est leur volonté d'universalisme alors que le judaïsme se veut particulier. L'œuvre de Dieu est multiple. Il n'a pas créé qu'une seule fleur. Le génie hébraïque est de promouvoir le particulier et la diversité à tel point qu'un personnage important de la culture du siècle dernier, Claude Lévi-Strauss (1908 – 2009), anthropologue

français, pleurerait chaque civilisation particulière qui disparaissait car pour lui, cela représentait un appauvrissement de l'humanité. Posons la question suivante : Dieu est-il amour ? Est-ce bien vrai ? Je pense plutôt que Dieu est désir, désir de créer le monde. Et Dieu veut que nous désirions. Chaque fois que l'homme se met en marche, il fait des efforts. Dieu est un Être désirant plus qu'un Être aimant. Un problème de notre temps est la confusion qui règne entre sciences et valeurs. Henri Poincaré (1854 – 1912), mathématicien et philosophe des sciences français, qui a découvert la relativité, peut-être avant Einstein, a écrit qu'entre sciences et valeurs, il n'y a aucune intersection. L'invariant ce sont les valeurs, elles ne bougent pas. Dans les Dix Commandements, il est écrit : tu ne tueras point. Ça ne bouge pas. De même pour : tu aimeras ton prochain comme toi-même : ça ne bouge pas non plus. Le savoir sur la physique change tous les jours. Héraclite parle de savoir et Qohèleth parle de valeurs. »

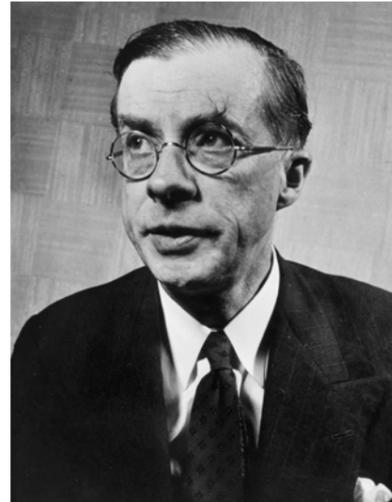


Acierie de Hoesch du Nord (D), (1905) par Eugen Bracht (1842–1921). Photo Wikimedia Commons

TRANSHUMANISME, UN DEUXIÈME IMAGINAIRE

Face à la crise écologique il existe une autre tentation que celle de la fascination de la nature, soit celle du transhumanisme qui serait une réponse technologique radicale à un futur incertain. Le transhumanisme est un courant de pensée répandu dans le monde entier, visant à l'amélioration des capacités intellectuelles, psychiques et physiques de l'être humain, grâce aux progrès de la médecine, de la technologie, de l'informatique, de la robotique et de l'intelligence artificielle. Ray Kurzweil, ingénieur en chef chez Google et pape du transhumanisme, prévoit une intelligence artificielle à l'horizon 2045, qui serait plus puissante que tous les cerveaux humains réunis. Les êtres humains finiront-ils par s'attacher à des robots capables de connaître le moindre de leurs besoins, voici une question qui nous laisse aussi perplexes que songeurs. Le transhumanisme s'appuie également sur la révolution génétique en cours. Pour la première fois de son histoire, l'humanité a mis la main sur les mécanismes de la vie. D'énormes succès médicaux ont été réalisés mais aussi de terrifiantes perspectives qui modifient nos références sont apparues. Selon certains adeptes du transhumanisme, l'être humain, tel que nous le connaissons aujourd'hui, sera bientôt obsolète, remplacé par l'être augmenté, une hybridation homme machine. Allant encore plus loin, Kurzweil imagine la suppression de la mort en faisant migrer la conscience dans un super-ordinateur et accéder ainsi à une forme d'immortalité hors des contingences physiques. La tentation pourrait être de créer un dieu à notre image, qui nous dépasserait mais qui serait produit par nous.

L'idéologie de la toute-puissance technologique est-elle une réponse adéquate ou pour le moins audible ? Pour Michel-Maxime Egger, « le transhumanisme reprend dans son discours bon nombre d'éléments de traditions religieuses, à savoir de créer un homme nouveau, des horizons de salut nouveaux. Au niveau du vocabulaire existent certaines analogies. Mais les réponses proposées par le transhumanisme sont évidemment complètement différentes de celles proposées par nos spiritualités. Deux points ne sont pas acceptables et font peur. Tout cet effort pour améliorer et augmenter l'être humain conduit en réalité à la liquidation de l'humanité, de tout ce qu'il y a d'humain dans l'être humain. Le corps est réduit à une mécanique, un ensemble de pièces interchangeables. Et c'est l'abolition de ce qui fait la singularité de l'être humain, à savoir sa fragilité, sa vulnérabilité, sa finitude, tous ces critères qui permettent de vivre l'amour, la passion et la grâce. Mais aussi : l'homme devient divin. Or Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu, un homo deus. Dans le transhumanisme, l'homme se fait dieu sans Dieu. Quand le Christ ramène quelqu'un à la vie, cela se fait à travers une rencontre et une relation d'amour. »



Julian Huxley en 1964. Photo Dutch National Archives, The Hague, Fotocollectie Algemeen Nederlands Persbureau (ANEFO) Wikimedia Commons

Le terme transhumanisme est généralement attribué au biologiste Julian Huxley (1887 – 1975), frère de l'écrivain Aldous Huxley (1894 – 1963), auteur notamment du roman d'anticipation dystopique « Le meilleur des mondes » (1932). Pour Jacques Arnould, « l'idée du transhumanisme était bien celle de la marche en avant. Il s'agissait d'amener notre humanité au-delà. Chez Teilhard de Chardin, il n'y a aucun refus de la matière. Il ne s'agit pas de l'adorer mais de la prendre au sérieux pour aller au-delà des dualismes. Donc cette idéologie est audible. Le chrétien est concerné par le mystère de la Résurrection, par exemple. Et puis, ne perdons pas de vue que nous sommes à peu près tous des bricolés, des réparés. La question qui se pose est donc plutôt celle des limites. »

Selon Inès Safi, « la recherche doit avoir pour but la connaissance sans nécessairement que celle-ci donne lieu à des applications et il appartient aux chercheurs de mener en amont une réflexion sur les sujets qu'ils choisissent d'étudier. Ils n'ont pas à se lamenter que ce n'est par leur faute si leurs recherches ont été exploitées malgré eux. Il y a une réflexion éthique et déontologique qu'il ne faut pas éluder. »

Pour Gérard Haddad, « nous n'utilisons qu'une toute petite fraction de nos potentiels intellectuel et physique. C'est par le travail et l'effort que nous pourrions les élargir. Au lieu de parler d'humanité augmentée, occupons-nous de ces potentiels en souffrance et au lieu de poser un microprocesseur dans le cerveau de quelqu'un pour lui faire parler quinze langues, qu'il apprenne lui-même à les parler ! Le transhumanisme, c'est aussi beaucoup d'utopie. A l'heure actuelle, nous ne sommes pas fichus de fabriquer une cellule vivante. Nous ne pouvons que transformer des cellules. Il y a là une barrière jusqu'à présent infranchissable,

peut-être définitivement infranchissable. Il faut reconnaître que les courants transhumanistes ont aussi des racines religieuses. Dans le judaïsme existe un courant maïmonidien dans lequel ce qui compte, c'est la raison. Il existe aussi un courant cabaliste qui, dans notre monde acculturé où l'on aime bien tout ce qui est un peu magique, est né ce projet de créer un homme artificiel, le fameux golem (hébreu : גולם, « embryon », « informe » ou « inachevé »). Dans la mystique puis la mythologie juive, le golem est un être artificiel, généralement humanoïde, fait d'argile, incapable de parole et dépourvu de libre-arbitre, façonné afin d'assister ou défendre son créateur. Dans le folklore juif d'Europe centrale, il est associé à la figure du Maharal de Prague, rabbin, talmudiste, mystique et philosophe du XVI^e siècle, généralement en lien avec la ville de Prague, et aux accusations de meurtre rituel envers les Juifs. Selon Gérard Haddad, Kurzweil appartient probablement à ce courant cabaliste qui représente un danger certain. Cependant, tant qu'un robot n'aura pas le complexe d'Œdipe, l'humanité aura encore de beaux jours devant elle ! Bien

sûr, on peut toujours s'attacher à un robot. C'est ce que l'on appelle en psychanalyse le fétichisme ! »

Venons-en à la question des castes d'élus - qui existent bel et bien - selon Gérard Haddad, et qui sont au pouvoir. « A la suite des théories mal comprises de Darwin, l'humanité est entrée dans une phase tellement compliquée que le peuple est incapable de résoudre les problèmes qui se posent. Les castes d'élus eux savent les résoudre. C'est ce que l'on nomme le néo-libéralisme, à savoir une dictature douce. Ces castes nous privent de notre vie, de notre désir, de notre participation à l'histoire, C'est le plus grand danger d'aujourd'hui. Vive les minorités, vive les oppositions, vive les contre-pouvoirs ! », s'est-il exclamé.



Le Golem (1915) par Gustav Meyrink (1868 – 1932). Photo Collection Gerd Küveler Wikimedia Commons

DERNIER TOUR DE TABLE : COMMENT REVIVIFIER L'ESPÉRANCE AUPRÈS DES JEUNES GÉNÉRATIONS ?

Pour Inès Safi, « la fascination du tout technologique doit s'effacer chez les jeunes car elle les prépare à accepter les thèses transhumanistes. » Par ailleurs, a-t-elle ajouté, « dans les attributs du droit de la propriété, il y a le droit d'user de la chose (l'usus), le droit de jouir de la chose (le fructus) et le droit de disposer de la chose (l'abusus). Nous devons nous contenter du fructus. Et si quelqu'un a encore une branche d'arbuste dans la main et qu'il sait que c'est le jour de la fin du monde, qu'il le plante quand-même. »

Jacques Arnould, pour sa part, a proposé deux concepts : alliance et foi. « Au sens biblique, faire alliance c'est poser une loi et avoir une promesse. Une loi, dans le contexte du transhumanisme, ce ne sera pas facile à gérer. Qui est ton prochain, qu'en fais-tu ? Une promesse. Par rapport à qui, pour aller où ? On y ajoute la foi. Peut-on faire le pas de la confiance pour aller de l'avant ? »

Pour Michel-Maxime Egger, « non, il n'y a pas de fatalité, tout n'est pas joué. Il n'est pas trop tard et dans l'incertitude nous pouvons déceler des signes encourageants. Enfin, il ne faut pas confondre futur et à-venir. Le futur est ce qui sera à partir de ce qui est. On est dans l'ordre du calcul, du prédictible alors que l'à-venir est ce qui sera à partir de ce qui adviendra. Il y a donc une dimension de mystère à laquelle nous pouvons nous ouvrir. Les basculements et les changements sont possibles. »

Le malaise de notre civilisation provient d'une panne de désir, selon Georges Haddad. Pour lui, « il faut que le désir

s'éveille ou se réveille et pour cela il nous faut reconquérir notre histoire, ce grand héritage culturel, notamment à travers les grands textes bibliques ou coraniques, mais pas seulement. Goethe (1749 – 1842) a écrit : ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder. »

Enfin, c'est par un envoi sur le thème de la fécondité que Marie Cénec a clôturé cette rencontre : « soyez féconds et remplissez la Terre (Genèse 1 :28) n'est plus un verset audible aujourd'hui. Mais il est triste de tabouiser certains mots tant ils sont beaux et pleins de sens. Aujourd'hui, mettre un bébé au monde ne va pas de soi. Certains jeunes évoquent l'argument écologique dans leur choix de ne pas faire d'enfants. Engagement vert, pas d'enfants. Nous pouvons comprendre ce choix symptomatique d'un sérieux problème relatif à nos ressources sur cette planète. Et passer d'une invitation à se reproduire sans contrainte comme écrit dans la Genèse au choix de rompre le cycle des générations et se couper de notre héritage est une alternative trop radicale. N'existe-t-il pas une troisième voie ? Nous ne pouvons pas vivre seulement de peur et de désillusion. Il nous appartient de défendre un humanisme à hauteur de l'humain, invitant à canaliser ses forces pour le bien commun. A nous de trouver une posture inédite, celle de défendre un monde éco-désirable et fécond. »



© Roman Lusser

Leave no trace Debra Granik



BIENVENUE AU PAYS DES « DISABLED »

Leave No Trace est l'adaptation cinématographique de My Abandonment, un roman de Peter Rock, paru en 2009. C'est une histoire de survie, d'amour et d'attachement, de mystère et d'aliénation. Un livre envoûtant, un salut à Henry David Thoreau (1817 – 1862), philosophe, naturaliste et poète américain. L'amour et le respect de la nature qu'il a transmis dans ses œuvres, notamment «Walden ou la Vie dans les bois» (1854) et «La Désobéissance civile» (1849), sont devenus une source d'inspiration constante pour des naturalistes amateurs et des écologistes ; tout autant que ses idées économiques et politiques qui ont intéressé et intéressent toujours des activistes sociaux et des adeptes de ce qu'on nomme aujourd'hui la «sobriété heureuse».

Une fille de treize ans et son père vivent à Forest Park, une immense réserve naturelle près de Portland, dans l'Oregon. Ils habitent un abri troglodytique élaboré, se lavent dans un ruisseau voisin, stockent des denrées périssables au bord de l'eau, utilisent une fosse septique de fortune, entretiennent un jardin et tiennent même une sorte de bibliothèque. Une fois par semaine, ils se rendent en ville pour faire leurs courses et se fondent temporairement dans le monde civilisé. Mais une petite erreur permet à un joggeur de les découvrir, ce qui fait dérailler toute leur existence, provoquant finalement une envolée plus profonde. Tom quitte son père, incapable de quitter la forêt, pour retourner à la ville. Elle passe ainsi de l'enfance à l'âge adulte. Inspiré d'une histoire vraie et raconté à travers la voix étonnamment sincère de sa jeune narratrice, Caroline – Tom dans le film - My Abandonment est un voyage haletant dans la vie en marge et une histoire fascinante de survie et d'espoir.

Dans son livre «Parmi les arbres, essai de vie commune» (2021), Alexis Jenni, prix Goncourt 2011, a écrit : «Nous sommes arboricoles, au fond, nous vivons avec les arbres depuis toujours. Alors plutôt que d'en faire des êtres anthropomorphes, j'ai voulu dire leur étrangeté, connue par les sciences, mais aussi notre proximité, par des anecdotes qui racontent cette place familière, eux auprès de nous, nous auprès d'eux. En prenant ces deux points de vue que la littérature peut mêler, je veux rendre hommage à ces compagnons de vie, à nos colocataires de la Terre, sans qui nous ne pourrions l'habiter.» Il a ajouté après la projection de Leave no trace que «dans la forêt, rien n'est identifié comme faisant partie d'un passé puisque tout est encore là... Mais nous, hommes, animaux, être agités, nous ne faisons que passer sans laisser de trace».

Pour lui, cet homme qui souffre de stress post-traumatique, qui ne supporte plus les contraintes de la vie sociale, vit un paradoxe. Il n'est pas seul. Tout d'abord il est accompagné de sa fille, Tom. Mais il est aussi contraint de coopérer avec d'autres individus pour survivre dans cette nature qui lui est indifférente. D'autres «marginiaux» comme lui, des «vets» qui «dealent» les médicaments qui leur sont prescrits en ville avec pour but de soigner leurs souffrances psychologiques dues à la guerre, mais aussi de les aider à rentrer dans le droit chemin de la normalité sociétale. Et de temps à autre, pour de brefs contacts avec quelques «coureurs des bois», comme lui, et de petites communautés de «disabled» (handicapés) et de «crips» (abréviation familière de «cripple», estropié) qui vivent dans des camps de caravanes et de «mobil home» délabrés. Will n'a pas totalement rompu avec la civilisation et se rend lui-même régulièrement à

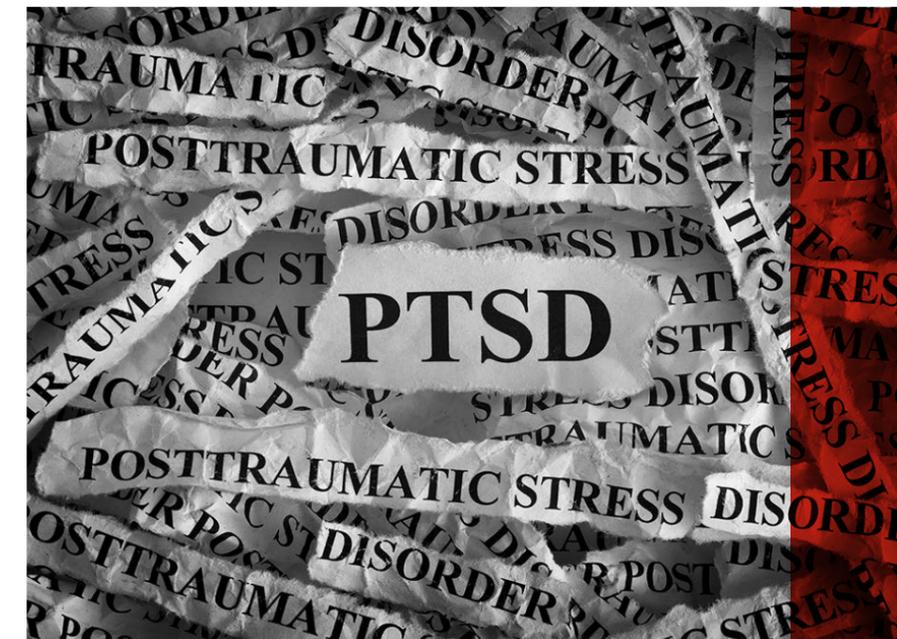


Photo © Stepan Popov/Dreamstime

« Dans le paysage du septième art états-unien, cette femme, réalisatrice, continue de poser les pierres d'un travail de curiosité, d'altruisme, et de véritable conteuse de son pays, de son vaste territoire, et de ses hommes. »

Olivier Pélisson, Bande à part

Portland, avec Tom, pour ses consultations médicales, recevoir ses médicaments et s'approvisionner en nourriture et en biens de première nécessité.

Alexis Jenni a dit avoir beaucoup aimé ce personnage muet et très présent à la fois. Leave no trace revivifie ce thème très ancien de la forêt, issu de la littérature médiévale dans laquelle cet éco-système est une espèce de réserve de création et de sauvagerie au bon sens du terme. «Sauvagerie, sylve. Dans le Canada français, la sauvagerie c'était la forêt. Les sylvains habitaient la sauvagerie. La forêt on y plonge pour se ressourcer. C'est ce que font Will et Tom qui y vivent pour se guérir.»

Se guérir. La forêt comme thérapie, à l'opposé de la médicalisation que la société veut imposer – pour son propre bien, souci de normalité oblige - à cette catégorie de citoyens différents, comme l'a notamment évoqué Briana Berg, membre du comité d'IL EST UNE FOI.

« Ces procédés de réhabilitation des « disabled » aux Etats-Unis a fait l'objet de nombreuses études anthropologiques qui décrivent « un contexte caractérisé à la fois par une stigmatisation de toute prétendue déficience et par une implication des groupes concernés pour lutter contre celle-ci et affirmer tant leurs singularités que leurs capacités. Ils mettent l'accent sur la violence qui accompagne l'hyper-médicalisation des corps et l'étiquetage médical. La biotechnologie et la biopsychiatrie, particulièrement prégnantes, induisent une identification des individus à la catégorie médicale qui leur est assignée et, simultanément, à une vive critique des réponses purement médicales, techniques et/ou pharmaceutiques », peut-on lire dans le chapitre intitulé « Aux États-Unis, les plus marginaux mettent le centre aux marges », à la signature de Roberto Domingo Toledo,

dans le recueil de textes « Le handicap et ses empreintes culturelles -Variations anthropologiques », sous la direction de Charles Gardou (2016).

« S'agissant des personnes atteintes d'une déficience dite cognitive, aux États-Unis, leur fréquentation des dispositifs médico-psychosociaux renforce leur identité déficitaire. Selon les usagers eux-mêmes, les institutions les construisent comme défaillants par rapport aux normes de performance en vigueur à l'école et dans l'univers professionnel ; elles proposent avant tout des solutions pharmaceutiques et thérapeutiques, censées les rapprocher des présumés normaux. Cette médicalisation extrême du handicap, associée à un regard historiquement eugéniste ou, dans le meilleur des cas, assimilationniste sur ceux qui ne correspondent pas aux normes de l'idéologie du progrès, a suscité une révolte généralisée et un rejet. »

Ainsi, ceux que l'on considère aux États-Unis comme les « perdants » donnent à comprendre l'absence de sens de la situation actuelle. Ils offrent la vision alternative d'une vie où l'anormalité est acceptée et reconnue à travers des capacités comme celles de refuser le rythme du système tel qu'il fonctionne et de développer des approches créatives. Cela fait partie de la culture des « crips » : ils donnent à voir des capacités dans les incapacités par leur approche singulière du monde de la famille et du travail, selon M.L. Johnson et R. McRuer dans Proliferative cripistemologies: A virtual roundtable. Journal of Literary & Cultural Disability Studies, 2014.

Les mouvements « crips » valorisent les capacités et les styles de vie de personnes préalablement jugées « disabled » et donc dépourvues de valeur. Grâce à leur positionnement singulier comme



Classic T-Shirt, Made in the USA, worldwide shipping

représentants d'un courant contraire à l'idéologie blanche, masculine et bourgeoise de notre modernité, ils sont en train de réaliser une des critiques les plus profondes de la société occidentale, en particulier de son idéologie néolibérale qui touche le monde entier. Ils construisent des cultures, des éthiques et des styles de vie alternatifs dans les rues, les universités, les théâtres et autres espaces citoyens.

Alexis Jenni et un spectateur ont tous deux souligné que le monde végétal doit nous interpeller : la forêt est forte, elle peut être dangereuse. Mais laisser promener sa main sur le tronc d'un arbre ou voler sur ses branches est source de régénération. Ils ont fait valoir que la surface de l'arbre, son écorce, sa peau, était son cœur vibrant et qu'il était vivant à l'extérieur.

LEAVE NO TRACE 2018

Debra Granik

Débat avec Alexis Jenni, écrivain, auteur de Parmi les arbres (Actes Sud) et animé par Marie Cénec, pasteur et membre du comité cinéma d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

A bientôt 60 ans, la réalisatrice américaine Debra Granik est connue pour révéler de jeunes talents par ses choix d'actrices – dont Jennifer Lawrence. Les thèmes qui l'intéressent sont cependant très éloignés du glamour hollywoodien : les marginaux, les démunis, les oubliés de la société américaine. Elle travaille d'abord dans la production de projets média éducatifs ou réalise des vidéos pour des syndicats. Elle passe ensuite au documentaire, puis à la fiction, toujours autour des mêmes thématiques. Leave No Trace est son 3e long-métrage de fiction. Le second, Winter's Bone (2010), remporte quatre nominations aux Oscars et le grand prix du Jury au festival de Sundance. Une belle reconnaissance pour un parcours engagé, centré sur les laissés-pour-compte de l'Amérique.

Film en partenariat avec l'Institut Florimont

FLORIMONT
Chaque jour les meilleures
chances pour demain

L'histoire

Will est un vétéran de la guerre d'Irak qui souffre de stress post-traumatique. Avec Tom, sa fille de 13 ans, il campe clandestinement dans une forêt proche de Seattle dans l'Oregon, cherchant à s'isoler et à couper avec la société – celle des hommes et celle de consommation. Mais un jour, une personne bien intentionnée les dénonce ; dans le pays auto-proclamé de la liberté, l'État veut à tout prix les réintégrer dans le système, même si Tom montre un niveau d'éducation supérieur à son âge et qu'elle semble heureuse dans la vie qu'elle a toujours connue. Petit à petit, elle découvre une vie plus insouciance, dans laquelle elle pourrait être une simple adolescente comme les autres. Mais son père dépérit dans ce carcan social

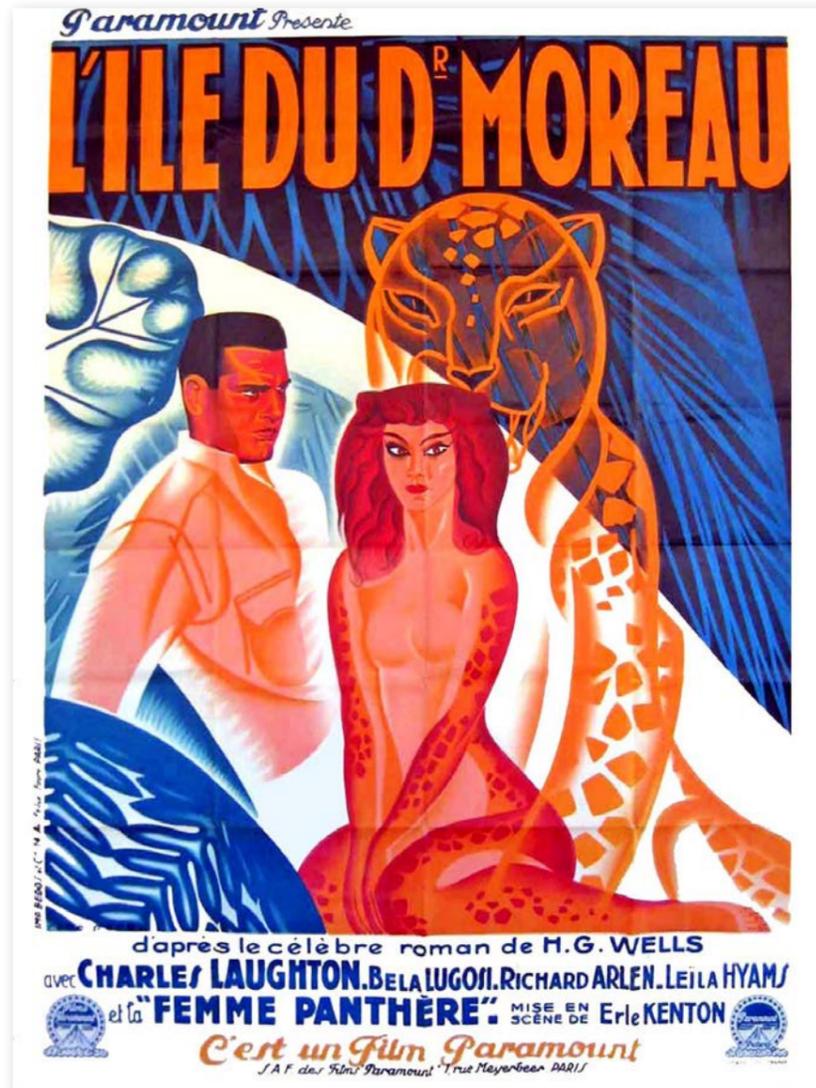
Le Point de vue de Briana Berg

Avec une économie du discours, laissant la part belle sans l'idéaliser à une nature grandiose dans laquelle les humains se fondent, Leave No Trace nous emmène dans l'envers du décor, des rebelles et des déshérités du rêve américain. Comment faire face au retour de la guerre, avec pour seule proposition la prise de médicaments ? Où vivre lorsque l'on cherche une alternative au rêve capitaliste ? Et surtout, qu'advient-il des enfants qui grandissent en marge de la société, portant des parents n'arrivant plus à faire face ? Granik choisit de présenter son récit à travers les yeux de Tom, si jeune et si responsabilisée déjà, sans esquiver la complexité des enjeux présents. Nature ou civilisation, le film montre qu'aucun mode de vie n'est juste ou faux : il y a une myriade de possibles, et chacun doit faire ce choix pour lui-même.



Will «Akuna» Robinson, vétéran de la guerre d'Irak et vedette de «hiking» (randonnées). Photo Andy Bardon for ESPN

L'île du Docteur Moreau Erle C. Kenton



TROP ANIMAL, PAS ASSEZ HUMAIN... L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU

Marc Atallah, directeur de la Maison d'Ailleurs, musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires, à Yverdon, directeur du Numerik Games Festival et maître d'enseignement et de recherche à la Section de français de l'Université de Lausanne, a rappelé « que le roman de H. G. Wells (1866 – 1946), « L'île du Docteur Moreau », est paru en 1896, alors que le débat sur la vivisection et l'expérimentation animale faisait rage à cette époque en Grande Bretagne. Wells a écrit « L'île du Docteur Moreau » avec des références qui ne sont pas tant bibliques mais plutôt liées à la vieille tradition littéraire de l'utopie. Cette oeuvre rappelle en effet « L'Utopie » (1516) de Thomas More (1478 – 1535), théologien et homme politique anglais. »

Au XVI^e siècle l'utopie est objectivement une île sur laquelle les voyageurs arrivent par hasard, elle n'existe pas sur les cartes.

Elle se trouve dans des lieux mystérieux, perdus, et lorsque les voyageurs y débarquent, ils y découvrent des habitants heureux, vivant dans « la meilleure forme de communauté politique ». Trois cents ans plus tard, Wells a repris cette idée dans son dernier roman, « L'utopie moderne » (1905), mais il va la transformer. Elle n'est plus épanouissante comme chez Thomas More. Elle va commencer à s'invertir pour devenir une dystopie, un récit de fiction dépeignant une société imaginaire organisée de telle façon qu'il soit impossible de lui échapper et dont les dirigeants peuvent exercer une autorité totale et sans contraintes de séparation des pouvoirs sur des citoyens qui ne peuvent plus exercer leur libre arbitre, voir également le célèbre roman de Georges Orwell (1903 – 1950) intitulé « 1984 », publié en 1949.

Au nom de la science, dans un lieu clos, on va expérimenter au nom du progrès en se servant des « habitants » de l'île comme cobayes. La finalité étant d'opérer une transition de l'état d'animal à l'état d'humain, en se prenant tout bonnement pour un dieu, sinon Dieu. Le Docteur Moreau est ainsi animé d'un feu prométhéen, comme dans le livre de Mary Shelley (1797 – 1851), « Frankenstein ou le Prométhée moderne » (1818).

Mais les hommes sont-ils des bêtes humanisées par la civilisation ou bien les bêtes peuvent-elles accéder au statut d'homme grâce à la science ? Dans son roman, Wells fait dire au Docteur Moreau : « Ce grand cas que les hommes et les femmes font du plaisir et de la douleur est la marque de la bête en eux, la marque de la bête dont ils descendent. La souffrance ! Le plaisir et la douleur ! [...] Nous ne les sentons qu'aussi longtemps que nous nous roulons dans la poussière. [...] Jusqu'à ce jour, je ne

me suis pas préoccupé de l'éthique de la matière. L'étude de la Nature rend un homme au moins aussi impitoyable que la Nature ».

On pourrait dire que ce roman est une interprétation de l'articulation qui régit les rapports du vivant, les êtres humains et les animaux, avec Dieu par l'intermédiaire de la science et de la loi. Dans « Les créatures du Docteur Moreau à l'écran : vertiges de la science et vertiges de la loi » (2005), Raphaëlle Moine, professeure d'études cinématographiques à l'Université de Paris X Nanterre, a posé que

« lorsque la science se prend pour Dieu, nous dit l'histoire du docteur Moreau, elle ne fait que créer des monstres... Si les créatures, ratées, construisent en elles-mêmes une fiction, c'est celle de l'animalité : en effet, en les dotant d'une conscience et d'une parole, le scénario ouvre les portes, sous la forme d'une spéculation ludique, à une pensée de l'animalité, où l'animal se définit lui-même et propose une définition de l'animalité. Les créatures sortent du silence des bêtes ou du ressassement de la Loi quand elles se révoltent. »

Pour Denis Diderot (1713 – 1784), philosophe, parlant par la bouche du médecin Bordeu dans « Suite de l'entretien entre d'Alembert et Diderot » paru en 1796, le mélange des espèces et la création de chèvre-pieds est une question de physique, de morale et de poétique : « Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poète, ou faiseur, dit quelque part : Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci... le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfection consiste à concilier ces deux points. L'action agréable



Georges Orwell. Photo Kontra strana realnosti

« Bien sûr, c'est contre nature. Tout comme mickey mouse. »

Elsa Lanchester (e), l'épouse de Laughton, en réponse aux critiques de l'époque reprochant au film d'être « contre nature »

et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique ; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile ; la troisième sera pour l'agréable ; et nous reléguons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit. »

Pour Raphaëlle Moine, « le cinéma en fait, deux siècles plus tard, exclusivement une affaire de morale et de poétique. En effet, les créatures hybrides mises en scène dans [les différents films basés sur le roman de Wells] sont à double (trouble !) titre des artefacts. Elles sont, dans le scénario, les enfants artificiels d'un savant fou et leur destin aboutit à une leçon sur l'humanité et à une mise en garde sur les vains pouvoirs de la science. Mais elles sont aussi les enfants artificiels de la représentation cinématographique elle-même, puisque leur figuration, dans « L'île du Docteur Moreau » comme dans d'autres récits, mobilise des techniques cinématographiques, des trucages, parfois invisibles mais jamais imperceptibles, qui viennent souligner l'origine scientifique de ces êtres et la monstruosité du projet. Elles combinent ainsi les exigences du divertissement spectaculaire et celles du discours normatif qui vient toujours rappeler les limites de l'activité humaine. »

Un spectateur s'est interrogé sur la place du concept de liberté dans le film. Les créatures du Docteur Moreau finissent par se révolter, dans une prise de conscience de l'état qui est devenu le leur. Ce bon docteur n'a pas réussi à annihiler en eux la notion de liberté.

Pour Marc Atallah, « ces créatures font en effet état d'un besoin de conscience réflexive. Elles ne veulent plus de la loi qu'il [le Docteur Moreau] a édictée et à laquelle elles doivent obéir sans contestation possible. » Le Prêcher de la Loi récite comme une litanie à ses compagnons, pour les rappeler à l'ordre, cette loi que le docteur leur a donnée :

« **Quelle est la Loi ? Ne pas marcher à quatre pattes, telle est la Loi, Quelle est la Loi ? Ne pas manger de chair, telle est la Loi, Quelle est la Loi ? Ne pas verser le sang, telle est la Loi, Quelle est la Loi ? Ne pas chasser les humains, telle est la Loi.** »

On pourrait dire que cette liberté, ou plutôt cette désaliénation de la loi, leur donne accès au libre-arbitre qui les rend plus humain que l'humain qui les opprime. Partant, les monstres ne sont pas ceux qui nous sont donnés à voir, mi-animaux mi-hommes retournant par une sorte de fatalité biologique à leur condition de bêtes, à la fois au sens d'animaux et d'inintelligents, agens inintelligents, qui agissent au hasard (Baron d'Holbach in *The system of nature*, 1868), mais bien les êtres humains, ces démiurges malfaisants.

Il y aurait donc de bons scientifiques et de mauvais scientifiques, comme dans le sketch (1991) des Inconnus « Y'a le bon chasseur et le mauvais chasseur » : « Y'a le

mauvais chasseur : y voit un truc qui bouge : y tire. Le bon chasseur : Y voit un truc : y tire... mais c'est un bon chasseur ... »

Marc Atallah a encore rappelé qu'un autre film est sorti en 1932, « Freaks » (La monstrueuse parade) de Tod Browning, avec pour mission de concurrencer les films d'épouvante d'Universal, pour le compte de la MGM. « Freaks » met en scène de véritables phénomènes de foire, aux physiques et aux caractères impressionnants comme leurs destinées. Ce film évoque les cirques humains du XIX^e siècle, du style « Barnum ». « Freaks » a choqué le public à l'époque car il montrait de véritables êtres humains victimes de malformations de naissance. La réalité dépassait la fiction. Il ne s'agissait pas d'un conte philosophique et le film ne proposait pas de réflexion sur la « re-création » de l'homme mais un simple constat : oui, « ils » existent pour de vrai !

Cette parenthèse close, on n'occultera point la question de la sexualité qui ne recevra finalement pas de réponse dans « L'île du Docteur Moreau ». Lota, la femme-panthère, est confrontée à Prendick, à l'instigation du Docteur qui est tenté de pousser ses expériences jusqu'au bout... A cette occasion, la créature révèle à la fois sa part d'humanité mais également met en évidence son animalité. Ses doigts se terminent par des griffes de panthère, qui produisent un effet certain sur Prendick... Sur nous également car si la part de mystère de Lota est en effet attirante, nous lui préférons sans contester la figure de son interprète bien humaine, la belle et sensuelle Kathleen Turner !

L'ÎLE DU DR MOREAU 1932 ERLE C. KENTON

Débat avec **Marc Atallah**, directeur de La Maison d'ailleurs et animé par **Lucienne Bittar**, rédactrice en chef adjointe de la Revue Choisir.



L'auteur

Ancien acteur, Erle C. Kenton (1896-1980) commence à réaliser des films en 1910. Il a travaillé dans des genres variés, pour la plupart des séries B à petit budget. On a retenu son nom surtout pour ses films d'horreur comme *Le fantôme de Frankenstein* (1942), *La Maison de Frankenstein* (1944), *La Maison de Dracula* (1945), et *L'île du Dr Moreau*. Au cours de sa longue carrière qu'il poursuivit à la télévision, Kenton a signé 75 longs-métrages.

Film en partenariat avec la Revue Choisir

choisir

L'histoire

Naupagé en haute mer, Edward Parker est repêché par un cargo à destination d'une petite île tropicale ne figurant sur aucune carte maritime. Le docteur Moreau, un médecin sans scrupules, règne sur cet endroit perdu où il pratique des expériences sur des animaux sauvages, qu'il tente de modifier génétiquement et d'humaniser, leur imposant également une Loi. Celui qui ne s'y plie pas se retrouve à la « maison des douleurs », la clinique dans laquelle le docteur procède à des vivisections. Parker est accueilli avec politesse par le Dr Moreau, et celui-ci lui présente la séduisante Lota, qui tombe amoureuse de lui. Pendant ce temps, sa fiancée Ruth essaie de retrouver sa trace...

Le Point de vue de Beat Frey

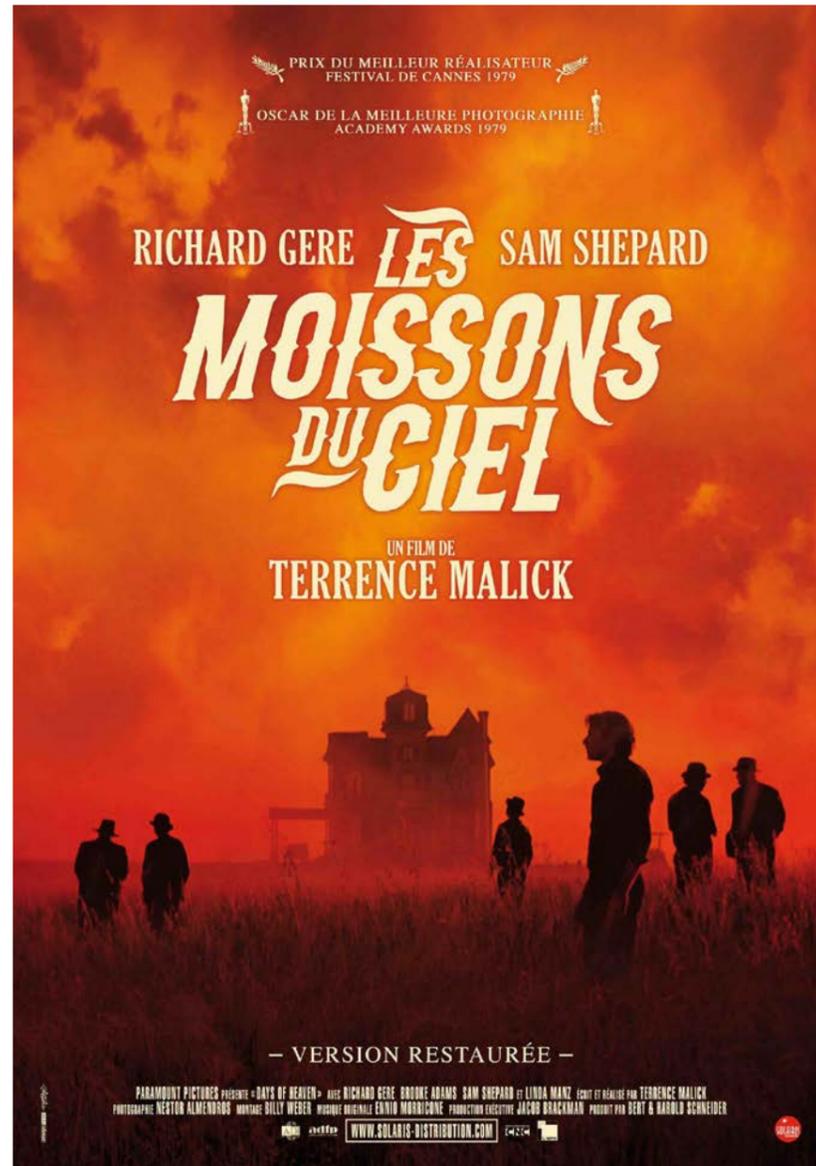
Film produit durant la période précédant l'application de la censure aux États-Unis via le Code Hays dès 1934, l'oeuvre la plus célèbre de Kenton reste un classique dense et terrifiant, et la meilleure adaptation du roman éponyme de H.G.Wells paru en 1896. La photographie de Karl Struss (qui a reçu un Oscar pour sa contribution à *L'Aurore* de F. W. Murnau, 1927), y est pour beaucoup, tout comme les performances convaincantes des acteurs, en premier lieu celle de Charles Laughton, diabolique à souhait. Et la thématique, vieille comme le monde, des créatures en partie humaines, en partie animales reste certainement d'actualité, ne serait-ce qu'avec la récente greffe d'un coeur de porc sur un homme.



Touché par un monstrueux syndrome nommé tétra-amélie, Prince Randian est né sans aucun membre dans la Guyane alors britannique de 1871. Prince Randian était en fin de carrière lorsqu'il a rejoint le casting de *Freaks*. Il est mort d'une crise cardiaque deux ans après, en décembre 1934, âgé de 63 ans. Photo Cinémathèque française



Les Moissons du ciel Terrence Malick



« LE DIABLE EST ASSIS LÀ... »

Norbert Creutz, membre du comité cinéma d'IL EST UNE FOI, a écrit que « Les Moissons du ciel » ne propose rien moins qu'une métaphore de la condition humaine axée sur l'idée d'un paradis perdu. Rarement la beauté et la cruelle indifférence du monde avaient été exprimées avec un tel art. D'un simple épi de blé qui pousse, à un incendie qui fait rage, la nature y devient le décor mystérieux d'une tragédie passant de l'esclavage moderne à une utopie de liberté vite réprimée par les lois de la société.

Michel-Maxime Egger, éco-théologien d'enracinement orthodoxe, responsable du laboratoire de Transition intérieure (EPER et Action de Carême), a fait valoir que « pour Terrence Malick la condition humaine est toujours indissociable de la nature. Chez lui, la quête, l'aspiration à une forme d'unité, de communion et d'harmonie avec la création est toujours présente. Elle se traduit de différentes manières dans ses films, par exemple dans « La Ligne rouge » qui dépeint un peuple premier du Pacifique vivant en symbiose avec son environnement. Dans « Les Moissons du ciel » on peut ressentir cette intrication de l'être humain avec son paysage, grandiosement mis en lumière par Nestor Almendros, directeur de la photographie, véritable maître de la « Blue hour », l'heure bleue, ce moment ésotérique de la journée communément nommé le crépuscule. Amour, enfance et innocence font partie prenante de cette condition humaine qui revêt une forme de tragique. Car chez Malick, le dérapage est toujours intérieur à l'être humain. Dans ce film tout est fondé sur le mensonge, comme si dès le début, le ver avait été dans le fruit, entraînant une violence entre individus, violence qui se répercute toujours sur la nature. La condition humaine est ainsi représentée dans sa dimension cosmique et poétique. »

D'une manière générale, on peut dire que l'oeuvre de Terrence Malick nous porte vers une transcendance visuelle et sonore qui dépasse notre raison, comme si la présence de Dieu devenait soudain palpable. Chaque film du réalisateur exprime une innocence perdue... Il se lit et s'entend comme un récit d'initiation.

Geoffroy de Clavière, délégué général d'IL EST UNE FOI, a souligné qu'au contraire de « La ligne rouge », « Les Moissons du ciel » ne montre pas une communauté édénique. Nous sommes en 1916, dans une société industrialisée où Bill, ouvrier dans une fonderie, sa petite amie Abby et sa sœur Linda fuient Chicago vers le sud pour aller moissonner au Texas. Mais le Texas est-il une forme de paradis ? Malick nous montre des oppresseurs, le propriétaire terrien et ses sbires, des opprimés, les saisonniers agricoles, main d'oeuvre taillable et corvéable à merci. Si ce soi-disant paradis avait dû en être un, à quel moment aurait-il été perdu ?

Selon Michel-Maxime Egger, « La Ligne rouge » évoque une société quelque peu idyllique, « fondée sur le partage et le bien commun. Mais dans « Les Moissons du ciel », Terrence Malick inscrit son récit dans la version américaine de la Terre promise. Le plan du train traversant un pont, emmenant les saisonniers agricoles au Texas, est une représentation symbolique du passage de l'Est industriel à l'Ouest agraire. Mais cette Terre promise, ce paradis espéré le sera-t-il vraiment ou est-ce l'illusion d'une population gangrenée par la pauvreté ? Ce n'est plus l'arrivée des Blancs chez les Indiens mais un heurt entre deux classes sociales bien structurées. La nature au sein de laquelle ces deux groupes cohabitent temporairement durant les moissons est certes magnifique. Mais est-ce vraiment la nature ? Il s'agit en fait d'une terre domestiquée, les champs y

sont omniprésents de même que les outils de la civilisation industrielle – camions, moissonneuses – et ses énergies – charbon, pétrole... »

« Il convient par ailleurs de souligner », a-t-il ajouté, « que Terrence Malick a été fortement inspiré par le transcendantalisme américain, un mouvement littéraire, spirituel, culturel et philosophique qui s'est développé au XIX^e siècle sous l'impulsion notamment de Henry David Thoreau (1817 – 1862) (voir Leave no trace - Bienvenue au pays des « disabled ») et de Ralph Waldo Emerson (1803 – 1882), fondé sur la bonté inhérente des humains et de la nature et qu'une véritable communauté ne pouvait être formée qu'à partir d'individus autonomes et indépendants. »

Pour le philosophe, « il s'agit d'une vision du cosmos en tant que grande unité, une sur-âme divine. Tous les êtres humains sont invités à participer à cette unité. L'autre dimension est une forme d'autonomie de l'être humain, comme on le voit chez Linda, qui ne rentre pas dans les moules sociaux. Dans le transcendantalisme, l'être humain doit trouver son autonomie, non pour être



Tracteur à vapeur, début du XX^e siècle. Photo The Interior Wikipedia Commons

« Au diable l'équivoque : days of heaven est le plus grand film jamais réalisé. [...] L'atmosphère d'intimité et de déconnexion simultanées qui résulte d'une étrange narration est obsédante, mais aussi parfaitement adaptée au tableau que fait malick de la relation tendue de l'homme avec la nature »

Nick Schrager, Slant Magazine, 2007



Photo Beatriz del Castillo Pinterest

seul, mais pour se libérer de toutes les contraintes et conditionnements sociaux qui nous séparent du divin.»

« Le diable est assis là et il est content », dit Linda dans le film. Geoffroy de Clavière s'est interrogé sur le sens de cette parole.

Pour Michel-Maxime Egger, « le diable est celui qui divise. Le propriétaire va ressentir en lui une poussée de sentiments pour Abby, puis de jalousie envers Bill, qui conduiront

à un déferlement de violences. C'est le propriétaire qui mettra le feu à ses propres champs. Malheureusement, des forces irrépissibles prennent possession de l'être humain, qui conduisent à une inéluctable destruction.»

Geoffroy de Clavière a remarqué qu'une grande solitude affecte tous les protagonistes du film. Celle du propriétaire dans son espèce de château-fort du haut duquel il observe ses terres avec sa longue-vue, celle de cette non-communauté de saisonniers et celle du trio amoureux dont on sent à l'avance le diable s'emparer.

A cet égard, les notes de « L' Aquarium » -

« De la baleine à la sardine et du poisson rouge à l'anchois dans le fond de l'eau chacun dîne d'un plus petit que soi... » -

7ème mouvement du « Carnaval des animaux » (1886) du compositeur français Camille Saint-Saëns (1835 – 1921), symbolise, pour Michel-Maxime Egger, la maison du propriétaire dans lequel sont enfermés les personnages comme des poissons qui tournent en rond et s'observent avec méfiance.

« Et de 1916, année de l'entrée des Etats-Unis dans la 1ère guerre mondiale, à 1929, année du krach boursier, jusqu'au temps des « Raisins de la colère » (1939) de John Steinbeck (1902 – 1968), prix Nobel de littérature en 1962, qui relate les exodes de prolétaires vers la Californie, nous allons

de paradis perdus en paradis perdus dans lesquels les hommes sont eux-mêmes de plus en plus perdus.»

N'y a-t-il pas une analogie avec le monde d'aujourd'hui, a demandé Geoffroy de Clavière.

« Nous sommes effectivement dans un processus civilisationnel de réification de la nature, de consumérisme, d'aliénation de l'être humain », a fait valoir Michel-Maxime Egger. « Nous vivons dans des systèmes mécanistes dans lesquels chaque événement en entraîne un autre. Le principe même du diabolique est justement cet entrainement provoquant des enchainements que nous ne pouvons maîtriser, comme celui par exemple des changements climatiques. Il y a dans les films de Malick cet ancrage dans l'histoire, mais ce ne sont pas cependant des films sociologiques et historiques.»

Finalement, dans cette nature soi-disant édenique dans laquelle le diable est content, entre Caïn – Bill – qui assassine Abel – le propriétaire terrien qui l'a installé fraternellement chez lui – et les nuées de sauterelles qui dévastent les champs – punition de Dieu comme dans les plaies d'Egypte face au comportement de ses créatures déchues – Terrence Malick ne se dévoile-t-il pas comme un profond chrétien ? Indéniablement...

LES MOISSONS DU CIEL 1978

Terrence Malick

Débat avec **Michel Maxime Egger**, sociologue et écothéologien et animé par **Geoffroy de Clavière**, délégué général d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

Cinéaste nimbé de mystère du fait de sa discrétion légendaire (il décline toute interview et photo), Terrence Malick, qui est né en 1943 et a grandi au Texas, compte aujourd'hui autant d'adorateurs que de détracteurs. Dans les années 1970, ses deux premiers films, La Balade Sauvage et Les Moissons du ciel, sont vite devenus « culte » du fait de leur singularité poétique suivie d'un long silence de vingt ans. Puis Malick est revenu avec La Ligne rouge et Le Nouveau monde, récupérant sans discussion possible sa stature d'auteur majeur. C'est depuis sa Palme d'Or à Cannes pour Tree of Life et son nouveau style lyrico-mystique que les choses se sont gâtées. Touché par la grâce ou juste prétentieux ? Le récent Une vie cachée nous fait à nouveau pencher pour la première hypothèse.

Film en partenariat avec l'Echo Magazine

echo
MAGAZINE

L'histoire

En 1916, Bill, ouvrier dans une fonderie, sa petite amie Abby et sa soeur Linda fuient l'industrielle Chicago vers le sud pour aller faire les moissons au Texas. Voyant là l'occasion de sortir de leur misère, Bill pousse Abby à céder aux avances du riche fermier qui les emploie, atteint d'une maladie incurable. Mais Abby finit par tomber amoureuse du fermier dont l'état de santé se stabilise contre toute attente, ce qui déjoue les plans de Bill. Après une année d'exil de ce dernier, l'inévitable affrontement entre les deux hommes force Bill et Abby à s'enfuir à nouveau, abandonnant la petite Linda, qui fut le seul témoin de leur drame, à son sort incertain.

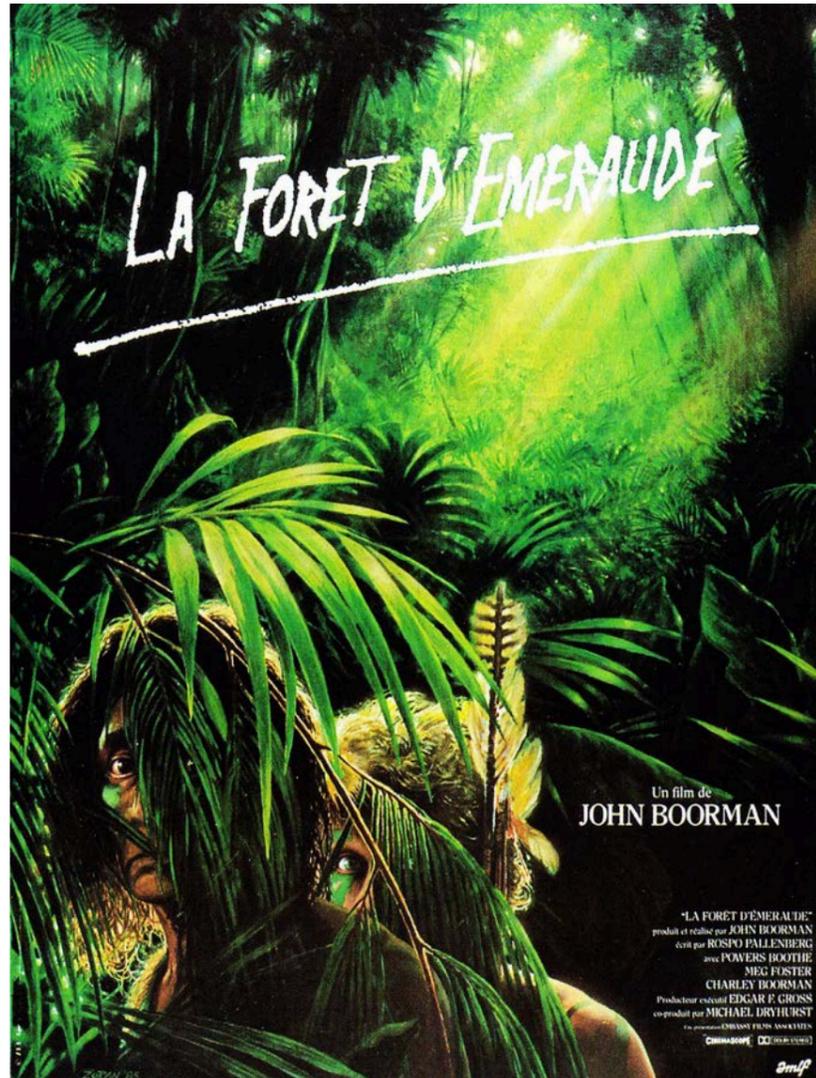
Le Point de vue de Norbert Creutz

Après La Balade Sauvage (Badlands), film sur un tueur en série d'une douceur paradoxale, Terrence Malick se devait de viser encore plus haut. Dans Les Moissons du ciel, cet ex-professeur de philosophie ne propose rien moins qu'une métaphore de la condition humaine axée sur l'idée d'un paradis perdu. Qu'il ait remporté le prix du meilleur réalisateur à Cannes en 1979 (l'année d'Apocalypse Now et du Tambour) dit bien sa réussite. Rarement la beauté et la cruelle indifférence du monde avaient été exprimées avec un tel art. D'un simple épi de blé qui pousse à un incendie qui fait rage, la nature y devient le décor mystérieux d'une tragédie passant de l'esclavage moderne à une utopie de liberté vite réprimée par les lois de la société. Magique.



Photo ancienne-egypte.com

La Forêt d'émeraude John Boorman



LA FORÊT, C'EST ENCORE UN PEU DU PARADIS PERDU. DIEU N'A PAS VOULU QUE LE PREMIER JARDIN FÛT EFFACÉ PAR LE PREMIER PÉCHÉ. » MARCEL AYMÉ, ÉCRIVAIN (1902 - 1967).

Jérémy Narby, canadien, a obtenu un doctorat en anthropologie à l'Université Stanford (USA). Il a passé plusieurs années avec les Ashaninka dans la forêt amazonienne péruvienne, cataloguant les usages des ressources de cet écosystème par les indigènes dans le but de les aider à combattre sa destruction. Depuis 1989, il travaille auprès de l'ONG suisse « Nouvelle Planète » pour défendre les peuples indigènes et réaliser des projets en leur faveur.

Après 37 années, Jérémy Narby voit toujours « La Forêt d'émeraude », qui date de 1985, comme un conte de fées. « Je ne me souvenais pas des mitraillettes et des rapports homme-femme dans ce film ! Mais la présence de ce jeune garçon blanc entouré de jeunes indigènes peu vêtues était à l'époque assez troublant pour intéresser un public occidental à l'Amazonie. Hollywood est Hollywood ! Il y a bien sûr dans ce film des scènes difficilement acceptables mais son mérite réside dans le fait qu'il donne à voir des paysages fantastiques, même si la vie indigène est caricaturée.

Grâce à ce film, on entre dans l'Amazonie, on perçoit sa beauté, son exubérance et sa vie. Il y a du vrai dans ce film, comme, par exemple, l'utilisation de plantes hallucinogènes relativement puissantes par les Indiens, ainsi que leurs effets psychologiques. Mais l'on n'attend pas d'un tel film de présenter des attitudes ethnographiques. Le film « L'Étreinte du serpent » (2015) de Ciro Guerra (présenté lors de l'édition 2021 « Itinérances » d'IL EST UNE FOI) a, comme « La Forêt d'émeraude », fait l'objet de critiques de la part d'anthropologues en raison de scènes de fiction et d'amalgames. Mais ce n'était pas non plus un film ethnographique, plutôt une allégorie. Nous pourrions avoir cette même compréhension pour « La Forêt

d'émeraude ». Il serait d'ailleurs intéressant d'avoir le point de vue d'un Amazonien sur ces deux films et je peux affirmer que les Amazoniens que je connais apprécient les histoires, les contes, les mythes. Ce qui m'a dérangé, par contre, c'est l'omniprésence de Tomme, le jeune garçon blanc, mais il est possible que cela n'aurait pas forcément dérangé un jeune amazonien. Quant à l'évocation du « monde mort », avec son barrage en construction, sa ville, ses tripots, ses bordels, elle relève de la pure tradition du cinéma américain et de sa représentation du « wild west » comme dans le « western », « La Prisonnière du désert » (1956) de John Ford (1894 – 1973), par exemple. Mais il faut bien reconnaître que 37 ans après, cette manière de montrer les bons et les mauvais sauvages est la preuve d'un manque de compréhension des vraies personnes que sont les Amazoniens. Il est probable que dans un monde suffisamment mûr, nous pourrions nous intéresser à l'Amazonie et à ses habitants sans avoir besoin de recourir à un « casting » mêlant un garçon blanc, de nobles Indiens et d'autres, méchants, les « Féroces ». Disons que le réalisateur y est allé avec son cœur, il a certainement voulu faire au mieux. Voyons donc les choses positivement : il s'agit d'un bon divertissement qui aura réussi à sensibiliser certains spectateurs à la problématique de l'Amazonie. »

« Le carton final du film précise que 2'500 hectares de forêt sont quotidiennement détruits. Le rythme s'est-il intensifié depuis ? », lui a demandé Emmanuel Tagnard, membre du comité d'IL EST UNE FOI.

L'anthropologue a dit ne pas disposer de données précises à ce sujet mais il a souligné que « certains chiffres donnés dans le film sont inexacts : 40% de l'oxygène que nous respirons vient de la forêt amazonienne. Négatif. La forêt amazonienne consomme autant d'oxygène qu'elle en produit. Cette erreur n'est pas très grave dans la mesure où ce film n'est pas un documentaire du National Geographic. Cependant il faut reconnaître que le taux de déboisement est inquiétant, il représente 2% par an en Amazonie brésilienne, ce qui signifie que dans 40 ans il n'y aura plus de forêt. »

Le père spirituel de Tomme, Wanadi, le chef amazonien des Invisibles, décrit « le peuple termite » - les Occidentaux - « qui mâche les arbres de nos grands-pères, comme les termites », en référence aux grands chantiers qui empiètent de plus en plus sur la jungle amazonienne. Les arbres seraient-ils dotés d'une conscience particulière ou n'est-ce qu'une projection anthropomorphique ?



Exploitation du caoutchouc, « l'or blanc » de l'Amazonie. Gravure du XIX^e siècle. Photo (C) ROGER-VIOLETTE / ROGER-VIOLETTE

« Dans les films de Boorman, le rapport à la culture est double. Vertical, diachronique il lie le passé au présent. Horizontal, synchronique, il établit une confrontation des cultures. Dans chaque cas une culture « autre » enrichit et féconde un occident comme atrophié et desséché. La forêt d'émeraude fait de cette confrontation son thème principal. »

Michel Ciment, John Boorman : un visionnaire en son temps, 1986)

Pour Jérémy Narby, « un arbre et même un brin d'herbe ont la capacité de savoir. Il a été démontré que ces organismes sont capables de percevoir leur environnement et de partager avec lui, d'intégrer des informations, de prendre des décisions et de les mettre en œuvre. Tout le vivant perçoit ce qui l'entoure, mais pas forcément de la même façon que nous. »

Emmanuel Tagnard a rappelé que Francis Hallé, botaniste, auteur de « Le Radeau des cimes » (2021), un livre qui revient sur une épopée humaine et scientifique exceptionnelle, le radeau des cimes, qui permit pendant trente ans à 300 scientifiques du monde entier d'explorer des canopées forestières tropicales, en Afrique, en Amérique, en Asie et à Madagascar, avait affirmé il y a quelque temps que le président brésilien Jair Bolsonaro devrait être jugé pour crimes contre l'humanité.

Jérémy Narby, pour sa part a souhaité que « le peuple brésilien choisisse un autre président lors des prochaines élections. Les décisions prises par le gouvernement de Bolsonaro en regard de la pandémie de Covid-19 paraissent assez graves. Espérons que justice sera faite. »

L'anthropologue a également fait référence au livre de l'Amazonien, Davi Kopenawa, et de Bruce Albert, ethnologue, intitulé « La chute du ciel – Paroles d'un chaman yanomani », paru en 2011. Dans sa critique, à lire dans nonfiction.fr, « La «contre-anthropologie» d'un rêveur de la forêt », Jérôme Souty, docteur en anthropologie sociale, a relevé que le monde des Blancs est nommé le « peuple de la marchandise ». Dans ce livre, David Kopenawa qui a travaillé notamment comme agent de la Funai, le service fédéral de protection des

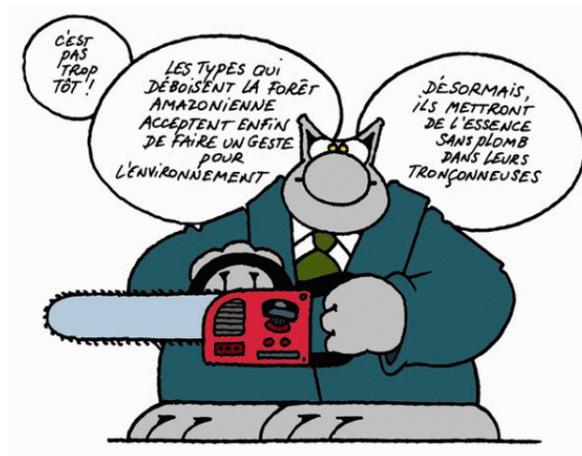
Indiens, au Brésil, revient en détail sur la rencontre douloureuse de son peuple avec les Blancs (missionnaires, orpailleurs, colons, éleveurs, compagnies minières...), sur les maladies, malentendus et massacres qui marquèrent ce contact. Sa vision du « peuple de la marchandise » est sans appel. Ce constat fait écho aux propos de Elisabeth Balang, actrice principale du film sur Bruno Manser, également projeté lors de cette édition d'IL EST UNE FOI. Pour elle, en forêt, point n'est besoin d'argent pour vivre. La nature pourvoit à des besoins élémentaires qui ne correspondent pas aux critères des civilisations industrielles et consuméristes. Dans la forêt un billet de banque n'est autre qu'une feuille de papier.

Dans une récente conférence à l'UNIGE sur la finitude de notre monde, Johann Chapoutot, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de La Sorbonne, Paris (F), qui dialoguait avec Dominique Bourg, philosophe, professeur honoraire à l'Université de Lausanne, a fait valoir que les nazis étaient des productivistes, des extractivistes forcenés qui considéraient toute réalité naturelle

et humaine comme un fonds d'énergie à épuiser jusqu'au terme, jusqu'à la mort. Quant à la nature elle était considérée comme un pur objet destiné à être concassé, broyé, transformé en énergie pour propulser la machine productive et de conquête d'expansion territoriale du Reich.

Productivisme, extractivisme, les dangers de la « fumée du métal » propagée par les Blancs, évoquée par Davi Kopenawa, sonnent une fin annoncée par Boorman, cinéaste rousseauiste, de la chute du ciel tant redoutée par les chamans de la forêt amazonienne.

« Happy ending » : à la fin de son film, Boorman fait détruire par un Blanc le barrage des Blancs. Gardons espoir. Comme il l'a dit à l'un de ses amis à l'occasion de son 80ème anniversaire : '80 ans, ce n'est pas vieux quand on est un arbre.' »



Dessin de Philippe Geluck

LA FORÊT D'ÉMERAUDE 1985

John Boorman

Débat avec **Jérémy Narby**, anthropologue et auteur du best-seller, Le Serpent cosmique (Georg éditeur).



L'auteur

Figure majeure et solitaire du cinéma britannique, John Boorman (né en 1933) est un auteur à part entière, qui a réussi à mener sa carrière à égale distance de Londres et de Hollywood, en choisissant d'aller s'installer en Irlande. Du coup, on ne s'étonnera pas que sa couleur préférée – qui domine toute sa filmographie à part deux films en noir et blanc – soit le vert. Après avoir fait ses débuts à la faveur du swinging London des années 1960, il s'est imposé comme un cinéaste novateur et visionnaire avec des films tels que Point Blank, Délivrance, Zardoz et Excalibur. La seconde partie de sa carrière, à partir des années 1990, sera plus erratique, pour s'achever en 2014 sur un délicieux film autobiographique, Queen & Country.

L'histoire

L'ingénieur américain Bill Markham vient s'installer au Brésil avec femme et enfants pour y construire un barrage hydraulique en bordure de la forêt amazonienne. Un jour, son fils Tommy, âgé de 7 ans, est enlevé près du chantier par une tribu d'indigènes menacée par la déforestation, les Invisibles. Dix ans plus tard, la construction du barrage est achevée alors que Bill et sa femme n'ont cessé de chercher leur fils – en vain. En fait, le garçon a été élevé par la tribu selon leur culture. Devenu un jeune homme, il doit accomplir un rite de passage en forme de quête solitaire pour devenir vraiment un adulte. C'est alors qu'il retombe par hasard sur son père, qui veut le ramener à la civilisation.

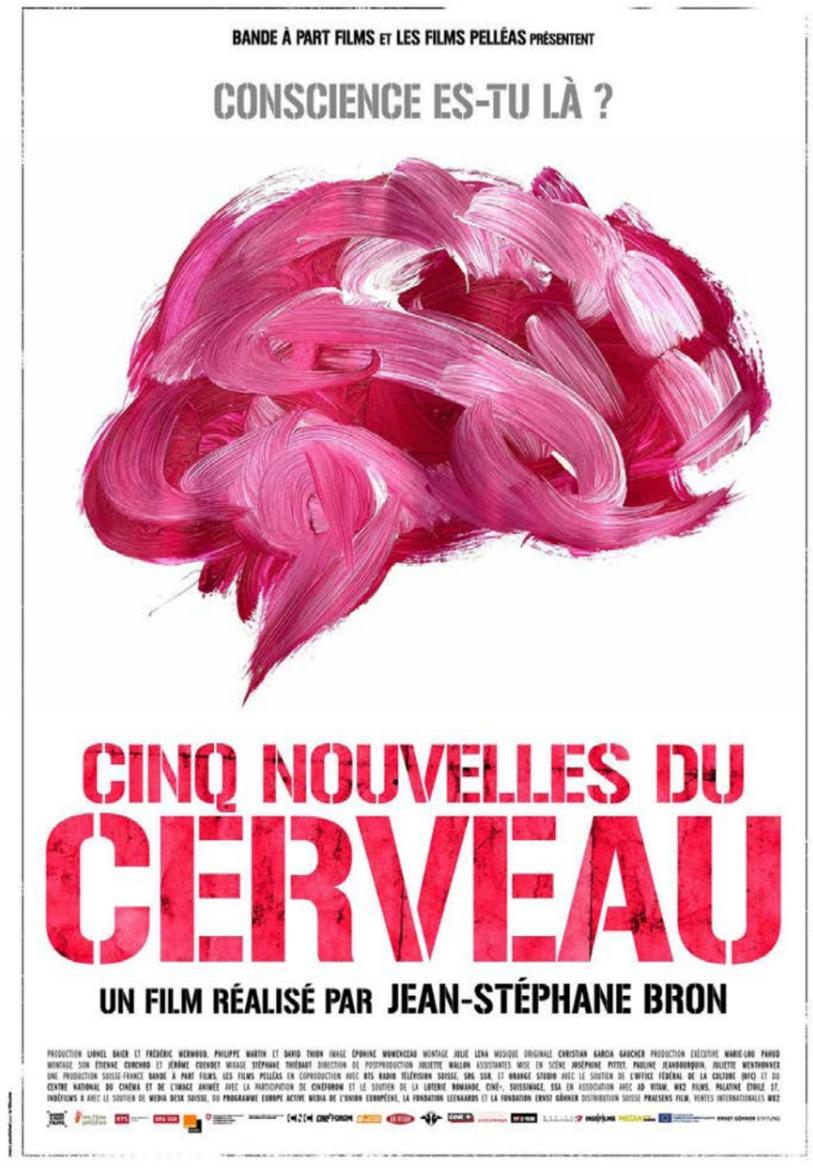
Le Point de vue de Norbert Creutz

Film célèbre en son temps, La Forêt d'émeraude a paradoxalement été peu remontré depuis, sans doute du fait d'un déclin de la réputation de son auteur. Il est vrai que son scénario, inspiré par une histoire vraie mais qui finit par hésiter entre la fable et le film d'aventures, laisse à désirer et que le talon d'Achille des films de Boorman, le choix et la direction d'acteurs, y est particulièrement visible. Mais avec le recul, il apparaît aussi qu'il pourrait bien s'agir là du film écologiste par excellence. A mi-chemin entre La Forêt interdite de Nicholas Ray (1958) et Avatar de James Cameron (2009), Boorman y exprime en effet tous les doutes qui se sont imposés depuis lors quant à la supposée supériorité de la civilisation occidentale, son traitement de la nature et des cultures indigènes.



Davi Kopenawa. Photo Fernando Frazão/Agência Brasil Wikimedia Commons

Cinq nouvelles du cerveau Jean-Stéphane Bron



« FIRST MAN, THEN THE MACHINE! » HONDA MOTOR CO., LTD, JAPAN

Pour Emmanuel Tagnard, membre du comité d'IL EST UNE FOI, le questionnement de « Cinq nouvelles du cerveau » est vertigineux : les machines remplaceront-elles un jour les humains sur le chemin de l'évolution ? Pourra-t-on répliquer le cerveau biologique sur ordinateur ? Les robots auront-ils une conscience ? Connaîtront-ils le plaisir et la souffrance ? Seront-ils capables de vivre sans leurs créateurs ? Les algorithmes engendreront-ils une nouvelle forme d'intelligence hors de contrôle ? La conscience est-elle séparable du corps ? Que feraient les politiciens s'ils avaient les moyens d'intervenir directement dans le cerveau des citoyens ? A défaut de réponses, Jean-Stéphane Bron, le réalisateur, a esquissé une profonde réflexion sur la nature humaine dont on ressort, in fine, tout aussi captivé que désorienté, en éprouvant un trouble métaphysique pas très rassurant sur l'avenir de notre humanité.

Le film s'ouvre sur l'histoire d'un père et de son fils. Le père, Alexandre Pouget, professeur en neurosciences, est convaincu que l'on pourra répliquer l'intelligence et la conscience sur des systèmes artificiels. Il se confronte à son fils Hadrien, jeune chercheur en intelligence artificielle (IA) à Oxford (GB), qui craint les conséquences d'un tel projet.

« Comment avez-vous vécu la réalisation de ce film et cet étonnant dialogue avec votre fils », a demandé Emmanuel Tagnard à Alexandre Pouget ?

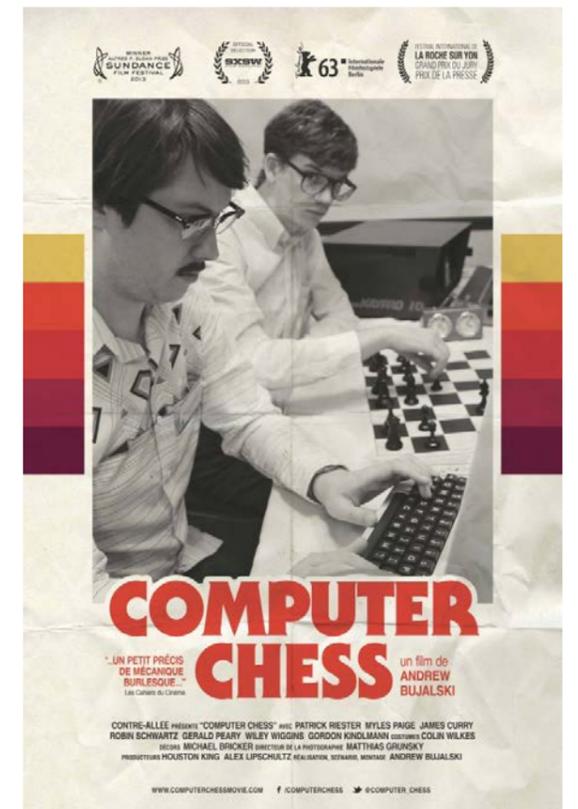
« Lorsque Jean-Stéphane Bron est venu me voir », a répondu ce dernier, « l'idée de base n'avait rien à voir avec le film tel qu'il vient d'être projeté. Mon fils étudie l'IA à Oxford. Au cours des premiers mois du tournage, il a commencé à filmer le dialogue que nous avions, mon fils et moi, et c'est au premier montage que je me suis aperçu

que le film avait été totalement recentré sur nos échanges. Ce qui fut pour moi une merveilleuse découverte ! »

Dans une récente conférence, Alexandre Pouget a souligné « que l'IA s'alimente d'elle-même » et il a pris en exemple Garry Kasparov, joueur d'échec, qui dans les années 2000, avait été confronté à un énorme computer face auquel il avait gagné un certain nombre de parties et perdu d'autres. Vladimir Kramnik, le grand maître d'échecs qui a renversé Garry Kasparov au niveau international, a également donné une conférence à Genève au cours de

laquelle il a expliqué qu'il n'est plus possible maintenant de faire combattre des esprits humains contre des robots dans la mesure où ces derniers avaient une IA qui s'auto-alimentait. D'où vient cette nouvelle intelligence ?

Il s'agit de cette fameuse boîte de Pandore que le neuroscientifique évoque à la fin du film. « Durant très longtemps nous avons essayé de reproduire les capacités de l'intelligence humaine, puis dans les années 1980, nous avons découvert des algorithmes qui permettent aux machines d'apprendre. Nous n'avons plus besoin de



Affiche de « Computer chess », film de l'auteur et réalisateur américain Andrew Bujalski, 2013. Photo Wikimedia Commons

« Mon film est comme un documentaire de science-fiction qui prospecte loin à partir de ce qui se passe aujourd'hui dans les laboratoires. Chaque scientifique offre un scénario du futur. »

Jean-Stéphane Bron, 12h45, RTS, 31 juillet 2021

comprendre comment un système fonctionne et de le reproduire sur ordinateur. Nous nous contentons maintenant de confronter ces algorithmes aux mêmes problèmes auxquels nous avons à faire face et le système apprend sans nous, en étant mis en présence du problème. Le système n'est pas limité par nos performances puisque ce n'est pas nous qui lui apprenons à jouer. Cette auto-alimentation permet en effet aux robots de jouer entre eux. La copie s'améliore au fil des parties et il n'y a pas de plafond. Les robots sont en train de nous dépasser dans tous ces types de jeu – échecs, backgammon, etc. Dans ces domaines, nous sommes donc dépassés par les machines.»

«Sur la route de l'évolution, l'être humain représente un épisode qui sera suivi de nombreux autres qui feront le lien entre l'homme et la machine», a fait remarquer Emmanuel Tagnard.

«Je viens du monde la biologie et nous constatons que le processus de l'évolution est très compliqué, qu'il est en accélération massive, que nous sommes en mesure de créer des mutations génétiques auxquelles il convient d'ajouter des mutations écologiques», a fait valoir le scientifique. «Qu'on le veuille ou non, nous sommes déjà à l'ère de l'être augmenté. La question est de savoir comment contrôler cette évolution.»

«Pour y arriver, il va falloir passer par des étapes, qui seront peut-être être à l'origine d'expérimentations sur l'être humain. Comment voyez-vous cette évolution et à quel horizon un être augmenté remplacera-t-il l'être humain que nous sommes aujourd'hui», lui a demandé Emmanuel Tagnard.

«En termes d'horizon, il est très difficile de faire des prédictions. Compte tenu des conditions actuelles, il n'est pas complètement délirant de penser que dans le siècle qui vient, nous serons confrontés

à des questions éthiques fondamentales relatives au développement de l'être humain. Neuralink, une des sociétés d'Elon Musk, implante aujourd'hui des milliers d'électrodes dans le cerveau d'animaux, par exemple. Ces recherches ont de bonnes causes comme la conception de nouveaux traitements pour des personnes paralysées. Mais tout cela pose nombre de questions éthiques. Il faut absolument que nous mettions ces technologies à notre service pour la réduction de la souffrance humaine.»

«On voit que des robots tueurs ont été développés par certaines armées. Ce thème a été débattu à l'ONU. Comment aborder cette problématique?»

Pour Alexandre Pouget, «cela n'est pas un thème des plus réjouissants mais il est important. Mon fils fait actuellement un «master» à Cambridge en «technologies policières» et il va prendre part prochainement à un «think tank» de la fondation Carnegie à Washington (USA) sur la paix dans le monde. Il y traitera le volet IA relatif à cette thématique. Les applications militaires, à long terme, sont sources de grande inquiétude. Quels parents s'opposent à l'envoi de robots sur les champs de bataille à la place de leurs enfants? J'ai entendu dire qu'aucune conclusion n'a jusqu'à présent été apportée à ce sujet à l'ONU. Mais ce n'est qu'une question de temps pour que ces machines apparaissent massivement.»

«Dans le film, le rapport père-fils donne l'impression que vous avez une vision très tranchée tandis que votre fils fait preuve d'une fraîcheur que l'on ne ressent pas chez vous. Votre approche est très rigoureuse alors que votre fils laisse parler son cœur. Est-ce correct?»

«C'est vrai en partie! Il y a une certaine radicalité de mon côté. Lorsque j'ai vu le film, j'ai compris les rôles que le réalisateur nous avait faits jouer avec beaucoup d'habileté.

Il peut en effet y avoir un certain niveau d'incompréhension: on peut interpréter mes propos de manière pessimiste. L'humanité va changer, par exemple, position que je maintiens. Je ne pense pas que l'être humain ait un statut particulier. Cependant la souffrance humaine est à éviter à tout prix. Il faut s'assurer que si l'évolution continue, elle se fasse en fonction de la condition humaine. Maintenant, si une autre entité doit apparaître, cela ne me gênerait pas dans la mesure où cela se produirait dans des conditions acceptables. Je reste concentré sur le bonheur humain, ce qui ne veut pas dire que je veux préserver l'espèce humaine à tout prix. Mon fils s'implique dans des questions d'éthique et le fait que le soleil un beau jour explosera et que l'espèce humaine sera condamnée, à mon sens, le concerne moins.»

«La fin du film est très mystérieuse. Votre fils regarde par la fenêtre, on voit une image de patinoire, puis des flammèches montent vers le ciel. On retrouve alors votre fils en train de marcher à vos côtés, puis il rentre dans le saint des saints du centre technologique d'Oxford. Le plan final montre alors les peintures rupestres de la grotte Chauvet (F). Comment saisissez-vous cette fin», lui a demandé Emmanuel Tagnard.

«J'ai été extrêmement touché en tant que père d'entendre les différentes réflexions de mon fils. La transition entre son entrée dans le laboratoire d'Oxford et les images de la grotte Chauvet m'a confirmé que, depuis 30'000 ans, les êtres humains sont en constante évolution.»

«Assisterions-nous donc, 30'000 ans après la grotte Chauvet, aux balbutiements de quelque chose de fondamentalement nouveau», lui a demandé Emmanuel Tagnard.



Grotte Chauvet (F). Photo Claude Valette Wikimedia Commons

Pour Alexandre Pouget, «c'est parfaitement exact. Cela fait 4'000 ans que nous faisons des sciences, et des progrès extraordinaires ont été accomplis. Mais jusque vers 1960, pratiquement rien n'avait été étudié sur le cerveau. Nous sommes donc au tout début des neurosciences et même si Ray Kurzweil, l'ingénieur en chef de Google, annonce des progrès significatifs d'ici à 2040-2045, il est impossible de se prononcer aujourd'hui sur ce que seront les neurosciences dans les prochaines décennies.»

Certains scientifiques pensent déjà que la conscience pourrait émerger de manière spontanée après le dépassement d'un certain seuil de complexité en termes d'IA, a souligné Emmanuel Tagnard.

«Il faudrait définir ce que l'on entend par conscience. Mon chien, par exemple, a un degré de conscience. Le poulpe est

un animal qui dispose de cent millions de neurones, ce qui est plus qu'une souris... Chez les plantes, il existe des échanges d'information mais la conscience, c'est autre chose», a fait valoir le scientifique.

Quid de possibles dérives de la part d'Etats qui se lanceraient dans la course à l'IA pour disposer d'un pouvoir supérieur sur d'autres Etats, en matière d'armements notamment?

«L'IA entre les mains d'Etats totalitaires est un véritable cauchemar. Malheureusement, c'est une question qui n'a à ce jour pas de réponse», a répondu Alexandre Pouget.

En conclusion, Emmanuel Tagnard lui a demandé s'il était plutôt optimiste ou pessimiste par rapport à l'évolution du monde.

«J'ai naturellement une tendance à l'optimisme, un optimisme rationnel. Le monde se trouve sur pente ascendante, il s'améliore d'année en année, grâce surtout à nos systèmes démocratiques et à l'éducation qui est le moteur de la démocratie. Les puissances qui vont développer les technologies du futur devront avoir un niveau d'éducation tel qu'il leur sera impossible de maintenir des systèmes totalitaires. Ce qui sera difficile à contrôler, c'est l'autonomie des robots qui verront le jour. Pourront-ils devenir absolument indépendants du contrôle que l'être humain devrait exercer sur eux? Nul ne le sait», a répondu Alexandre Pouget.

Jean- Stéphane Bron parle ainsi de son film « Cinq nouvelles du cerveau » :

« Cinq Nouvelles du Cerveau part d'un constat : la science débouche sur des technologies qui accouchent d'un monde nouveau, qu'on a de la peine à penser... Quand j'ai rencontré Alexandre Pouget et qu'il m'a dit que son fils était étudiant en Intelligence Artificielle (IA) à Oxford, j'ai su que je tenais le début du film. L'histoire d'un père et d'un fils, c'est le point de départ inconscient... Aussi, tous les deux sont très ciné-géniques, Pouget me faisait penser à l'acteur britannique Jeremy Irons...

Plus qu'un panorama, ce film présente cinq pistes, cinq scénarios. L'idée était d'aller du cerveau calculant, focalisé sur les mathématiques, jusqu'à la main, au geste, avec l'idée qu'il n'y a pas de pensée sans action ou pas d'action sans pensée. Avec un fil rouge d'une histoire à l'autre, celui de la conscience, mais aussi d'un rapport à l'autre, centré autour d'un dialogue. Père et fils, Christof Koch, le neuroscientifique américain, et son chien, Niels Birbaumer, autre neuroscientifique autrichien, et ses patients...

On part d'Alexandre Pouget qui dit à son fils « l'humanité est vouée à disparaître, elle sera dépassée et remplacée par les machines, c'est inéluctable... ». C'est à la fois un fantasme de science-fiction (SF), c'est aussi sa conviction rationnelle de scientifique. Et vers la fin du film, on arrive à cette femme spécialiste de robotique, Aude Billard, qui a une vision plus apaisée et dit que ce n'est pas si simple de réduire l'humain à une formule mathématique...

Raymond Kurzweil, le conseiller de Google, considéré comme le grand gourou de la Silicon Valley, a perdu son père. Il est obsédé par l'image du père, par la mort, par l'idée de le ressusciter. Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est de voir que les scientifiques sont toujours rattrapés, et parfois guidés dans leurs recherches, par leurs failles intimes...

Il y a un dialogue entre chaque hypothèse, chaque récit, des échos, comme des traces d'une histoire à l'autre, entre la vision ultra futuriste et scientifique de Pouget et la vision plus politique et humaniste

de Billard. De son côté, Birbaumer voit dans les recherches sur le cerveau et l'IA une sorte de danger potentiel de manipulation globale...

Les scénarios du futur sont assez peu discutés parce qu'ils nous font peur, comme s'ils nous paralysaient... J'aime l'intervention d'Aude Billard, qui dit que l'homme a été asservi depuis suffisamment longtemps et qu'il est temps que les machines fassent les tâches pénibles à notre place... Malheureusement, il n'y a pas que des Aude Billard pour désirer que les machines fassent le travail des humains. Il est évident que les robots peuvent devenir un nouvel outil du capitalisme pour faire encore plus de profits, avec des usines travaillant 24/24h, sans salaires ni revendications. Dans chaque histoire de développement scientifique surgissent des questions morales, éthiques. Est-ce que c'est bien, est-ce que c'est mal ? Or il faut aussi situer tout cela sur le terrain politique. Dans chacune des cinq parties du film, j'espère qu'on entrevoit le début des conséquences sociales des avancées scientifiques décrites...

Pouget dit que si les machines sont désormais programmées pour apprendre, qu'est ce qui va les empêcher d'apprendre de plus en plus, puis de chercher leurs propres réponses et de dévier du script ? »

CINQ NOUVELLES DU CERVEAU 2021

Jean-Stéphane Bron

Débat avec le professeur **Alexandre Poujet**, professeur en neurologie et animé par **Emmanuel Tagnard**, journaliste et membre du comité cinéma d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

Né en 1969, Jean-Stéphane Bron est l'un des documentaristes parmi les plus importants du moment. Son *Mais im Bundeshuus – le génie helvétique* (2003) scrute le processus démocratique en action. Réalisateur ambitieux, il plonge avec *Cleveland contre Wall Street* (2010) dans la crise capitaliste des « subprimes » puis dans le populisme avec *L'Expérience Blocher* (2013) et dans les coulisses de *L'Opéra de Paris* (2017).

L'histoire

Cinq nouvelles du cerveau interroge cinq scientifiques – quatre hommes et une femme – à la pointe de leur domaine, dont les recherches esquissent un futur aussi fascinant qu'inquiétant. Jean-Stéphane Bron nous invite à un voyage au croisement du cerveau – cet organe de 1,3 kilo composé de 70 milliards de neurones – de la conscience et de l'intelligence artificielle. Procédant par associations, le cerveau créatif du cinéaste établit de subtiles résonances entre les protagonistes. Sous l'apparence de l'objectivité scientifique, il sonde leurs motivations intimes imprégnées d'émotions, de fragilités et d'imaginaire.

Le Point de vue d'Emmanuel Tagnard

Le questionnement du film est vertigineux : les machines remplaceront-elles un jour les humains sur le chemin de l'évolution ? Pourra-t-on répliquer le cerveau biologique sur ordinateur ? Les robots auront-ils une conscience ? Connaîtront-ils le plaisir et la souffrance ? Seront-ils capables de vivre sans leurs créateurs ? Les algorithmes engendreront-ils une nouvelle forme d'intelligence hors de contrôle ? La conscience est-elle séparable du corps ? Que feraient les politiciens s'ils avaient les moyens d'intervenir directement dans le cerveau des citoyens ? À défaut de réponses, Jean-Stéphane Bron esquisse une profonde réflexion sur la nature humaine dont on ressort, in fine, tout aussi captivé que désorienté en éprouvant un trouble métaphysique pas très rassurant sur l'avenir de notre humanité.



Photo bandeapartfilms.com

Terminator 2 – Le jugement dernier James Cameron



ARNOLD : « I'LL BE BACK. » LINDA : « NO FATE »

D'une paranoïa visionnaire, James Cameron invente, en 1984 (!), un monde futuriste dominé par les ordinateurs. « Terminator 2 » humanise Schwarzie-le-Cyborg, transformé en figure paternelle de substitution. Les supplices et mutilations que son corps mécanique subit, lui confèrent une dimension quasi christique.

Pour Stève Bobillier, docteur en philosophie et éthicien, collaborateur scientifique de la commission bioéthique des évêques suisses, il existe sans nul doute un syndrome Terminator, « la crainte que des robots tueurs développent une conscience propre. Il n'y a pas de conscience au cœur des machines. Elles ne fonctionnent que par deux chiffres, 0 et 1, certainement plus rapidement que l'être humain, et elles déterminent des solutions plus rapidement que nous. Mais ces solutions sont programmées par l'être humain et surtout, elles ne contiennent pas, du

moins à ce jour, de notions de discernement. On ne peut dès lors parler à leur propos d'intelligence. Dans le film, lorsque Sarah Connor veut tuer Dyson, le concepteur de Skynet, elle ne passe finalement pas à l'acte, mue par cette aversion humaine à tuer. Mais une machine programmée pour cela aurait pu le faire, puisque la machine n'a pas de conscience. Les robots tueurs actuellement développés, nommés SALA pour Systèmes d'Armes Létales Autonomes, sont-ils totalement contrôlés par l'homme ? »

La question est complexe. Voici l'expression du regard que posent quelques spécialistes sur ce sujet.

Dans un article de « Scientific American » daté de 2020, Noel Sharkey, professeur de robotique et d'intelligence artificielle à l'université de Sheffield, en Angleterre, a souligné que « des armes complètement autonomes

pourraient être déployées sur les champs de bataille. Même si elles sont contrôlées par un ordinateur, elles constituent un changement radical de la nature de la guerre, à l'instar de l'avènement du nucléaire. » Conscient de la nécessité d'un « contrôle humain significatif », Noel Sharkey a lancé une campagne pour arrêter la production de robots tueurs, arguant qu'un conflit pourrait survenir accidentellement entre la Russie et l'OTAN à cause de leur extrême rapidité d'action et de leur irréversibilité. De nombreux pays et plusieurs ONG ont demandé d'insérer, dans la convention de 1980 sur certaines armes classiques, une interdiction préventive des armes autonomes, lors de discussions à l'ONU. Mais ils se sont heurtés à l'opposition de la Russie, d'Israël et des États-Unis qui veulent remplacer l'idée du « contrôle humain » par des « niveaux appropriés de jugement humain ».

Guns N' Roses a réalisé le thème musical principal de « Terminator 2 », la chanson « You Could Be Mine », présente sur l'album « Use Your Illusion II ». Le guitariste du groupe, Slash, raconte ainsi le début de la collaboration du groupe avec les producteurs du film : « Au début, on ne voulait pas faire 'Terminator 2' parce qu'on pensait que c'était trop facile et commercial. De sorte qu'on leur a dit non, mais ils persévèrent et offrirent le projet à d'autres groupes. Je suppose qu'ils ne furent pas vraiment satisfaits par le matériel reçu, car ils revinrent nous voir pour nous dire : 'Pourquoi est-ce que vous n'allez pas voir Arnold (Schwarzenegger) et vous jetez un coup d'oeil sur le plan de tournage du film ?'. Cela semblait une façon très honnête de faire les choses, de sorte qu'on est sorti boire quelques verres avec Arnold. Et c'est comme ça que ça a commencé. Cette nuit-là, on a pris notre pied. Et ensuite on a vu le plan de tournage et ils nous indiquèrent les passages où ils voulaient monter la musique. » James Cameron a utilisé « You Could Be Mine » au début du film, quand John répare sa moto et part ensuite avec un copain à fond la caisse dans les rues de Los Angeles en écoutant la chanson sur une stéréo. La chanson apparaît également à la fin du film lors du générique après la trame sonore de Brad Fiedel, le compositeur de la musique du film. Guns 'N' Roses en concert à New York en 2017. Photo gunsroses.com



« Terminator est à la fois l'un des plus grands méchants de l'histoire de hollywood et l'un de ses meilleurs héros »

Arnold Schwarzenegger, Le Matin Dimanche, 20 octobre 2019

Paul Scharre, vice-président et directeur du « Center for a New American Security » (USA), considère pour sa part que ces niveaux appropriés de jugement humain énoncés par la « Defense advanced research projects agency » (DARPA) américaine ne sont qu'une « expression vague ». L'intelligence artificielle (IA) générale est possible mais « elle atteindra les buts demandés par ses utilisateurs sans réaliser leur volonté profonde. » Le courant dit « conséquentialiste » de l'éthique craint la fin de la répugnance à tuer une cible éloignée et, en même temps, se réjouit de vies sauvées si les guerres sont abrégées par les armes autonomes. Pour réfléchir à la manière de diminuer les souffrances non nécessaires, cette tendance préconise un moratoire sur le développement de telles armes. En revanche, le raisonnement déontologique suivi par Jody Williams, prix Nobel de la paix pour la Campagne internationale pour l'interdiction des mines antipersonnel terrestres, en 1997, et Peter Asaro, vice-président de « International Committee for Robot Arms Control » (ICRAC), tous deux porte-parole de l'organisation « Stop killer robots », insiste sur le maintien de la prérogative humaine de décider de tuer, condition de la dignité

humaine. « Cette charge morale, qu'il serait grave d'éclaircir » est au cœur de la profession militaire.

Le grand public craint l'avènement d'un Terminator, d'autres appellent de leurs vœux le soldat augmenté tandis que les tenants d'une conception chevaleresque de la guerre redoutent la déshumanisation du champ de bataille, relèvent Claude de Ganay et Fabien Gouttefarde dans leur « Rapport d'information de la Commission de la défense et des forces armées de l'Assemblée nationale sur les systèmes d'armes létaux autonomes (F) », daté de 2020.

Quant à la Commission des évêques de la Communauté européenne (COMECE), « attentive aux développements de l'Europe de la défense et à l'énonciation des priorités du Fonds européen de défense (FED), parmi lesquelles figurent les technologies de rupture dont les drones et l'intelligence artificielle (IA) », elle juge comme une étape positive l'exclusion du FED des SALA et des systèmes d'armes interdits par le droit international humanitaire (2019).

POST-HUMANISME ET TRANS-HUMANISME

Pour Stève Bobillier, « le post-humanisme, depuis les années 1980, considère l'être humain comme une machine qui n'est pas assez performante. Elle doit se nourrir, elle se fatigue, elle peut tomber malade, etc. Et à la fin, elle meurt. Les « body hackers », « pirates du corps humain », fans de nouvelles technologies entendent dépasser leurs limites biologiques et devenir des êtres humains « augmentés ». L'une des branches du post-humanisme est l'immortalisme au terme duquel on se débarrassera du statut de mortel. L'être humain restera-t-il alors un être humain ? Le propre de l'homme n'est-il pas d'être vulnérable et « fini », d'éprouver des émotions comme la peur, par exemple, et de souffrir ? Dans « Terminator 2 » on voit bien l'apprentissage auquel la machine est soumise : sourire, faire de l'humour, par exemple. On lui prête ainsi des comportements humains, c'est de l'anthropomorphisme, mais il ne faut pas oublier que ces comportements sont complètement fabriqués. »

En ce qui concerne le transhumanisme, l'éthicien a rappelé que « la médecine a pour objectif de réparer l'humain lorsqu'il est malade ou qu'il a subi un accident. Les transhumanistes considèrent que nous sommes déjà transhumains, moitié homme moitié robot, équipés de hanches artificielles, de « stents » et autres appareillages médicaux. Il s'agit bien de réparer et non d'augmenter l'être humain. Cependant il existe un courant transhumaniste qui va beaucoup plus loin, visant à augmenter la conscience humaine grâce à des machines. Nous n'en sommes pas encore là. Mais à terme, on pourrait imaginer que notre conscience prenne une forme virtuelle. On introduira des puces électroniques dans le cerveau humain qui sera commandé par une – très – longue ligne de « bits », des 0 et des 1. Mais pourra-t-on appeler cela de la conscience ? »

Et si un jour nous parvenions à transférer tout le contenu d'un cerveau dans une machine ?

Stève Bobillier a rappelé à ce propos l'une des premières histoires de l'humanité, l'Epopée de Gilgamesh. Avant notre ère, un texte circulait dans tout le Proche-Orient, qui racontait la quête d'un roi, bâtisseur des remparts d'Uruk, ville de l'ancienne Mésopotamie, vers 2800 avant J. -C. : Gilgamesh était fils de déesse et plus divin qu'humain. Du sumérien, ce texte fut traduit en babylonien, en assyrien, en hittite, en hourite. Mais les invasions grecques firent tomber Gilgamesh dans l'oubli. Il fallut attendre le XIX^e siècle pour que ce récit revienne enfin à la mémoire. Ce texte est éternel car il relate la quête d'un homme déchiré par son désir de transcender son état, et l'amitié de ce héros, taillé dans le granit le plus dur, avec Enkidou, modelé dans l'argile la plus tendre. Après bien des péripéties, les dieux provoquent la mort d'Enkidou. C'est le tournant de l'œuvre. Mortifié par le décès de son ami, Gilgamesh décide de partir pour trouver

The Chinese Room Argument

➤ Producing correct output is **not sufficient** for thinking!



Photo slideserve.com aux foreuses.

un moyen d'éviter la mort. Cela le conduit sur l'île où vit l'immortel Ut-Napishtim, survivant du Déluge, qui lui raconte cet événement dramatique et lui apprend qu'il ne pourra jamais obtenir la vie éternelle. Gilgamesh rentre alors à Uruk, cherchant à mener une vie heureuse jusqu'à sa mort et à prodiguer aux mortels la sagesse qu'il a acquise au cours de ses aventures, en particulier le récit du Déluge.

Pour l'éthicien, « la valeur de la vie réside également dans la mort, en quelque sorte c'est notre finitude qui est intéressante. Aujourd'hui nous avons peur de la mort, ce tabou reste très fort. Mais comment devenir immortel ? En transférant ce qui est contenu dans notre cerveau dans une machine ? Et si la machine tombe en panne ? Et quid du rapport avec les autres ? Ce qui nous définit est d'être avec les autres. En latin, vivre, exister se traduit par interesse, « être parmi ». Seuls, nous n'existons pas. »

Il a encore rappelé l'expérience de pensée intitulée « La chambre chinoise » menée dans les années 1980 par John Searle, philosophe américain du langage, qui la présentait ainsi : « Je ne connaissais rien [en 1971] à l'intelli-

gence artificielle. J'ai acheté un manuel au hasard, dont la démarche argumentative m'a sidéré par sa faiblesse. Je ne savais pas alors que ce livre allait marquer un tournant dans ma vie. Il expliquait comment un ordinateur pouvait comprendre le langage. L'argument était qu'on pouvait raconter une histoire à un ordinateur et qu'il était capable ensuite de répondre à des questions relatives à cette histoire bien que les réponses ne soient pas expressément données dans le récit. L'histoire était la suivante : un homme va au restaurant, commande un hamburger, on lui sert un hamburger carbonisé, l'homme s'en va sans payer. On demande à l'ordinateur : « A-t-il mangé le hamburger ? ». Il répond par la négative. Les auteurs étaient très contents de ce résultat, qui était censé prouver que l'ordinateur possédait les mêmes capacités de compréhension que nous. C'est à ce moment-là que j'ai conçu l'argument de la chambre chinoise. »

Cet argument est le suivant. Supposons que l'on soit dans une pièce fermée avec la possibilité de recevoir et d'envoyer des symboles (via un clavier et un écran, par exemple). On dispose de caractères chinois et de règles de travail (instructions)



Clutch, un simple automate minier à l'origine, privilégie le lance-roquettes aux foreuses. Lorsqu'il élève sa Barrière, Clutch se retrouve protégé par un champ de force impénétrable qui arrête toutes les attaques de ses adversaires et lui permet de les achever avec ses lasers miniers ! Clutch est l'un des « personnages » du jeu vidéo « Quake Champions », classé 18 ans, « Blood and Gore, Drug, Violence » par pegi.info (Pan-European Game Information). Photo Bethesda.net



Photo Netflix.com

permettant de produire certaines suites de caractères en fonction des caractères introduits dans la pièce, sur le modèle des organismes de vente par correspondance qui traitent leur courrier client en plaçant des réponses préparées à l'avance, et déjà imprimées, dans des enveloppes.

Si l'on fournit une histoire suivie d'une question, toutes deux écrites en chinois, l'application des règles ne peut que conduire à donner la bonne réponse, mais sans que l'opérateur ait compris quoi que ce soit, puisqu'il ne connaît pas le chinois. Il aura juste manipulé des symboles qui n'ont pour lui aucune signification.

Selon Searle, un ordinateur, ou plus exactement un programme d'ordinateur, se trouverait dans la même situation que l'opérateur dans la chambre chinoise : il ne disposerait que de symboles et de règles régissant leur manipulation.

L'expérience de la chambre chinoise montrerait que la sémantique du contenu mental n'est pas intrinsèque à la seule syntaxe du programme informatique, lequel est défini de façon formelle par une suite de 0 et de 1 accompagnée de règles de traitement. De nombreuses critiques furent toutefois adressées à Searle, en particulier le fait qu'il pose comme hypothèse a priori que la sémantique ne se réduit pas à la syntaxe, alors que précisément, de nombreux chercheurs en science cognitive pensent que la sémantique émerge de la syntaxe.

Searle proposera alors, dans « La redécouverte de l'esprit » (1992), un nouvel argument : « La distinction la plus profonde qu'on puisse effectuer n'est pas entre l'esprit et la matière, mais entre deux aspects du monde : ceux qui existent indépendamment d'un observateur, et que j'appelle intrinsèques, et ceux qui sont relatifs à l'interprétation d'un observateur. » Le calcul informatique, pour être qualifié de tel, n'existe que relativement à une interprétation qui assigne une certaine distribution de 0 et de 1 à un certain état physique.

Un autre film plus récent que « Terminator 2 », « Outside the Wire » (2021), du Suédois Mikael Håfström, met en scène un pilote de drone, qui a toujours regardé la guerre depuis un écran d'ordinateur, et qui est envoyé dans une zone militarisée meurtrière où il va travailler pour un officier androïde chargé d'empêcher une attaque nucléaire. « Outside the Wire » ne vaut pas « Terminator 2 » mais son intérêt réside surtout dans le fait que son action se déroule en 2036, donc dans pas très longtemps, dans une région qui fait actuellement l'actualité : les confins de la Russie et de l'Ukraine.

TERMINATOR 2 - JUDGEMENT DAY 1991

James Cameron

Débat avec **Steve Bobillier**, docteur en philosophie et éthicien et animé par **Bertrand Bacqué**, enseignant de cinéma à la HEAD et directeur artistique de IL EST UNE FOI.



L'auteur

En 1980, James Cameron débute sa carrière comme directeur artistique, maquettiste et projectionniste des Mercenaires de l'espace. Il passe à la réalisation avec Piranha 2 (1981). Donnant ses lettres de noblesse au cinéma SF à grands renforts d'effets spéciaux révolutionnaires, il rédige les scripts de Terminator (1984), d'Alien le retour (1986), d'Abyss (1989) et de Terminator 2 (1991). Il produit le mémorable Point Break de Kathrin Bigelow (1991) et signe le succès de True Lies (1994) avant de réaliser Titanic (1997), le plus gros succès de l'histoire du cinéma jusque-là avec plus de 2,4 milliards de dollars de recettes. Il pulvérise son propre record avec Avatar (2009), raflant plus 2,5 milliards de dollars.

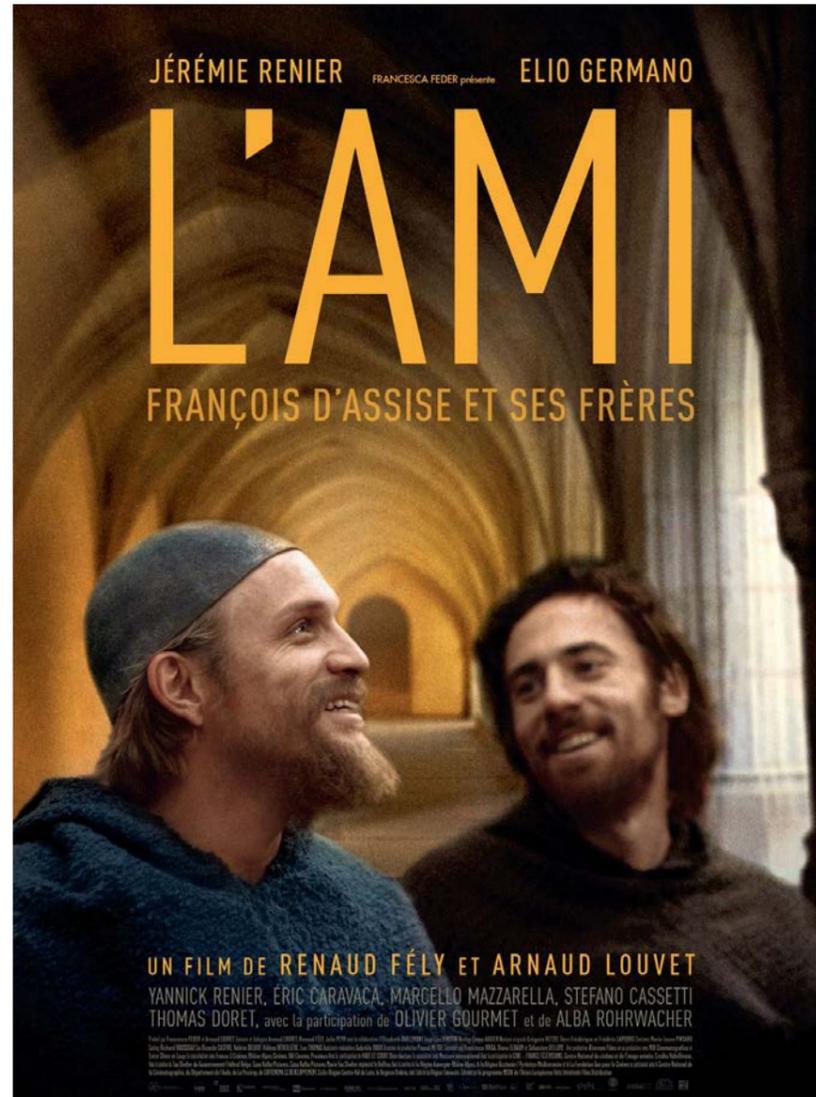
L'histoire

Dans le premier Terminator, un cyborg indestructible T-800 et un humain débarquent de 2029 à Los Angeles en 1984 : le premier pour tuer Sarah Connor, mère du futur leader de la résistance à l'hégémonie des machines. Le second pour la protéger. Un enfant naîtra de leur courte idylle. Dans Terminator 2, un robot-tueur nouvelle génération T-1000, arrive du futur en 1995 pour éliminer l'enfant âgé de 10 ans. Le bon vieux T-800 est reprogrammé du côté du bien : d'ange exterminateur, il devient alors ange gardien chargé d'assurer la survie du futur chef de la résistance humaine.

Le Point de vue d'Emmanuel Tagnard

Premier blockbuster du genre, Terminator a changé l'histoire d'Hollywood. Entre courses poursuites et bruits de ferraille, le second volet de la série recèle un scénario brillant et une réflexion angoissante sur la nature humaine. D'une paranoïa visionnaire, Cameron invente en 1984 (!), un monde futuriste dominé par les ordinateurs. Terminator 2 humanise « Schwarzielle- Cyborg », transformé en figure paternelle de substitution. Les supplices et mutilations que son corps mécanique subit, lui confèrent une dimension quasi christique. La scène hallucinante de l'Apocalypse nucléaire et les éléments messianiques rattachent le film aux extravagants mélodrames-catastrophes de Cécil B. De Mille.

L'Ami, François d'Assise et ses frères Renaud Fély et Arnaud Louvet



« CHI TROVA UN AMICO, TROVA UN TESORO »

« L'Ami, François d'Assise et ses frères », le titre du film de Renaud Fély et Arnaud Louvet, paraît bien ambigu. François était-il l'ami de ceux qu'il nommait ses frères et ses sœurs ? François était trop entier pour vouloir se faire des amis et il était trop exigeant pour que ses frères et sœurs puissent le considérer comme leur ami. Mais ne chipotons pas, va pour « l'ami ». « Chi trova un amico, trova un tesoro », titre d'un film de Sergio Corbucci datant de 1981, qui est une réplique de Terence Hill à Bud Spencer dans un autre film, « Deux super-flics » (1977) de E. B. Clucher, et également une citation du livre biblique de Siracide (6, 14), nous a paru faire l'affaire en guise de sous-titre. Et voilà pour les références cinématographiques et bibliques à « L'Ami », qui s'inscrivent bien dans le contexte d'IL EST UNE FOI !

Marie Cénec, pasteur et membre du comité d'IL EST UNE FOI, a demandé à l'abbé Giovanni Fognini, aumônier aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), spécialiste de Saint-François d'Assise, d'évoquer son goût pour « L'Ami ».

Marie Cénec (MC) : « Giovanni, d'où vient ton intérêt pour Saint François d'Assise ? »

Giovanni Fognini (GF) : « Cela fait 55 ans que je suis marié avec Saint François d'Assise ! C'est une longue passion ! Lorsque j'étais jeune, je faisais partie des Jeunesses Franciscaines et j'ai eu la joie d'aller pour la première fois à Assise à l'âge de 16 ans, puis d'y retourner souvent. La personnalité de François m'a toujours touchée. Cela correspondait au fond de moi à quelque chose que j'aurais voulu vivre, cette dimension de la fraternité, de la nature et de la joie surtout. Et le souci des plus fragilisés m'a toujours interpellé. Il m'a fallu beaucoup de temps pour traduire cela dans ma réalité. J'ai fait 34 ans de paroisse et j'avais souvent l'impression

de m'occuper de riches. Mais je me disais qu'en fait, je devais plutôt m'occuper de gens simples, des plus démunis. Un jour j'ai reçu la proposition d'aller travailler à l'hôpital et j'ai eu le sentiment que c'est en ce lieu que j'allais pouvoir réaliser toute cette dimension de la vie de François. »

MC : « Quel est ton Saint François et comment as-tu trouvé le jeu de l'acteur qui incarne Saint François dans le film ? »

GF : « Dans chaque film qui lui est consacré, je retrouve une part de François. Roberto Rossellini présente une autre image de lui. Dans « L'Ami », je le trouve un peu olé olé, un peu léger, ce qui vient peut-être du fait qu'il est italien comme moi. Mais j'aurais de la peine à dire quelle image je retiens de François. Lorsqu'à la fin de sa vie, il devient aveugle et qu'il chante son Cantique des Créatures - le titre de l'encyclique du pape François sur l'écologie, Laudato Si', fait directement référence à cette célèbre prière - je l'écoute. Et, dans la vie de François, ce qui compte vraiment, c'est la joie, la fraternité. »

« Qu'en est-il pour le public ? », a ajouté l'aumônier. A cette question, un spectateur a dit ne pas comprendre le vœu de pauvreté absolu de François.

GF : « C'est l'un des points centraux de la vie de François et le film porte sur la tension entre François et Elie de Cortone (1180 – 1253) autour de la gestion de la communauté. Si l'on va mendier en ville d'Assise à trois ou quatre frères, ça va, mais quand les frères sont presque aussi nombreux que les habitants d'Assise, cela devient difficile. Chez François, la pauvreté est réellement en lien avec le Christ. La radicalité de François, c'est la pauvreté. D'abord riche jeune homme, play-boy de la ville d'Assise, destiné à devenir chevalier, il ressent peu à peu une insatisfaction devant ce cursus de vie. Une année de prison durant la guerre entre Assise et la ville voisine de Pérouse le fait réfléchir, sa vie manque de goût. Il rencontre un lépreux et découvre une réalité faite de pauvreté, d'exclusion. Ce qui était amer pour lui devient goût. Il assiste à une messe à la Portioncule où il concrétise son vœu de



Assise. Photo Lachlan Gowen Unsplash

« Construit avec beaucoup d'intelligence, assumant ses pas de côté, célébrant la nature dans des images très belles mais jamais insistantes — citons, entre autres très jolies choses, ce furtif plan d'oiseaux se dispersant en gerbe au son d'une cloche —, le long métrage de renaud fély et arnaud louvet trouve très naturellement son équilibre et sa grâce. »

La Croix



Assise. Photo Lachlan Gowen Unsplash

vivre la radicalité de l'Évangile. Jésus dit à ses disciples : vous partez deux par deux, vous n'aurez ni sac, ni sandales, ni bâton, juste une tunique. Cette conformité presque totale à la parole de Dieu, il n'y déroge pas. Il va traduire son aspiration dans la réalité de l'époque. S'il reçoit du pain, il est heureux, s'il reçoit un coup de bâton, il le subit, mais s'il reçoit un bœuf, il le mange tout entier. La clé de lecture chez François, c'est le don. On le verra également pour la Création qui est un don de Dieu. »

MC : « Cette radicalité est en effet en lien avec les Écritures, de même que le don de la Création. »

GF : « Le début du film est très touchant. Le rapport avec la nature est magnifié. Etant itinérant, toujours dehors dans cette belle Ombrie, François a un attachement profond avec la nature qu'il considère comme un don. Tout est don pour lui. Dans la Bible, un leitmotiv est à retenir : Et Dieu vit que cela était bon. Pour ma part, en regardant le monde, j'ai un peu de peine à croire que tout est bon. Mais François regarde la nature tel un don original de Dieu, que

l'Humanité doit garder. Si l'Homme ne conserve pas ce don en l'état, en cultivant la terre, par exemple, les égoïsmes vont se développer. Elie de Cortone tente de le convaincre d'être moins radical : si nous cultivons la terre, c'est pour nourrir les pauvres, rétorque-t-il. Mais François a toujours cette réticence à s'appropriier la nature. Autre exemple du souci de François de ne pas se laisser entraîner dans un engrenage : les frères sont assis devant un feu de bois et arrive un jeune novice, Antoine, qui lui demande un bréviaire pour prier. François saisit une poignée de cendres en lui répondant, tiens voici ton bréviaire. Le novice ne comprend pas. C'est simple pourtant, lui fait valoir François, aujourd'hui tu veux un bréviaire, demain tu voudras un bréviaire en quatre volumes, tu voudras ensuite une étagère, puis une table, une chaise... C'est tout François. La crainte d'entrer dans un processus qui éloigne de la pauvreté. Pour lui, la nature nous donne ce qu'il faut. »

MC : « Faire de Saint François le patron de l'écologie, serait-ce de la récupération ? »

GF : « C'est effectivement de la récupération. François rend attentif à la Création. C'est au moment où il devient aveugle qu'il se déclare mineur par rapport à la Création comme il s'est déclaré mineur parmi les frères. Et il ajoute ces mots : la mort, ma sœur. Même la mort devient pour lui une sœur. »

Pour en revenir à Laudato Si', cela fait dix ans que cette encyclique a été publiée et l'on n'a pas fait grand-chose pour la sauvegarde de la Création dans l'Eglise catholique. Il y a pourtant dans cette encyclique des intuitions énormes qui sont toutes dans la ligne du message de François d'Assise. »

MC : « Ce qui transparait également dans le message de Saint François, c'est la pérennité de la joie. »

GF : « Cette dimension me trouble beaucoup. Je veux bien être solidaire avec les pauvres mais je ne suis pas sûr que cela provoque en moi de la joie. C'est une mission plutôt lourde à porter. Et c'est ce qui m'énerve parfois chez François, tout à fait fraternellement par ailleurs. Dans un texte, il évoque la joie parfaite comme une sorte de parabole : il pleut, il fait froid, il est pieds nus, il frappe à la porte d'un monastère, il demande d'être accueilli, on le lui refuse. Pour lui, la joie parfaite est de parvenir à endurer tout cela. Je n'en suis pas là... Ce qui me paraît pesant, lourd et difficile est vécu chez lui avec une joie qui dépasse le doute. Il accepte tout avec une joie intérieure. Comme le Christ. La joie est le moteur interne de François. Il se sait aimé de Dieu et c'est sa foi. »

MC : « Venons-en à Elie de Cortone et à cette tension entre les deux frères. »

GF : « La tension entre les deux hommes est historiquement réelle. Dans la société d'Assise, à cette époque, sept jeunes quittent tout pour suivre François. Ils seront plusieurs milliers d'autres à faire le pas et vivre cette intuition de départ, coller à l'Évangile. Cela devient très difficile à porter. Le film montre bien que François veut garder son intuition mais, dans le même temps, Elie a ce rôle délicat de créer une règle institutionnelle qui permette de vivre. Il faut avoir des bâtiments, des biens, des moyens d'action. Mais la résistance continue de François et également de Claire à entrer dans un tel système est absolue. On voit bien dans le film le cas de conscience d'Elie qui corrige la Règle de François en enlevant tout ce qui était important pour ce dernier. Il ne faut pas oublier que l'Eglise de l'époque avait deux

soucis : les croisades et la lutte contre les hérétiques. Elle n'avait rien à faire du petit peuple. D'une certaine façon cette Eglise ne se rendait même plus compte qu'elle s'était éloignée de l'Évangile et il lui était impossible d'entrer en matière sur la vision de François. Mais François n'a jamais attaqué l'Eglise frontalement car il savait qu'il aurait été perdant. »

MC : « As-tu l'impression, aujourd'hui, dans tes activités d'aumônier aux HUG, d'être au cœur de l'Eglise ou d'être plutôt en marge ? »

GF : « Je suis heureux d'être en marge, si jamais c'est le cas. A l'hôpital il y a des personnes qui souffrent, éprouvent la solitude. Il est important d'y être présent comme des frères et des sœurs en humanité. Je suis toujours prêt à visiter une personne qui a fait appel à EXIT, à

une femme qui est à l'hôpital pour avorter. Je ne suis pas là pour les juger. Le pape François a d'ailleurs dit que nous n'étions pas des gardiens de la morale mais bien des frères et des sœurs en humanité. Cela correspond bien à la vision de François d'Assise qui rencontrait des personnes dans ce qu'elles étaient, dans ce qu'elles vivaient. Rappelons que de son temps, les lépreux étaient excommuniés. »

Soulignons encore les propos que tenait Mgr Pascal Delannoy, évêque de Saint-Denis-en-France, en 2014 : « Dans ses discours et messages, le pape François ne cesse de nous inviter à rejoindre « les périphéries géographiques mais également existentielles : là où réside le mystère du péché, la douleur, l'injustice, l'ignorance, là où le religieux, la pensée, sont méprisés, là où sont toutes les misères » (Intervention du cardinal Bergoglio avant le conclave). »



Le Pape François devant la Portioncule, dans la basilique Sainte-Marie-des-Anges, le 12 novembre 2021 à Assise. Photo Vatican Media

[...] «Il convient de souligner «si besoin en était, l'importance des liens que la communauté chrétienne entretient avec ses membres souffrants et, plus largement, avec tous ceux qui connaissent l'épreuve de la maladie. Que la douleur de la solitude, qui peut faire douter de la valeur et du sens de la vie, ne vienne jamais s'ajouter à celle de la maladie. Grâce au dévouement des soignants, à la présence aimante des familles et amis, aux visites des aumôniers, les malades trouvent réconfort et apaisement. Chacun d'entre nous est concerné par cette périphérie existentielle!»

MC: « Cette tension entre François et Elie, entre ces frères et ces sœurs en humanité et une institution rigide dans ses principes, at-elle pu être résolue ? »

GF: « J'aimerais répondre par l'affirmative mais... cette tension a toujours existé, elle existe encore aujourd'hui. Lorsque j'étais jeune, je ne supportais pas Elie qui empêchait François de réaliser sa vocation. Mais si l'on parle encore aujourd'hui de François d'Assise, c'est grâce à Elie. Soyons réalistes. Si Elie n'avait pas ordonné ce mouvement de jeunesse, tous ces frères et sœurs, il aurait disparu de l'Histoire. Ce film m'a mieux aidé à comprendre Elie. Son travail de réécriture de la Règle blessait François et il en avait bien conscience. Dans le même temps il était responsable de 3'000 frères et sœurs auxquels il fallait bien donner un avenir. Elie n'était pas opposé à l'intuition de François mais, dans son effort de concrétisation de sa pensée, il ne pouvait le faire à la manière de François qui, dans le film, lui dit : tu n'as pas la joie, Dieu n'est plus avec toi. »

«L'Ami», le titre du film, est-il représentatif de la pensée de François, a demandé un spectateur.

GF: « Peut-être bien que François n'était pas un ami. S'il avait eu un ami, c'eût été le frère Léon qui l'accompagnait toujours, qui était un peu son scribe, Mais je ne pense pas qu'il était ami avec tous les frères. Il avait pour eux un regard fraternel et affectueux. Peut-être suis-je aussi victime de ma propre définition de l'amitié. Je ne dirais donc pas spontanément que François était l'ami de tous ses compagnons. Il avait une telle conscience de la parole de Dieu et du message du Christ qu'il ne pouvait se permettre de faire des concessions. Cela ne devait pas être simple de vivre tous les jours à ses côtés. »

En conclusion, une spectatrice a demandé ce que les Franciscains ont aujourd'hui gardé de François.

GF: « Le titre ! Non, ce n'est pas vrai ! Mais ils se sont institutionnalisés. Le concept de fraternité est resté, mais il s'est inscrit dans la réalité de notre temps. »



Prédication de Saint François aux oiseaux, détail de la prédelle, par Giotto (1266 – 1337). Photo Wikimedia Commons

L'AMI, FRANÇOIS D'ASSISE ET SES FRÈRES

2016

Arnaud Louvet et Renaud Fély

Débat avec l'abbé **Giovanni**, prêtre et aumônier aux HUG et animé par **Marie Céneq**, pasteur et membre du comité cinéma IL EST UNE FOI.



L'auteur

Arnaud Louvet et Renaud Fély sont des scénaristes et des réalisateurs français. Ils sont Lauréats de la Fondation Gan pour le Cinéma, L'Ami ayant été primé sur scénario dans la cadre du Prix à la Création en 2015. Arnaud Louvet a produit le premier film de Renaud Fély, Pauline et François en 2010. la reconnaissance internationale et une sélection pour l'Oscar 2016 du meilleur film étranger.

Film en partenariat avec le Centre Œcuménique de catéchèse

L'histoire

Ce film retrace la dernière partie de la vie de Saint François d'Assise (de 1209 à 1226), une période durant laquelle, afin de pouvoir poursuivre leur ministère de prédication et de solidarité avec les pauvres, les frères réunis autour de François doivent s'organiser en Ordre. Pour cela, leur vie doit être régie par une Règle approuvée par la Sainte Église. Comment obéir à la hiérarchie tout en préservant une société fraternelle égalitaire fidèle à la vision de François ? Cette question travaille les frères et en particulier François et Elie de Cortone qui vont traverser un conflit qui se révélera salutaire pour la vie de l'Ordre.

Le Point de vue de Marie Céneq

La nature est omniprésente dans ce film, car les frères vivent dans les bois et tirent leur subsistance de la terre. Si les premières images du film montrent François (Elio Giordano) tout à la joie de jouer avec les oiseaux, le lien à la nature est peu thématiqué. Il est en effet moins question de présenter Saint-François comme « patron des écologistes » que de s'intéresser à son leadership spirituel et son lien à ses frères. L'intrigue principale se concentre sur les difficultés rencontrées dans le passage de la vie communautaire des frères en son émergence à son organisation en tant qu'Ordre. Un exemple est parlant, celui de la division des frères autour de la question du jardin potager. Si Elie de Cortone (Jérémy Reinier) veut travailler la terre pour lutter contre la pauvreté, d'autres s'y opposent, car l'important est de lutter contre la

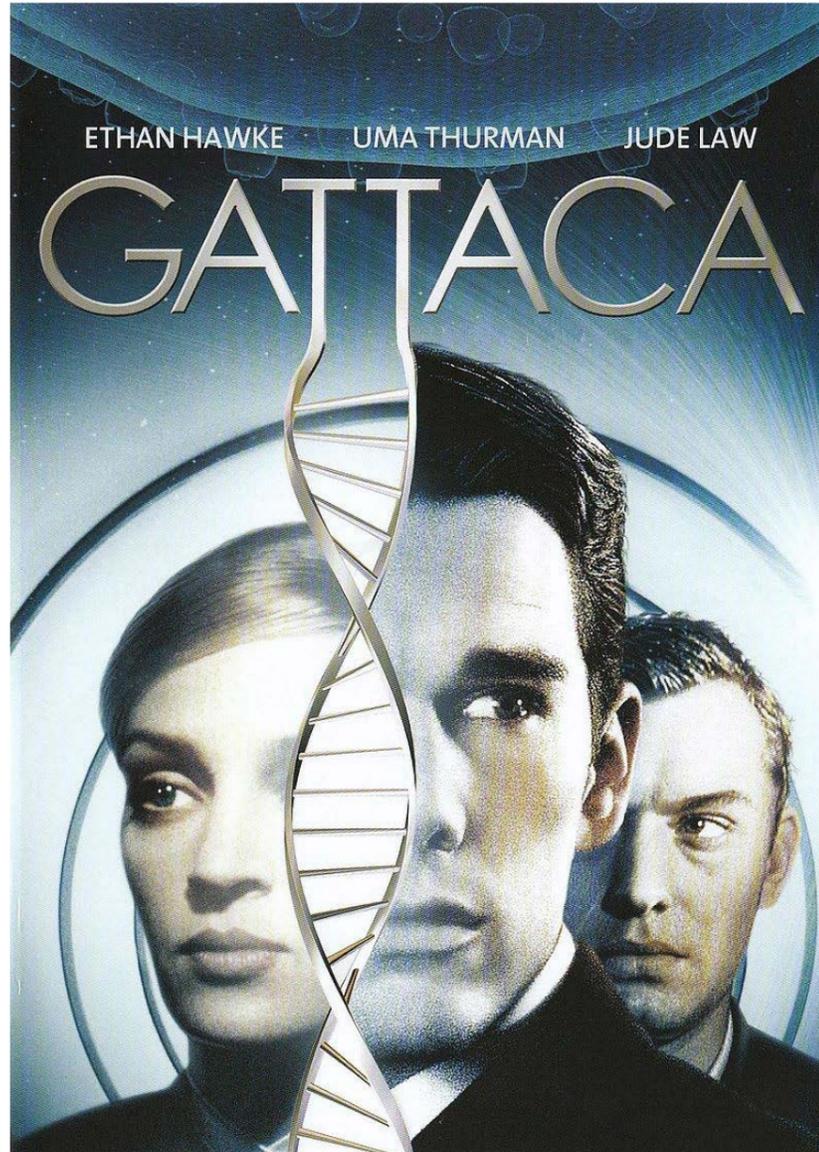
richesse et de rester dans la logique du manque en s'attendant au don de Dieu comme au don de la terre qui n'a pas à être contrainte. Ceci illustre la tension entre ceux qui veulent rester fidèles à l'impulsion d'origine et ceux qui désirent inscrire leur engagement dans la durée. C'est au cœur de la relation entre François et Elie que la tension entre la radicalité de l'Évangile et les contraintes de l'institution et du réel se révèle dans toute son acuité. Désirant aider François à faire advenir un monde meilleur tout en ne partageant pas son idéalisme, Elie est ébranlé dans son amitié. S'il finit par devenir l'homme du compromis, adaptant le texte de Règle de l'ordre et protégeant ainsi ses frères, il endosse ce rôle au prix d'un conflit de loyauté terrible. Ainsi, ce film, dans son lyrisme et sa sensibilité, révèle à la fois la puissance de l'utopie et de l'enthousiasme spirituel ainsi que leurs limites



Sainte Claire (1194 - 1253) par Simone Martini (1284 – 1344), basilique de Saint-François, Assise. Photo Wikimedia Commons

Bienvenue à Gattaca

Andrew Niccol



G, A, T ET C : GUANINE, ADÉNINE, THYMINE, CYTOSINE*

À l'ouverture du film, deux citations en épigraphe se succèdent. La première, extraite de l'Ecclésiaste (7:13), un des livres de la Bible, interroge: « Regarde l'œuvre de Dieu, qui pourra redresser ce qu'il a courbé? » La citation qui suit, de Willard Gaylin, psychiatre américain et cofondateur d'un institut indépendant de recherche en bioéthique, The Hastings Center, apparaît comme une réponse: « Je ne pense pas seulement que nous modifierons Dame Nature, mais que c'est ce qu'elle veut. »

Jacques Testart, le biologiste à l'origine du premier bébé-épiprouvette français, écrivait de son côté en 2014: « Sauf imprévu, tous les enfants devraient être choisis dans les éprouvettes des biogénétiiciens bien avant la fin de ce siècle ».

Si, dans « Gattaca », les bébés ne sont pas fabriqués dans des « centres d'incubation », la division de la société par castes génétiques (des Alpha aux Epsilon) est empruntée au livre d'Aldous Huxley, « Le Meilleur des Mondes », tout comme le terme « enfants de Dieu » et le dégoût qu'inspirent ceux-ci à une société aseptisée.

Pour Bernard Baertschi, maître d'enseignement et de recherche, auquel Bertrand Bacqué, membre du comité d'IL EST UNE FOI, a demandé si le monde de « Gattaca » lui paraissait proche ou s'il s'agissait de pure science-fiction, celui-ci a répondu: « On dit souvent que le transhumanisme a pour vocation de changer la nature humaine. Dans « Gattaca » on ne change rien du tout. On trie les personnes. Il n'y a pas d'intervention sur le génome, on sélectionne les meilleurs sur la base de critères définissant qui sont les meilleurs. Mais il existe une sorte de dissonance entre la politique officielle et la pratique dans la mesure où il est interdit d'opérer une sélection en fonction de caractères génétiques, mais on le fait quand même.

* Guanine, Adénine, Thymine, Cytosine: les 4 bases nucléiques de l'ADN.

A ce jour, nous ne vivons pas dans des sociétés dans lesquelles existerait une division entre valides et non-valides. Cependant, grâce aux techniques de lecture du génome humain, on peut savoir, à la naissance, si un enfant a une chance ou non de gagner une médaille d'or ou non à la course de vitesse ou d'endurance. Les Chinois ont lancé il y a une dizaine d'années un programme dans lequel ils ont sélectionné des individus ayant plus de 140/150 de quotient intellectuel (QI) et ils ont essayé d'identifier dans leur génome quelles étaient leurs séquences communes. Il convient de préciser qu'il n'y a pas un gène de l'intelligence mais des séquences qui peuvent marquer des prédispositions. L'idée de sélectionner les meilleurs dans différents domaines habite l'être humain depuis toujours. Tout ne se trouve pas bien sûr dans les gènes, il faut tenir compte de l'environnement dans lequel on vit, etc., mais c'est effectivement un outil de sélection. On peut aussi sélectionner ceux qui sont prédisposés à des problèmes de santé liés à des gènes. Mais le déterminisme génétique au sens strict est erroné car il existe des facteurs que l'on ne connaît pas encore très bien. Dans le film, il est

question de prédispositions à des maladies cardiaques. À ce jour on connaît quelque 120 gènes qui s'y rapportent.

« Quant au transhumanisme, il regroupe différents courants, certains proches de la science-fiction la plus délirante. Nick Bostrom, philosophe et professeur à Oxford, auteur de « Superintelligence », un essai alertant sur les risques d'une intelligence artificielle supérieure à l'homme, estime cependant que les bénéfices de l'IA seront probablement très importants. Les aspirations du transhumanisme sont les mêmes que celles de l'humanisme classique. Mais le XXI^e siècle, n'est pas celui de Giovanni Pico della Mirandola (1463 – 1494), philosophe et théologien italien, auteur du « Discours sur la dignité de l'homme. »

Cet auteur ne se satisfaisait pas de l'idée commune de l'homme, composé de deux natures, l'une corporelle et l'autre spirituelle, car, disait-il, qu'aurait alors cet être de spécifiquement humain? Ce qu'il voulait démontrer, ce n'est pas la similitude substantielle de l'homme avec le monde, mais plutôt sa différence spécifique: ce par quoi l'homme occupe une position privilégiée et même exceptionnelle parmi toutes les créatures. L'homme est un être



René Frydman, Jacques Testart et Emile Papiernik présentant la photo d'Amandine, le 24 février 1982, à Clamart. Photo d'archives

« Imaginez une histoire orwellienne présentée avec une froide et étrange précision, comparable à celle d'un Peter Greenaway, et vous aurez une vague idée de Gattaca. Une oeuvre magnifique et parfaitement imaginée d'anticipation édifiante, qui invite à la plus grande précaution. »

Janet Maslin, *The New York Times*, 1997

libre, autrement dit son essence ne lui est pas conférée par la providence divine ou par la force aveugle de la nature : il se la donne à lui-même, il est ce qu'il devient, et il devient ce qu'il fait. L'homme est l'artisan de son propre destin – ne disons pas de sa nature –, à moins de voir dans la nature de l'homme non pas une donnée de base, mais la réalisation ou l'actualisation d'une essence (Encyclopedia Universalis).

Au XVIII^e siècle, Nicolas de Condorcet (1743 – 1794), mathématicien et philosophe, auteur d'une « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain » (1795), a évoqué « nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine », qui « peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. »

Pour Bernard Baertschi, « on avait à l'époque cette idée que si l'être humain ne s'était pas bien développé, c'était en partie à cause de régimes politiques despotiques qui régnaient alors. Condorcet misait sur l'éducation pour améliorer l'être humain. Ce qui fait la différence entre l'humanisme classique et le transhumanisme actuel, ce sont les moyens proposés. »

Bertrand Bacqué lui a finalement demandé son avis à propos des idées de Ray Kurzweil, ingénieur en chef chez Google, sur le transfert du contenu du cerveau humain dans une machine.

« Selon les transhumanistes, tout ce qui est dans notre cerveau est de l'information qui peut être entreposé sur un support numérique », lui a répondu Bernard Baertschi. « On pourrait, en théorie, télécharger son contenu sur un ordinateur. Nous existerions

alors dans des clés USB. Mais nous subirions aussi le risque de nous faire dupliquer « à l'insu de notre plein gré ! »

Cette expression attribuée au coureur cycliste Richard Virenque, lors du Tour de France 1998, est toutefois apocryphe. Soupçonné de dopage, le champion français ne l'a jamais prononcée, tout du moins telle quelle. Ce sont les « Guignols de l'info », l'émission de télévision satirique française de marionnettes, diffusée entre 1988 et 2018 sur Canal+, qui ont poussé la logique de l'intéressé ; elle est intéressante dans la mesure où elle se situe dans le contexte du dopage sportif : l'homme augmenté... « à l'insu de son plein gré » !

« A mon sens » a conclu Bernard Baertschi, « ce qui n'est pas résolu est la thèse qui veut que tout ce qui se trouve dans notre cerveau soit de l'information mais on a de bonnes raisons de douter que les émotions seraient de l'information. »

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR QI ET POUVOIR, ÂME ET NEURONES

Laurent Alexandre, chirurgien-urologue, cofondateur du site Web Doctissimo, interviewé en 2017 par Vincent Trémolet de Villers, pour FigaroVox :

« On ne sauvera pas la démocratie si nous ne réduisons pas les écarts de QI. Des gens augmentés disposant de 180 de QI ne demanderont pas plus mon avis qu'il ne me viendrait à l'idée de donner le droit de vote aux chimpanzés. » [...]

« Il va falloir parler QI, ce qui n'est pas simple tant le sujet est politiquement chaud. Ne vous y trompez pas : le tabou du QI traduit le désir inconscient et indicible des

élites intellectuelles de garder le monopole de l'intelligence à une époque où elle est de plus en plus le moteur de la réussite et du pouvoir : cela est politiquement et moralement inacceptable. » [...]

« L'homme se réduit à son cerveau. Nous sommes notre cerveau. La vie intérieure est une production de notre cerveau. L'Église refuse encore l'idée que l'âme soit produite par nos neurones, mais elle l'acceptera bientôt comme elle a reconnu en 2003 que Darwin avait raison, 150 ans après que le pape eut déclaré que Darwin était le doigt du démon. C'est d'ailleurs indispensable si les chrétiens veulent participer aux débats neurotechnologiques qui sont clé dans notre avenir. Jusqu'où augmente-t-on notre cerveau avec les implants intracérébraux d'Elon Musk ? Quel droit donne-t-on aux machines ? L'émergence de nouvelles créatures biologiques ou électroniques intelligentes a des conséquences religieuses : certains théologiens, tel le révérend Christopher Benek, pasteur presbytérien et fondateur de COcreators (USA), souhaitent que les machines douées d'intelligence puissent recevoir le baptême si elles expriment le souhait. Les nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives (NBIC) posent des questions inédites qui engagent l'avenir de l'humanité. [...]

BIENVENUE À GATTACA 1997

Andrew Niccol

Débat avec **Bernard Baertschi**, Maître d'enseignement et de recherche (UNIGE) et animé par **Bertrand Bacqué**, enseignant de cinéma à la HEAD et directeur artistique de IL EST UNE FOI.



L'auteur

Formé à l'école de la publicité en Angleterre, le Néo-Zélandais Andrew Niccol s'est imposé à Hollywood comme un spécialiste de la science-fiction. À 33 ans, il marque un grand coup en vendant son scénario original de Truman Show (que réalisera Peter Weir) et en signant comme auteur-réalisateur Bienvenue à Gattaca, deux films très remarquables. La suite sera moins brillante, même si Lord of War, dénonciation du business des armes avec Nicolas Cage, et Good Kill, sur la guerre à distance par drones avec Ethan Hawke, frappent encore les esprits. Par contre, tant S1 m0ne que In Time ou Anon pêchent par l'inadéquation entre un concept séduisant et des limites de scénario ou de mise en scène, souvent plus lisse qu'inspirée.

L'histoire

Dans un futur proche, notre société pratique l'eugénisme à grande échelle : les gamètes des parents sont triés et sélectionnés afin de concevoir in vitro des enfants quasi parfaits. Malgré l'interdiction officielle, les entreprises recourent à des tests ADN discrets afin de sélectionner leurs employés, tandis que les personnes conçues naturellement se voient reléguées à des tâches subalternes. Au centre de recherches spatiales de Gattaca, Jérôme, candidat idéal au patrimoine génétique impeccable, voit sa vie détruite par un accident. De son côté, Vincent, un enfant « naturel », rêve malgré tout de partir pour l'espace. Ensemble, ils vont tenter de déjouer les lois de Gattaca.

Le Point de vue de Norbert Creutz

Gattaca est un drôle de film de science-fiction dystopique, qui vous plonge comme dans un rêve. Avec l'aide de l'opérateur polonais Slawomir Idziak (emprunté à Krzysztof Kieslowski), du décorateur hollandais Jan Roelfs et du compositeur anglais Michael Nyman (transfuges de Peter Greenaway), Andrew Niccol réussit à transporter le spectateur vraiment ailleurs même si son scénario – une révolte individuelle contre un système totalitaire inhumain, menacée par une enquête qui se resserre tel un étau – paraît déjà plus attendu. Il en découle comme un tiraillement entre un désir de contrôle et un autre d'impureté que le cinéaste peine quelque peu à traduire à l'écran. Dictature du look ou de la science, la résistance de l'humain reste en tous cas le seul sujet qui vaille.

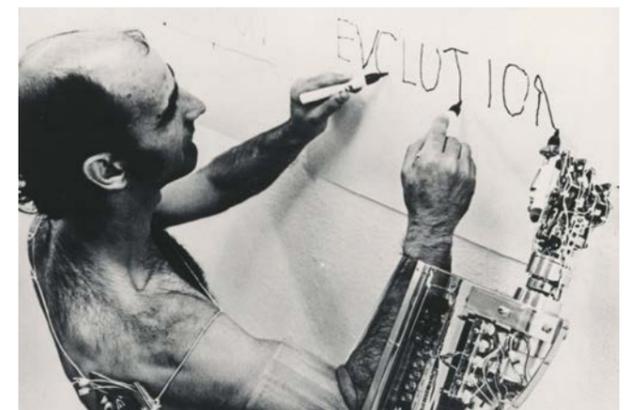


Photo buzzwebzine.fr

Night Moves Kelly Reichardt



ECOTERRORISME, VIOLENCE DURABLE ?

Dans un interview accordé à Thomas Destouches pour Allociné.fr en 2014, Kelly Reichardt, la réalisatrice de «Night Moves», s'est ainsi exprimée :

«Vous avez rencontré beaucoup d'activistes pour préparer ce film. Quelles questions posez-vous ? Que vouliez-vous savoir exactement ?»

«Jonathan Raymond, co-scénariste du film, connaissait cet univers depuis longtemps. Il observait, écrivait à propos de cet activisme. Quand nous les rencontrons, nous n'organisons pas de séances de questions / réponses. Là où nous tournons le film, les gens étaient relativement méfiants à notre égard. Ils se posaient des questions logiques sur nos intentions. Ils ne voulaient pas, à juste titre, que nous nous immiscions dans leur vie privée ou que nous soyons trop curieux. Si vous grandissez dans le Nord-Ouest des Etats-Unis, comme John ou le producteur Neil Kopp, les thèmes abordés dans le film font partie de la vie de tous les jours, sont dans les journaux et les conversations. C'est là que le mouvement

environnemental a débuté aux Etats-Unis. Mais à aucun moment nous n'avons choisi de suivre des activistes ou un mouvement particulier.»

«Pour définir les actions de vos personnages, vous parlez d'«action directe» et non pas d'«éco-terrorisme». Pourquoi tenez-vous tant à cette distinction et refusez-vous la seconde formule ?»

«Le terme «terrorisme» est devenu un outil politique. Et c'est aussi devenu un concept quelque peu galvaudé, utilisé trop facilement. Dans les années 90, les gamins du mouvement Earth Liberation Front, aux USA, ont brûlé un chalet dans les montagnes, construit avec du bois précieux. Un des membres est en prison depuis longtemps pour avoir mis le feu à deux 4x4 ! Je ne dis pas que les propriétaires n'ont pas été terrorisés d'une manière ou d'une autre par ces actions, mais on parle de dégâts matériels. Alors peut-être qu'on peut parler de «terrorisme» mais l'arrestation des principaux membres est intervenue après le 11 septembre 2001. A cette époque, on

avait des difficultés à attraper les terroristes que le peuple américain avait en tête. Est-ce que leurs actions sont plus «terroristes» que balancer des millions de galons de pétrole dans l'océan ? Ces déchets ont un impact durable sur des millions de gens. Parce qu'ils sont considérés comme des «terroristes», ces jeunes gens sont en prison pour des années. Cela envoie aussi un message, il faut rester «tranquille». Des choses bien plus vastes, bien plus radicales, bien plus illégales arrivent et pour lesquelles personne ne paie, dans l'économie pétrolière ou dans l'exploitation forestière à outrance. Personne chez BP ne va aller en prison.»



Dans *zerodeconduite.net*, on peut lire que « au-delà de sa réussite en tant que film de genre, « Night Moves » invite également à réfléchir sur le sens d'une action violente dont les trois héros n'interrogent jamais le bien fondé. Par petites touches impressionnistes, par indices glissés ça et là, Kelly Reichardt dessine des personnages aux mobiles plus troubles et ambigus que la seule défense de l'environnement : ainsi Dena, riche héritière « dostoïevskienne » en rupture de ban (c'est elle qui achète le bateau et les engrais explosifs qui détruiront le barrage), taradée par une mauvaise conscience de classe ; ainsi Josh, monstre froid qui sublime son inadaptation sociale (et son attirance pour Dena) dans cette entreprise terroriste.

Pour Éric Denécé, directeur du Centre Français de recherche sur le renseignement et auteur d'« Écoterrorisme, altermondialisme, écologie, animalisme, de la contestation à la violence » (2016), même s'ils n'ont fait pour le moment aucune victime sur le territoire français, les mouvements écologistes radicaux français pourraient basculer vers des actions plus violentes.

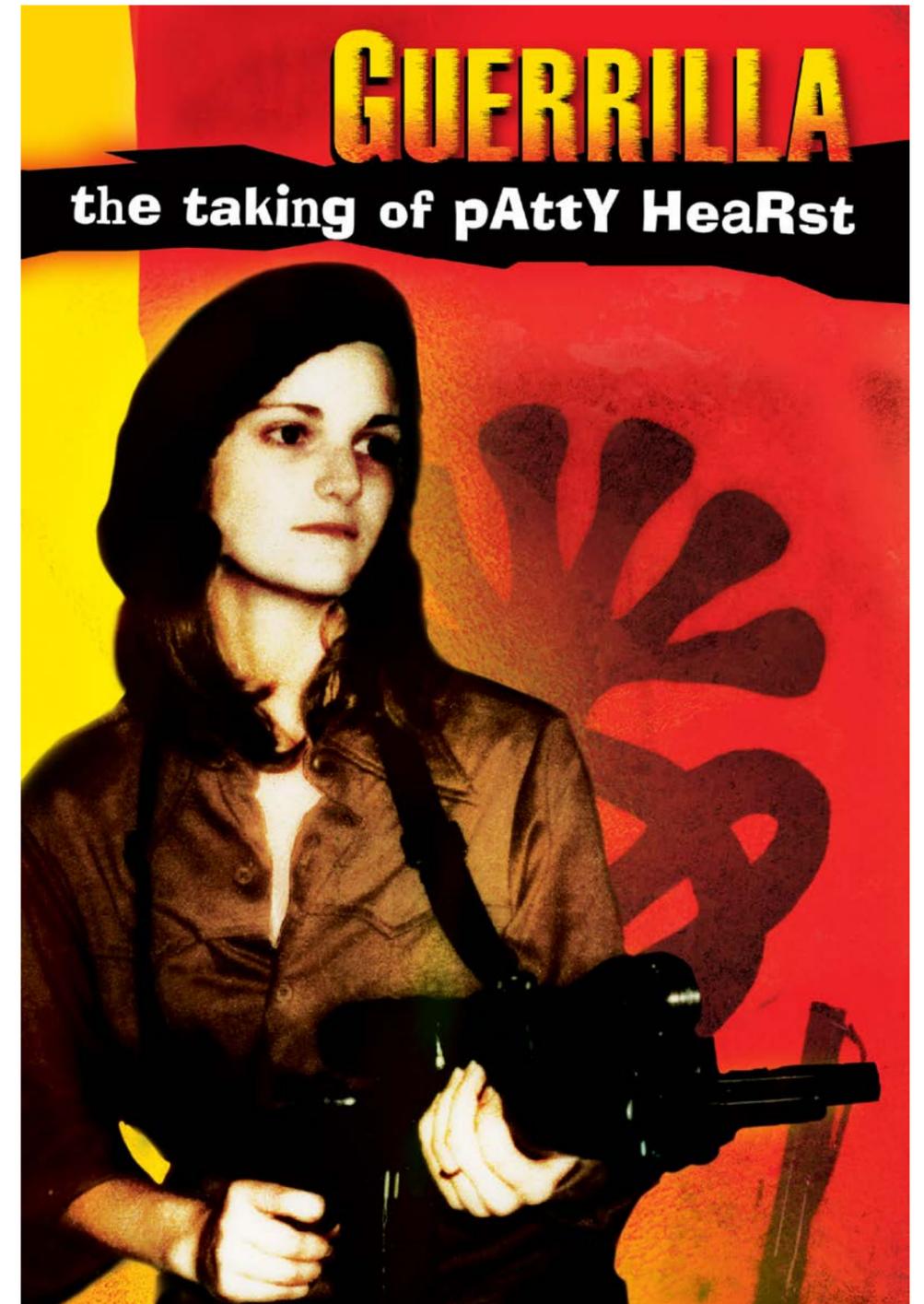
Interrogé en 2016 par Clément Pétreault, de *Le Point.fr*, il a fait valoir « qu'il faut bien distinguer les écologistes des écoterroristes. Les premiers travaillent avec le système politique, alors que les seconds considèrent qu'il faut détruire la civilisation telle que nous la connaissons pour sauver la planète. L'écoterrorisme, ce sont des actes violents comme des sabotages, des incendies ou des attentats à la bombe justifiés par des positions extrêmes sur des problèmes environnementaux et les droits des animaux. Le but est d'infliger des dommages économiques, matériels, voire psychologiques et physiques à ceux qui profitent de l'exploitation de l'environnement ou qui contribuent à sa destruction. »

« Craignez-vous vraiment que l'activisme écologiste vire au terrorisme ? »

« Il se trouve que l'écoterrorisme existe déjà au niveau mondial à travers des mouvements comme l'Animal Liberation Front (ALF) ou l'Earth Liberation Front (ELF), qui pratiquent beaucoup d'opérations de sabotage. En France, l'écoterrorisme n'en est qu'au stade de l'hypothèse sérieuse, structurée autour de la question de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Ce qui se passe là-bas est complexe et passionnant. Les premiers signes annonciateurs d'une radicalisation croissante y apparaissent. Certains activistes vindicatifs et réactifs étudient et s'inspirent de ce qui se passe ailleurs dans le monde. Ils utilisent les mêmes technologies que celles des printemps arabes. Je tiens à préciser que je ne critique pas les causes défendues, je n'ai d'ailleurs pas d'avis sur la question de cet aéroport, mais je m'interroge sur les modes d'action employés pour défendre le point de vue des opposants. »

Bertrand Bacqué, membre du Comité d'IL EST UNE FOI, a demandé à Olivier Ferrari, spécialiste de la finance et des questions de développement durable, entrepreneur et écrivain, que penser de ces jeunes en colère face à la crise écologique que nous sommes en train de traverser. On rencontre en effet de plus en plus de jeunes révoltés, qui ne sont cependant pas prêts à commettre un attentat comme dans « Night Moves », mais qui pourraient être tentés par des actions violentes.

Olivier Ferrari lui a répondu que sa fille, âgée de 24 ans, « venait de lui annoncer qu'elle ne voulait pas avoir d'enfant. Elle considère qu'il n'y a pas d'avenir. Paradoxe : j'ai pris récemment l'avion pour me rendre à Bordeaux et les trois-quarts des passagers étaient des jeunes qui partaient en week end. Tous les jeunes ne se posent pas les mêmes questions et cela peut nous interpellier. Mais souvenons-nous que la violence est l'ultime recours de celui qui n'est pas entendu et qui n'a plus rien à perdre. »



Emblème du Earth Liberation Front. Photo Wikimedia Commons

OLIVIER FERRARI ORIENTE SES RÉFLEXIONS ET ACTIONS AUTOUR DE ONZE INTERROGATIONS ESSENTIELLES.

La croissance a-t-elle encore un avenir ?

Pour lui, « la croissance dans sa désignation de variation positive de la production de biens et de services reste un facteur ayant toujours un avenir. L'évolution du PIB en est le principal indicateur et représente l'amélioration de la richesse en général. Devrions-nous parler de croissance qualitative et/ou quantitative ? Le niveau de développement de chaque pays est à mettre en regard de la question et doit nuancer le propos. La croissance telle que nous l'avons connue depuis la révolution industrielle du 19^e siècle touche à sa fin. Nous sortons d'une période d'accumulation de biens, pour entrer dans une aire de remplacement de biens ! »

Comment le produit du capital devrait-il couvrir les besoins de la communauté ?

« Comme relevé précédemment, l'État dispose d'un revenu à plusieurs niveaux. Les comptes des États étant fondés sur un principe de croissance quantitative, plusieurs sources de revenus vont se tarir. Le subventionnement de secteurs économiques sans avenir devrait être abandonné au profit d'un soutien aux nouvelles opportunités (technologies de l'environnement, nouvelle communauté de consommateurs que sont les retraités du baby-boom des années 1960). Un tel soutien devrait se faire par le biais de partenariats publics/privés (prise de parts de capital-risque de l'État qui pourra le redonner au marché avec un revenu relevant) aussi bien au travers de sociétés de capital que de projet pour des infrastructures nécessaires. Par ailleurs,

l'impôt sur les bénéfices des entreprises devrait être abandonné au profit d'une TVA différenciée en fonction des besoins vitaux, respectivement niveau d'utilité du bien de consommation (TVA croissante). Les taxes devraient être réduites afin de diminuer une approche punitive de l'État et de retrouver une responsabilité collective et coopérative du citoyen. À ces conditions, les budgets publics deviennent plus en ligne avec une situation connue et non plus une espérance probable non garantie gonflant la dette publique. Dès lors, une considération de croissance quantitative devient désuète et il convient bien de se poser la question du comment se profiler vers une notion qualitative, une acceptation des secteurs économiques qui n'ont plus le même avenir et ceux qui sont en devenir. »

Les régimes sociaux devraient-ils être redéfinis ?

« La structure de l'État se décompose en trois niveaux : le citoyen, l'entreprise et l'État lui-même. Un régime social respectant cette déclinaison doit être favorisé. Pour la Suisse, il a été institué, c'est un fait. L'AVS (l'État ou la collectivité) doit garantir la couverture des besoins vitaux. Le 2^e pilier (responsabilité partagée de l'entreprise et du salarié) doit permettre de maintenir le niveau de vie antérieur (et non de créer un enrichissement individuel) dans un cadre responsable selon le revenu individuel acquis, mais de manière collective. Le 3^e pilier dans toutes ses formes (responsabilité privée) doit permettre à chacun d'être responsabilisé sur le niveau de vie souhaité en fonction dudit revenu acquis. Seule une inflation, et de la législation, et des considérations purement politiques, pourraient conduire à un désaveu de cette construction. »

Existe-t-il encore un avenir industriel ?

« Si nous parlons d'une industrie lourde de mise à disposition de machines-outils et de biens de consommation liée au développement de l'habitat, je ne pense pas. Si nous parlons de tout ce qui touche aux technologies de l'environnement, à savoir la mise à disposition du consommateur de biens respectueux des ressources minières, énergétiques, sanitaires et d'environnement, nous sommes à l'aube d'un potentiel extraordinaire dont l'apogée devrait converger avec le début de l'aplanissement de l'évolution de la population. Si l'on admet que cela sera vers les neuf milliards d'êtres humains, nous avons parcouru près de 80% du chemin avec des impacts sociaux et environnementaux destructeurs. La correction de nos erreurs et la réponse aux besoins futurs sont un potentiel de redéploiement économique important. »

Quel héritage laisse-t-on à nos enfants ?

« L'héritage environnemental est catastrophique. L'héritage social est dans sa globalité, pour les pays faisant un effort en ce sens, en nette amélioration. La finance a atteint ses limites et devient destructrice pour sa partie sans contrepartie économique, sociale, environnementale et humaine.

Il convient de revenir à des vraies valeurs, favorisant la libre entreprise, la mise à disposition de capitaux de risque aux entrepreneurs, de développer les notions de relations de confiance entre les personnes à même d'épargner et de mettre à disposition cette épargne au profit de l'économie. La coopération et les échanges directs (et non au travers de contrats virtuels sur des options non en relation avec des échanges de biens) se doit de retrouver sa place. Seulement à ce moment-là nous pourrions dire que nous aurons transmis à nos enfants

l'héritage de nos parents. Au risque de me répéter, cela doit se faire en acceptant la fin de certaines industries. Les locomotives à vapeur appartiennent à l'histoire. Ce n'est pas pour autant que les transports publics ne se développent plus. Il en est de même de l'industrie. La production polluante doit appartenir à l'histoire. Il faut en solder la dette pour recapitaliser sur le présent. »

Comment agir ?

« Au gré des circonstances ! Il ne peut y avoir de développement économique sans mise à disposition de capitaux pour les entreprises. Cette disponibilité, dans une économie libérale passe par le capital-actions. On distingue clairement le placement « privé » du placement « public ». L'un et l'autre collectent sur le marché financier les sommes nécessaires pour constituer le capital-actions fondant la démarche de création de l'entreprise. Pour le privé, l'investisseur est directement impliqué par une participation à moyen et longs termes dans l'évolution de l'entreprise. Pour le placement « public », la bourse sert d'intermédiation

pour la valorisation des titres et permet une grande flexibilité dans la possession du titre. L'acte de l'actionnaire acquéreur se fonde-t-il sur une démarche de pur investissement avec une maximisation du profit ou de recherche d'être un copropriétaire de l'entreprise qui l'accompagnera en cas de crise économique conjoncturelle ? Ce point est difficilement quantifiable, si ce n'est en constatant l'émergence d'une gouvernance qui conduit à conscientiser une catégorie d'investisseurs quant à leur rôle et leur responsabilité dans l'acte d'achat d'un titre. On parlera plus spécifiquement du rôle croissant des fonds de pensions dans la responsabilité sociétale, de leur engagement financier en relation à la garantie de couverture des engagements qu'ils doivent assurer de manière pérenne. C'est bien cette notion de pérenne qui est complexe. Soit le fonds de pensions devient un copropriétaire et acceptera les fluctuations à court terme des titres liés à la spéculation sur les marchés financiers qui n'est que la résultante du développement économique et de ses soubresauts conjoncturels. Soit le fonds de pensions est un pur investisseur

dont l'objectif est la maximisation à court terme du profit et seule la recherche de gain en capital sera son déterminant. Auquel cas, il est un acteur uniquement financier, agissant au gré des circonstances. »

Quid du développement économique ?

« L'avènement d'Internet et de toutes ses applications collatérales a fondamentalement changé la vision du développement économique. Avec le 21^e siècle, nous sommes entrés dans une ère de l'instantané. Un nouveau produit est-il lancé sur le marché qu'à peine quelques minutes plus tard, le monde en connaît son existence et après quelques heures, la concurrence peut trouver des éléments sur ledit produit et voir la réactivité du consommateur sur l'acceptation de celui-ci et de son acquisition. Tout bien induisant une réaction de consommation immédiate fonde instantanément une « reproduction » de l'offre aux quatre coins de la planète par différents compétiteurs désirant profiter de la manne de cette nouvelle source de profits. La bonne nouvelle est que la mise en



Manifestation contre l'aéroport des Notre-Dame-des-Landes (F), en 2016.
Photo © Jean Claude MOSCHETTI/REA

compétition immédiate crée une réduction des prix par la surabondance de l'offre. Le revers de la médaille est une surproduction de biens qui génère tout autant de déchets et de surexploitation des ressources vitales de la planète. Nous sommes entrés dans une ère de développement économique boule de neige avec les conséquences qui ne peuvent être qu'un éclatement du système après épuisement de son potentiel. Se positionner en copropriétaire, avec des entreprises qui se profilent avec une ligne précise dans leur développement spécifique, permet de répondre à la nécessité d'une responsabilité sociétale effective de l'investisseur.»

Quid des limites de Keynes ?

«L'injection d'argent par les gouvernements dans l'économie doit stimuler la production, permettre le plein emploi et soutenir la demande, en particulier leurs propres dépenses, pour compenser le manque de vitalité du privé. Favoriser des projets de développements nouveaux, soutenir des familles démunies voire agir sur la réduction d'impôts, sont autant de leviers qui nécessitent des moyens ne devant pas mettre en péril la pérennité de l'État. Un défaut marquant de la société économique actuelle est son incapacité à garantir le plein emploi, de même qu'une distribution désordonnée et peu équitable des richesses et des revenus. L'interventionnisme de l'État par la dépense ne peut franchir la barrière de sa pérennité financière sans se mettre en danger. Le modèle de la théorie économique a prévalu dans son fondement au cours d'une période où la population mondiale venait à peine de dépasser le milliard, la globalisation n'était même pas une vue de l'esprit. Les capacités financières de l'État étaient illimitées tant l'espace à conquérir était vaste. Aujourd'hui, l'État est engagé sur plusieurs fronts, soit son propre fonctionnement, le soutien au développement

économique, l'accroissement exponentiel des nouveaux retraités, les charges sociales liées à la santé et au chômage, la recherche et le développement et la formation. Sans compter que la crise de 2008 a réduit sa capacité au moment même où la croissance économique subit une mutation fondamentale puisqu'elle doit répondre à un modèle d'un monde qui est maintenant globalisé. Cette situation de finalité du développement de croissance exponentielle globale et sur tous les fronts conduit aux limites du modèle de Keynes. Le modèle coopératif peut garantir un développement ordonné, moins volatil et plus pragmatique en termes de gouvernance.»

L'investissement en capital dans des sociétés économiques est-il d'ordre de l'intérêt privé ou de l'intérêt public ?

«L'interaction entre l'économie privée et l'action de l'État pour soutenir cette économie tend à évoluer vers une prise de contrôle du législatif sur le fonctionnement de l'entreprise. Cette évolution est fortement marquée par les fonds de pensions qui, de par leur intégration dans le système de sécurité sociale de l'État, deviennent des acteurs souhaitant une meilleure gouvernance dans la gestion des entités économiques en relation avec leurs investissements. Cette proximité entre un système libéral et une prévoyance sociale financée volontairement par l'économie privée fait partie intégrante des systèmes de sécurité sociale des États. Il en résulte le constat qu'une initiative privée, la mise en place de régimes de retraites d'entreprise, est devenue désormais un acteur d'intérêt public majeur. Une telle évolution ne doit pas induire une réaction de mise en place de régimes de fonds de pensions avec des prestations minimalistes, ne pas conduire les entreprises à fuir des législations trop restrictives à la libre entreprise. Il convient plutôt de mettre en place des modèles parti-

cipatifs offrant aux régimes de retraites, aux fonds de pensions, un mode de participation et de gouvernance garantissant la libre entreprise d'intérêt privé pouvant assurer une rémunération économique durable pour le service des pensions.»

Que faire du capitalisme ?

«Le stabiliser ! Les principes de politiques ultra libérales prônés par le livre blanc des années nonante ont démontré leurs limites. La crise de 2008 a radicalisé les positions extrêmes prônant d'un côté la libre entreprise et d'un autre, le contrôle total par l'actionnaire et la législation. L'émergence d'une nouvelle gouvernance, plus invasive dans le fonctionnement de l'entreprise peut conduire à une réduction, en Occident, de la volonté d'entreprendre, au profit des pays émergents où ayant émergé, ayant moins de scrupules quant au bien-être du citoyen en général. Le capitalisme a atteint un pic dans son développement en 2008 en ayant fait ressortir une mentalité purement financière de l'approche économique chez un nombre d'acteurs important. Les fonds de pensions ont malheureusement suivi le mouvement en ne considérant plus les fondamentaux économiques dans la création de richesse, mais en ne recherchant plus que du gain en capital pour compenser le manque à gagner que la mutation économique en cours induit. Les horizons de conquête ne sont plus les nouveaux marchés qui se sont ouverts, mais bien notre mode de fonctionnement de vie et la forme de nos attentes. Aujourd'hui, il convient de redéfinir le long terme d'un investissement pour être en adéquation avec le temps nécessaire à un développement, respectivement redéveloppement, ou mutation industriels. Un investissement économique industriel durable n'est plus le fondement de la mise à disposition du capital. Seul demeure le gain absolu, peu en importe l'origine. Cette évolution peut

être modérée, sinon inversée, et quelques prémisses permettent de penser que le développement économique évolue vers une nouvelle forme participative et interactive entre des investisseurs coactionnaires et des entreprises responsables. Toute démarche dans ce sens doit permettre de stabiliser un capitalisme libéral social avec une conscience environnementale et une approche durable. ONE CREATION est un de ces défis qui préservent les acquis économiques, rejette une spéculation financière, intègre la nécessité de favoriser le développement de l'entreprise en étant un partenaire fiable accompagnant celle-ci dans les différents mouvements économiques, sans condamner les périodes de basses conjonctures, tout en assurant un revenu récurrent.»

(Voir olivierferrari.ch)



Fonte du glacier d'Aletsch, 2020, Silvan Arnet

LE CAS « UNABOMBER »

Theodore (dit Ted) Kaczynski, surnommé « Unabomber », né le 22 mai 1942 à Chicago, dans l'Illinois (États-Unis), est un terroriste américain, mathématicien de formation, activiste anarcho-écologiste et néo-luddite, une mouvance activiste d'orientation technophobe. Ce terme trouve son origine dans le nom d'un ouvrier anglais, Ned Ludd, qui aurait détruit deux métiers à tisser en 1779, bien qu'on ignore s'il a véritablement existé.

Après des études et une courte carrière de professeur de mathématiques, il décide de se retirer dans la nature, et convainc son frère de prendre la même direction. À la suite de la disparition d'un lieu naturel où il se rendait régulièrement, il s'engage dans une campagne d'envoi de colis piégés de manière artisanale à diverses personnes au prétexte qu'elles construisent ou défendent la société technologique. Cette campagne d'attentats dure dix-huit ans, faisant trois morts et 23 blessés avec 16 bombes envoyées. Il est finalement repéré et arrêté le 3 avril 1996, avant d'être condamné à la prison à perpétuité.

Avant que son identité ne soit connue, le FBI se réfère à lui comme UNABOM (« UNiversity and Airline BOMber »). Plusieurs variantes de ce surnom seront utilisées par les médias : Unabomber, Unabomber et UniBomber.

Kaczynski résume ainsi les quatre postulats principaux qu'il affirme et développe dans ses écrits :

Le progrès technologique nous conduit à un désastre inéluctable ;

Seul l'effondrement de la civilisation moderne peut empêcher le désastre ;

Le gauchisme est la première ligne de défense de la Société technologique contre la révolution ;

Ce qu'il faut, c'est un nouveau mouvement révolutionnaire, voué à l'éradication de la société technologique, et qui prendra des mesures pour tenir à l'écart tous les gauchistes et consorts.

Kaczynski justifie la violence de ses actes :

« À mon humble avis, l'utilisation de la violence, c'est de l'autodéfense. Certains peuvent en débattre, bien sûr. Si vous pensez que c'est immoral et inadéquat, alors vous devriez éviter TOUTE utilisation de la violence. Mais j'ai une question pour vous dans ce contexte : quel genre de violence a causé le plus de dégâts dans l'histoire de l'humanité ? La violence autorisée par les États (la société, la civilisation, l'idéologie) ou la violence non autorisée, employée par des individus ? »

Selon lui, la révolution industrielle conduit nécessairement à un ordre économique et politique de plus en plus contraignant qui détruit la nature vierge, réduit la liberté individuelle, transforme l'homme en simple rouage du système technologique et qui, à court terme, détruira l'espèce humaine elle-même.

« Ce système n'existe pas pour satisfaire les besoins des hommes, et n'en est pas capable. Les désirs et le comportement des hommes doivent en fait être modifiés pour satisfaire aux besoins de ce système. »

Il en déduit que c'est toute la société moderne technologique qui doit être abattue. Il est bien conscient qu'un tel effondrement plongerait l'humanité dans la famine, et serait un cataclysme qui ferait périr beaucoup de gens, mais il conclut :



« Unabomber ». Photo ABC.news

« On ne peut pas avoir l'argent du beurre et le beurre. »

Son texte, d'abord publié dans la presse américaine sous la menace, est par la suite librement édité soit sur Internet, soit par exemple en France sous forme de livre, en 1996, avec une préface d'Annie Le Brun et, en 1998, dans une nouvelle traduction par les éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.

En 2008, Kaczynski publie son premier livre, « L'Effondrement du système technologique », aux éditions Xenia à Vevey, en Suisse. Publié en anglais par les mêmes éditions sous le titre « Road to Revolution », c'est une compilation de tous ses textes, et notamment du « Manifeste », dans leur première version complète, corrigée et autorisée. Selon l'auteur, cette version doit désormais faire autorité.

NIGHT MOVES 2013

Kelly Reichardt

Débat avec **Olivier Ferrari**, président de One Nature Fondation et animé par **Bertrand Bacqué**, enseignant de cinéma à la HEAD et directeur artistique d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

Cinéaste indépendante, plutôt à contre-courant, Kelly Reichardt est la fille d'un officier de police et d'une mère employée de l'Agence fédérale de lutte anti-drogue. Elle tourne en 1994 son premier long métrage, *River of Grass*, et obtient trois nominations aux Independent Spirit Awards. C'est avec *Old Joy* (2006), son deuxième film, que Kelly Reichardt acquiert en Europe un début de reconnaissance. *Wendy et Lucy* (2008), sélectionné dans la sélection Un certain regard au Festival de Cannes 2008, et le western très atypique *La Dernière Piste* (*Meek's Cutoff*, 2010) confirment la prédilection de Kelly Reichardt pour un cinéma pastoral minimaliste. En 2019, elle est membre du jury au Festival de Cannes sous la présidence d'Alejandro González Iñárritu. En 2021, le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective intégrale, qui contribue à la reconnaissance d'une cinéaste « essentielle, pour aujourd'hui et pour demain », selon la formule de Jean-Michel Frodon.

L'histoire

Trois écologistes radicaux décident de s'associer pour faire sauter un barrage hydroélectrique mais le décès d'un campeur sur les rives du lac leur fait douter du bienfondé de leur action.

Le Point de vue de Geoffroy De Clavière

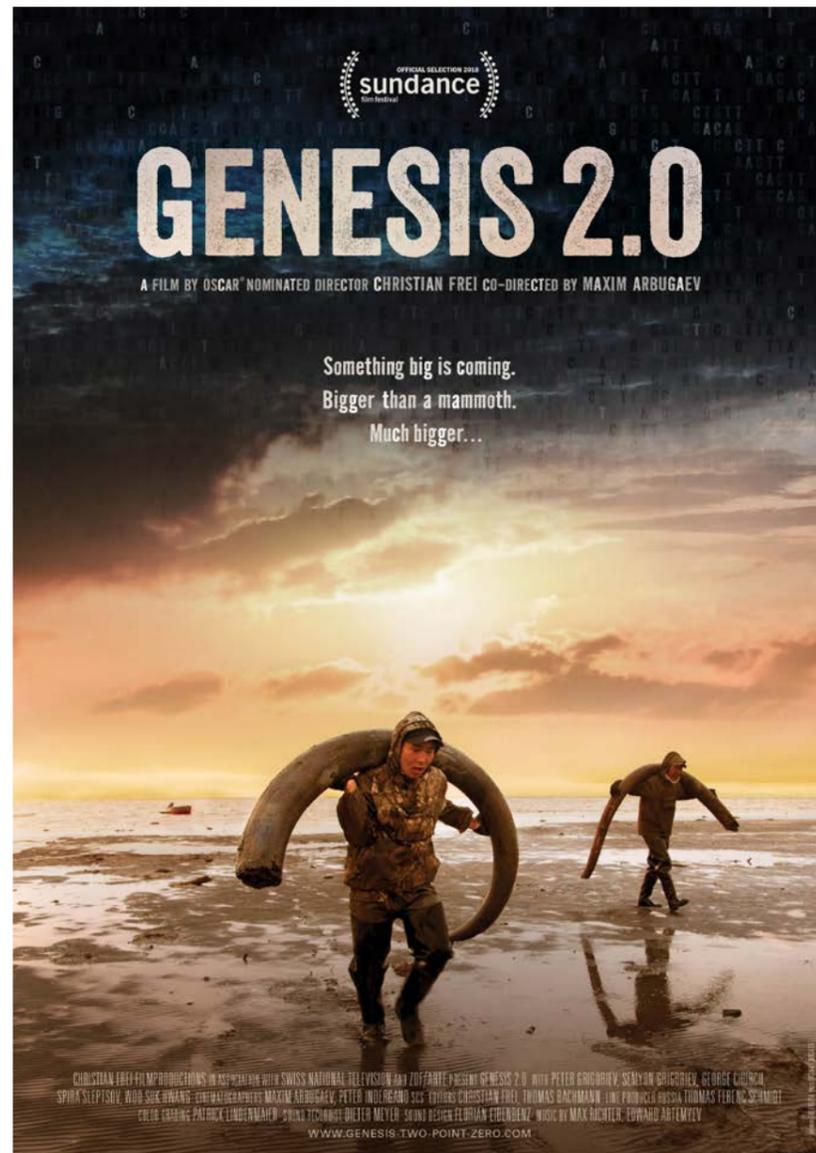
Night moves est avant tout un grand film sur la nuit – ou disons : un grand film dans la nuit – et il hérite en cela d'une tradition de films qui ont, dès l'aube du cinéma, cherché à fixer le sentiment de la nuit, à épuiser la nuit non plus comme une portion de temps mais comme une portion d'espace. C'est un film poétique, éthique et existentiel ; ce « thriller » nous dépeint avec minutie et sobriété la façon dont on peut basculer – ou pas – dans l'activisme écologique radical.

Film en partenariat avec la Plateforme Interreligieuse



Olivier Ferrari. Photo fractal.swiss

Genesis 2.0 Christian Frei & Maxim Arbugaev



LE MAMMOUTH, LE CHIEN... PUIS L'HOMME ?

«A l'aube d'une révolution scientifique sans précédent qui verra l'homme prendre le contrôle de la vie, les deux cinéastes, Christian Frei et Maxim Arbugaev, signent un film captivant, réflexion sur la nature humaine et son irrépressible besoin d'aventures et de découvertes, sans jamais perdre de vue l'arrière-plan sur lequel elles se déroulent, entre triomphe du capitalisme, destruction de la planète et possibilité d'un futur totalitaire.» Céline Guénot - Visions du Réel.

Christian Frei : «Depuis la nuit des temps, les humains oscillent entre deux stratégies foncièrement différentes pour expliquer le monde. Ils sont tiraillés entre raison et légende, entre connaissance et diabolisation, entre logos et mythos. Dès qu'une nouveauté ne peut plus être expliquée avec les règles tirées de l'expérience quotidienne ou de la raison, survient alors soit la curiosité, soit la défense. Vouloir comprendre ou avoir peur.

Genesis 2.0 mène justement le spectateur dans un monde inconnu, exotique qui n'a rien à voir avec nos expériences quotidiennes et a été pour moi une expérience filmique très séduisante. Pendant longtemps nous ne comprenons pas ce que les Sibériens cherchent, des défenses de mammoth laineux. Peu à peu, il réalisera qu'il s'agit d'une espèce de ruée vers l'or. Il se familiarisera alors avec leurs rêves, leurs espoirs et leurs angoisses, puis assistera à la réalité crue et à la lutte pour la survie.

Au début comme à la fin du film une voix féminine cite l'épopée iakoute «Olonkho – Eles Bootur» :

Regarde... regarde... Tu as les épaules larges, mais tu es bête. Tu es fort, autant qu'imprudent.

Tu es naïf et fanfaron, mais en te regardant, je vois... sans le moindre doute ... combien tu es beau.

Tu es vraiment de Yakoutie !

«Êtes-vous sûr que c'est de la peau?» se demande un homme en creusant une masse grisâtre dans la toundra gelée. Il fait partie d'un petit groupe de prospecteurs ratisant les îles de la Nouvelle-Sibérie, un désert hivernal, à la recherche de défenses de mammoth sans tache enfouies sous la neige car la montée des températures et la fonte du pergélisol les exposent de plus en plus à l'air libre. Une grande défense sans défaut pourrait rapporter entre 45 000 et 90 000 dollars, soit vendue à des artistes sculpteurs d'objets en ivoire, soit à des scientifiques comme Semyon Grigoriev, paléontologue. Le permafrost sibérien est un réfrigérateur paléontologique gigantesque et dans les chambres froides du musée se trouvent beaucoup d'échantillons de créatures de l'ère primaire. Avec sa femme et chercheuse, Lena Grigorieva, Semyon cherche à ressusciter le mammoth à poil laineux.

Co-réalisateur, Maxim Arbugaev, un jeune cinéaste yakoutien élevé dans l'Arctique capture des images à couper le souffle sur les îles de Nouvelle-Sibérie. Le film est grâce à lui imprégné d'une lumière grise lumineuse et d'un air palpable d'appréhension et donne sa touche de spiritualité au film. Ce style visuel étrange évoque le roman post-apocalyptique, «La Route» (2006), de Cormac McCarthy, un écrivain américain, et son adaptation cinématographique, en 2009, par John Hillcoat, un australien qui a grandi au Canada.

Selon Maxim Arbugaev, les chasseurs sont des autochtones du Grand Nord, qui pratiquent le chamanisme et croient aux

esprits de la nature. Ils sont d'une grande précaution et sont superstitieux. Ils se considèrent eux-mêmes comme des hôtes de la terre et pensent qu'ils sont sous l'observation des esprits. Tantôt l'Arctique se montre généreuse envers eux et les laisse trouver des défenses, tantôt elle est brutale et destructrice. Les chasseurs sont conscients de leur vulnérabilité et voient la nature comme une créature vivante avec des forces immenses et incompréhensibles.

Puis apparaissent dans le film des hommes qui clonent. Et lentement nous réalisons ce qui est leur intention avec le mammoth. À nouveau nous sommes balancés entre curiosité et défense. Entre vouloir comprendre et diaboliser.

Ceci est l'idée de base du film. Il amène le spectateur dans un monde archaïque et le surprend avec un thème futuriste. Il raconte des vieilles légendes, des mythes et des tabous – et nous confronte avec notre propre peur d'un avenir inconnu. Il nous invite à apprendre à connaître et à comprendre des mondes en principe inconciliables de la pensée, de l'action et du jugement. Il n'a pas pour ambition de discuter dans tous les détails et dans toute sa complexité



Sculpture en ivoire de mammoth. Photo Vaughan Fleming/science Photo Library

« Ce qui est en train d'arriver, c'est une technologie qui veut avoir une emprise sur la vie. On n'essaie pas seulement de lire l'alphabet de la vie, comment nous sommes programmés et comment nous fonctionnons, notre adn, notre génome. Mais on veut l'éditer et le réécrire. L'être humain devient créateur. »

Christian Frei, 19h30, RTS, 27 novembre 2018

les technologies du futur de la biologie synthétique. Son ambition est de créer des rencontres cinématographiquement hautement attractives entre des hommes d'univers différents qui ont un lien avec le mammouth. Ainsi il entend raconter notre passé, le présent et notre futur.

Tous les protagonistes qui apparaissent dans le film sont pris au sérieux avec leurs visions et leurs objectifs. Même si leurs plans et leurs intentions apparaissent absurdes et inquiétants en faisant penser à la science-fiction. Le but de ce film est de poser des questions en évitant les accusations hâtives, de chercher à comprendre la nouveauté et l'étrangeté. Utopie et dystopie. Curiosité et scepticisme.»

C'est dans cette zone de tension que se situe la triangulation entre les trois personnages principaux.

Semyon Grigoriev, le très entreprenant directeur du musée du mammouth de Yakutsk. Georges Church, l'un des biologistes moléculaires les plus réputés dans le monde, qui ambitionne d'apprendre les codes des gènes et la mécanique de l'évolution afin de pouvoir influencer la Création. Et enfin, le Coréen Woo Suk Hwang, un héros national en 2005, puis accusé d'une supercherie dans sa recherche de cellules souches. Imperturbable, il continue son combat et monte à Seoul la société Sooam Biotech qui a cloné plus de 900 chiens jusqu'en 2018 et est considérée comme la seule usine de clonage de ce type dans le monde.

Emmanuel Tagnard, membre du comité d'IL EST UNE FOI, a demandé à Christian Frei quel regard il portait sur « Genesis 2.0 », quatre ans après sa réalisation.

« Le documentaire que je réalise actuellement est consacré aux chauves-souris et aux virus, à la science qui a beaucoup changé

depuis l'épidémie de Covid-19. Avec « Genesis 2.0 », j'ai voulu montrer comment la science traverse maintenant une révolution technologique et qu'il ne faut pas en avoir peur », lui a répondu Christian Frei.

Emmanuel Tagnard : « Tous ces thèmes posent des questions vertigineuses, effrayantes. Vous êtes fasciné par cette évolution. Où en est aujourd'hui la recherche relative au mammouth laineux ? »

Christian Frei : « J'étais récemment à l'EPFL à Lausanne où « Genesis 2.0 » a été projeté. Georges Church était présent. Il nous a expliqué que ses recherches sur le mammouth laineux ne représentaient que 5% de son travail. Or, 95% de l'attention médiatique se portait sur son mammouphant. »

Surnommé « Docteur Frankenstein », l'Américain George Church veut créer un mammouphant, un éléphant d'Asie résistant au froid comme le mammouth. Il ne s'agirait donc pas d'un hybride mais d'un animal génétiquement modifié. A ce jour, « les mutations de l'hémoglobine, la croissance des cheveux, la production de graisse et les canaux à ions sodiques des mammouths ont déjà été intégrées dans des lignées cellulaires de fibroblastes » (cellules vivantes) d'éléphants d'Asie, indique sur son site internet « Revive & Restore », société partenaire du généticien de Harvard. Les chercheurs doivent maintenant reprogrammer ces fibroblastes en cellules souches pluripotentes induites (iPSC). Si les tests sont concluants, les embryons pourront être créés.

Christian Frei a ajouté que « nous devons nous poser de nombreuses questions liées à ces types de recherches scientifiques. Comment seront-elles exploitées, par exemple, par les compagnies d'assurance en matière de couverture de risques en lien

avec les connaissances acquises en matière de génome humain ? « Genesis 2.0 » porte aussi un regard éthique sur l'utilisation des récentes découvertes scientifiques, comme les travaux de Woo Suk Hwang, le cloneur de chiens. Quid après le chien... On pourrait être tenté de produire des clones humains à vocation militaire ou industrielle. Plus prosaïquement, le bétail pourrait aussi être cloné à partir de génomes parfaits pour produire de la nourriture. Cela étant, en ce qui concerne le bétail, certaines formes de sélection sont déjà très anciennes.

Dans le film, le Coréen Woo Suk Hwang dit avoir été beaucoup soutenu par un professeur chinois qui se vante de vouloir rendre le travail de Dieu parfait. Sur le plan éthique, il faut évidemment ériger des garde-fous pour éviter les dérives que certains Etats pourraient ou seraient déjà en train de pratiquer, mais il faut d'un autre côté veiller à ne pas imposer trop de restrictions à la recherche scientifique dont nous sommes dépendants, comme la conception de vaccins. La récente pandémie de Covid-19 vient d'en être l'éclatante démonstration. »

Il est à noter à cet effet que la Convention européenne pour la protection des Droits de l'Homme et de la dignité de l'être humain à l'égard des applications de la biologie et de la médecine, de 1997, et ses Protocoles, dite convention d'Oviedo (Espagne), entrée en vigueur en Suisse en 2008, est de fait le seul instrument juridique contraignant international pour la protection des droits de l'Homme dans le domaine biomédical. Mais à ce jour, en 2022, elle n'a été ratifiée que par 29 Etats, membres du Conseil de l'Europe.

Christian Frei a rappelé que Georges Church lui-même avait déclaré que nous nous embarquions vers l'inconnu, que c'était très angoissant mais en même temps une bonne chose.

GENESIS 2.0 2018

Christian Frei & Maxim Arbugaev

Débat avec **Christian Frei**, réalisateur et animé par **Emmanuel Tagnard**, journaliste et membre du comité CINEMA d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

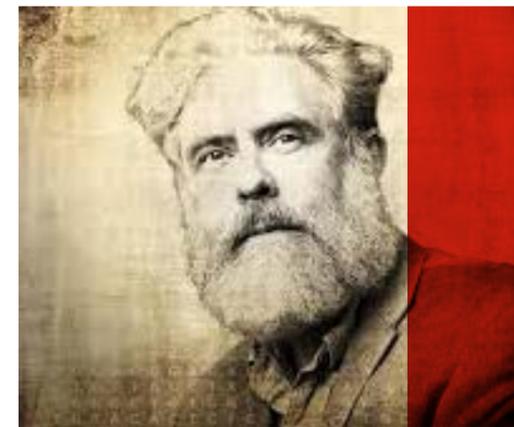
Né en 1959, Christian Frei est l'un des documentaristes suisses parmi les plus doués de sa génération. Le cinéaste soleurois de réputation mondiale met en scène des thèmes originaux comme le portrait du photographe de guerre James Nachtwey dans War Photographer (2001). Avec une petite caméra fixée à l'objectif de l'appareil photo, il nous permet ainsi de nous mettre à la place du photographe. Son documentaire est sélectionné aux Oscars en 2002. Space Tourists (2009) évoque déjà certaines utopies du futur en abordant l'envol de touristes milliardaires dans l'espace. Ce film remporta de nombreux prix.

L'histoire

Le réalisateur suit des chasseurs d'ivoire sur des îles perdues de Nouvelle-Sibérie. Ces hommes profitent de l'été arctique et du réchauffement climatique pour arracher à la terre des défenses de mammouths. C'est ainsi qu'en 2012, un mammouth a été découvert en parfait état, conservé dans le permafrost. Pris depuis 30'000 ans dans la glace, il s'est mis à saigner lorsque les scientifiques l'ont exhumé. Ses tissus contiennent de l'ADN que des généticiens coréens, chinois et américains convoitent pour recréer un pachyderme laineux.

Le Point de vue d'Emmanuel Tagnard

En voix off, Christian Frei porte un regard critique sur le rêve de scientifiques dont les travaux ouvrent des perspectives aussi prometteuses qu'angoissantes. Les chercheurs veulent planter de l'ADN intact dans l'ovule d'une éléphant dans l'espoir de créer un « Mammouphan ». De la toundra désolée aux laboratoires high-tech du MIT ou de l'armée chinoise, le réalisateur mène une réflexion philosophique sur le vivant : la création risque-t-elle d'être contrôlée par des scientifiques aux allures d'apprentis-sorciers ? C'est la question inquiétante que pose ce très beau documentaire méditatif sur l'avenir de l'humanité.



Georges Church. Photo genesis-two-point-zero.com

Robot and Frank Jake Schreier



ROBOT DOMESTIQUE, RÊVE OU RÉALITÉ ?

Alexandra Villaverde Naveira est experte en UX/UI (User Expérience/ User Interface) au sein d'EvaLab, une unité du Service des Sciences de l'Information Médicale (SIMED) des Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG).

Elle a rappelé que l'EvaLab s'intéresse particulièrement à comprendre et développer des paradigmes d'interactions adaptés à des contextes précis (hôpital, domicile, ...) et à des utilisateurs spécifiques (patients de tout âge, professionnels de santé, décideurs ou citoyens). Ceci implique des approches centrées utilisateurs, plaçant ces derniers au cœur de la démarche de développement pour identifier clairement leurs attentes et capacités afin d'y répondre. La finalité étant de garantir le développement de solutions faciles d'utilisation, efficaces et efficientes.

Le champ d'activités d'EvaLab comprend :

- l'étude de l'expérience utilisateur («User Experience», UX).
- la conception d'interfaces utilisateur («User Interface», UI) : le processus de conception centrée utilisateur permet d'identifier et de satisfaire les attentes des utilisateurs par le biais d'une analyse itérative, de «design thinking» et de tests utilisateurs. Cette approche améliore la satisfaction des utilisateurs et garantit le développement de solutions faciles d'utilisation, efficaces et efficientes.
- l'ingénierie des facteurs humains (HFE) encore appelée ingénierie de l'utilisabilité («Usability Engineering», UE).

Au nombre des projets EvaLab figure notamment l'étude de solutions basées sur des robots.

Le projet « Guardian » est un concept de compagnon social robotique dont le but est de soutenir les trois catégories d'utilisateurs impliqués, à savoir les soignants à domicile, les proches aidants et les personnes âgées nécessitant une assistance.

« Guardian » est un projet de recherche européen qui propose une approche innovante pour accompagner les soignants au moyen d'un robot social qui, d'une part leur fournit des informations sur la situation à domicile par le dialogue homme-robot et par la détection et, d'autre part, offre une structure quotidienne à la personne âgée grâce à des rappels pour manger ou boire ou prendre des médicaments.

Routine quotidienne : le tuteur fixe de (petits) objectifs personnels avec la personne âgée et le soignant. Il laisse l'aîné prendre le contrôle, mais le soutient

au besoin en surveillant son activité et en lui fournissant des rappels, des suggestions et des compliments.

Compagnon social : « Guardian » a une personnalité amicale et calme. Le tuteur apprend qui est l'aîné et ce qui compte pour lui. Il aime parler du sujet préféré d'une personne, de la météo ou raconter des blagues.

Soins personnalisés : le tuteur détecte l'activité et la santé globales de la personne âgée et informera le soignant du bien-être de la personne. Il est en mesure d'envoyer une demande lorsque des soins supplémentaires sont nécessaires ou lorsque le plan de soins doit être adapté.

Geoffroy de Clavière (GdC), délégué général d'IL EST UNE FOI, a demandé à Alexandra Villaverde Naveira (AVN) ce qu'elle pensait du robot qui accompagnait Frank dans le film.

AVN : « J'aimerais bien travailler avec un tel robot mais, malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. Ce petit robot



« Guardian », un projet « Active Assisted Living Programme - Ageing Well in the Digital World ». Photo guardian-aal.eu

est très touchant. Je ne suis pas étonnée de voir Frank s'attacher à lui. Nous en avons aussi un, Misty 2, mais il n'est pas aussi performant. Nous sommes en train d'évaluer ses utilisateurs et il est vrai que beaucoup d'entre eux se sont attachés à cette machine. Je ne l'aurais pas cru au début de sa mise en service.»

GdC : « Quelle est la différence aujourd'hui entre un robot aspirateur et un robot de compagnie ? »

AVN : « La première différence est bien sûr le but premier de chacun mais, en soi, il n'y a pas énormément de différence entre ces deux types de robot dans la mesure où il s'agit de machines programmées pour exécuter des tâches. Une machine reste une machine. »

GdC : « Vous êtes actuellement trois personnes, à EvaLab, à travailler sur Misty 2, dans un environnement hospitalier et académique, de par sa double affiliation aux HUG et à l'Université de Genève (UNIGE), ceci dans le cadre d'une collaboration européenne. »

AVN : « Nous travaillons principalement avec l'Italie, les Pays-Bas, la Norvège, la Roumanie pour développer différents

types de robot et également de télévision connectée. L'objectif est d'apporter une aide aux personnes âgées mais aussi au personnel soignant qui se trouve parfois dépourvu de temps et qui doit parfois limiter les soins. Les projets financés n'ont pas pour objectif de remplacer un être humain à un poste de travail mais de proposer une assistance supplémentaire aux personnels de santé grâce à des outils robotiques permettant de relever des données au quotidien, destinées à adapter les soins. »

GdC : « Votre travail consiste donc à développer des fonctions sur ces robots. »

AVN : « Ce sont des machines bien connues. Nous travaillons actuellement sur Misty 2 et sur InfoKids qui est une application mobile destinée à aider les proches dans le cadre des urgences pédiatriques. Notre but n'est donc pas de concevoir des machines mais de les évaluer auprès de la population pour cibler les fonctionnalités les plus adéquates en lien avec les besoins des utilisateurs. Pour les personnes âgées, ces fonctionnalités portent sur les rappels de prise de médicaments et les rappels alimentaires. Le robot va également demander à la personne âgée comment elle va. C'est une

forme d'accompagnement tout au long de la journée. Le robot peut également suggérer à la personne de faire de l'exercice ou d'autres activités. »

GdC : « Lorsque le robot demande à une personne comment elle va, n'y a-t-il pas une dimension affective qui se crée entre elle et la machine qui devient ainsi un robot de compagnie ? »

AVN : « Nous venons d'achever des tests d'utilisation de robots auprès de cinq personnes âgées durant deux semaines. Nous avons constaté effectivement un attachement de ces personnes pour les machines qui sont capables de « cligner des yeux » et de parler : comment allez-vous ? La machine pose des questions. Les personnes âgées savent que leurs réponses sont transmises aux soignants, à leurs proches aidants, et ils se sentent rassurés par ce lien indirect mais réel avec leur entourage. Il existe de nombreuses possibilités de personnalisation du robot : choix du type de voix, appel des personnes par leur nom de famille ou par leur prénom, par exemple. Cela donne au robot un aspect sympathique. Il existe sur le marché un robot en peluche, en forme de petit phoque, qui distrait beaucoup les patients. A l'origine il s'agissait d'un robot

destiné aux personnes isolées, avec une tendance aux troubles cognitifs. L'idée était de leur offrir une compagnie. Actuellement, le public n'est pas uniquement constitué de personnes isolées, il y a par exemple des hommes démontrant un certain intérêt pour la technologie. Il s'agit donc d'une population en train de se resserrer par rapport à notre objectif initial. Il convient de souligner que certaines personnes âgées ne sont toutefois pas intéressées par ces dispositifs. »

GdC : « Comment évaluez-vous l'intégration d'un robot dans l'environnement d'une personne dépendante ? »

AVN : « En général, ces dispositifs sont bien acceptés. Nous évaluons également l'intérêt de personnes plutôt réfractaires à ces technologies. »

GdC : « Quel est l'avenir de ces robots ? L'intelligence artificielle va-t-elle être développée sur ce type de machines ? »

AVN : « A moyen terme on peut prévoir qu'elles seront dotées d'un plus grand nombre de fonctionnalités mais dans les 20 prochaines années, nous n'atteindrons tout de même pas le niveau technologique du robot de Frank. A ce jour, cela ne correspond pas d'ailleurs à une attente de la population. Je suis moi-même une proche-aidante et je pense qu'il faut que l'être humain aidant reste toujours aussi proche que possible de l'être humain dépendant. Le robot doit rester un outil d'aide pour les soignants et les proches-aidants mais ne doit pas les remplacer. »

GdC : « Vous m'avez dit qu'un robot tel que ceux que vous utilisez vaut environ 3'000 francs. A l'avenir pensez-vous que les assurances vont entrer en matière pour le financement de tels dispositifs ? »

AVN : « Nous travaillons sur des prototypes et non des produits qui pourraient à terme entrer sur le marché. La prise en charge par les assurances de tels dispositifs n'est pas encore, à ma connaissance, à l'ordre du jour. »



La robotique de l'avenir ? Photo essentiel-autonomie.com



La robotique de l'avenir ? Photo essentiel-autonomie.com

Comment allons-nous vieillir à l'avenir ?

C'est la question posée par swisslife.ch à Sabina Misoch, professeure et directrice de l'Institut de recherche sur le vieillissement (IAF) de Saint-Gall, où elle dirige notamment le plus grand projet national de recherche sur le thème du vieillissement dans la société (AGE-INT).

Cette experte a fait valoir que si les extrapolations se confirment, en 2060, la population comptera environ un tiers de personnes âgées de 65 ans ou plus. Il en découlera non seulement des transformations sociales, mais également une modification des représentations que nous avons sur l'âge.

Elle suppose que l'assistance par la technologie va également considérablement évoluer. Les systèmes numériques intelligents améliorant notre confort deviendront indispensables à notre quotidien, notamment à l'âge de la retraite. En devenant plus fragiles et moins mobiles avec l'âge, nous allons sans doute recourir à des solutions intelligentes, qui nous permettront, par exemple, de continuer à facilement vivre chez soi.

Elle pense aussi que la robotique va prendre une place de plus en plus importante. D'ici 10 à 20 ans, nous aurons chez nous des robots intelligents qui nous aideront dans des tâches que nous avons du mal à effectuer en raison de l'âge ou que nous ne voulons pas gérer nous-mêmes pour des raisons de confort.

Dans quelle mesure les progrès technologiques peuvent-ils aider la vie des personnes âgées et jusqu'où l'assistance peut-elle aller ?

Pour Sabina Misoch, les possibilités de faciliter la vie et le quotidien à la retraite sont multiples. Cela commence par des technologies qui soutiennent l'autonomie à la maison, relativement simples, comme,

par exemple, des systèmes de capteurs qui détectent le mouvement (rampes d'éclairage automatique) ou envoient un signal d'alerte lorsque le frigo n'a pas été ouvert pendant une journée.

Mais il peut également s'agir de systèmes de robotique intelligents : par exemple, un robot à intelligence artificielle qui accompagne un senior tout au long de la journée. Ceux-ci pourront s'avérer très utiles à l'avenir, en particulier aux personnes atteintes de démence, qui pourront demeurer le plus longtemps possible dans leur environnement habituel, tout en bénéficiant d'un degré de sécurité élevé. Mais on peut également imaginer des systèmes qui rappellent aux personnes atteintes de démence tout ce qu'elles ont à faire, comme la prise de médicaments, etc., et qui les aident à organiser leur journée, en quelque sorte une sorte de coach numérique quotidien.

Autre possibilité : des robots de service qui facilitent la vie des seniors à mobilité réduite qui vivent à domicile. Ceux-ci seraient capables d'apporter et récupérer les choses dont on a besoin chez soi ou encore d'ouvrir la porte – les possibilités sont infinies.

ROBOT AND FRANK 2012

Jake Schreier

Débat avec **Alexandra Villaverde Naveira**, assistante de recherche à EVALAB (HUG) et animé par **Geoffroy de Clavière**, délégué général d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

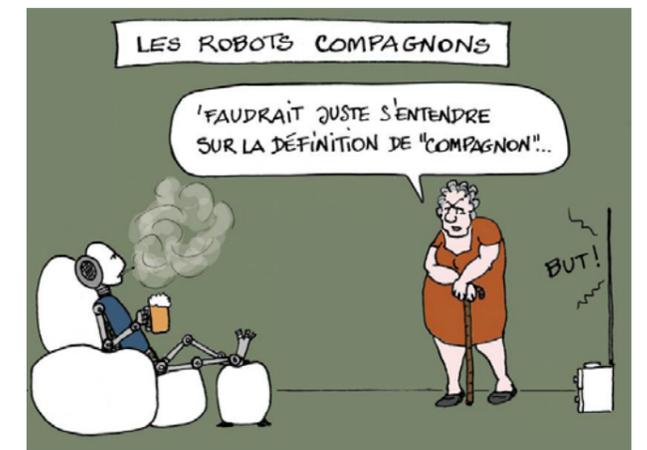
Robot and Frank est le premier long-métrage de Jake Schreier, cinéaste américain né en Californie en 1981, mais formé à la Tisch School of the Arts de New York. Production indépendante, ce film a été sélectionné aux festivals de Sundance et de Deauville et a valu à son auteur la proposition de porter ensuite à l'écran le best-seller pour adolescents Paper Towns (La Face cachée de Margo, 2015). Malgré la réussite commerciale de ce deuxième opus, Schreier s'est pour l'instant reconverti dans le clip musical, le spot publicitaire et les épisodes de séries, en attendant sans doute une nouvelle opportunité de cinéma.

L'histoire

Frank, ancien cambrioleur, est désormais un retraité atrabilaire et kleptomane. Il apprécie se rendre à la bibliothèque, où il retrouve Jennifer la bibliothécaire avec qui il s'entend bien. Il aime aussi voler des articles dans un magasin. Il a, par moments, d'importants problèmes de mémoire : il pense que son fils est encore à l'université, il oublie qu'il est divorcé depuis trente ans, il oublie les invitations qu'il a lancées... Son fils vient le voir toutes les semaines, mais il est lassé de faire les longs trajets. Il achète alors un robot aide-soignant à son père. Le but du robot est d'améliorer la santé de Frank, en le motivant par un emploi du temps régulier, en lui préparant des repas équilibrés, en l'incitant à faire du jardinage... D'abord réfractaire, Frank se laisse convaincre lorsque le robot l'assiste pour voler un article du magasin. Il planifie alors de dérober un livre de valeur à la bibliothèque, qu'il souhaite offrir à Jennifer.

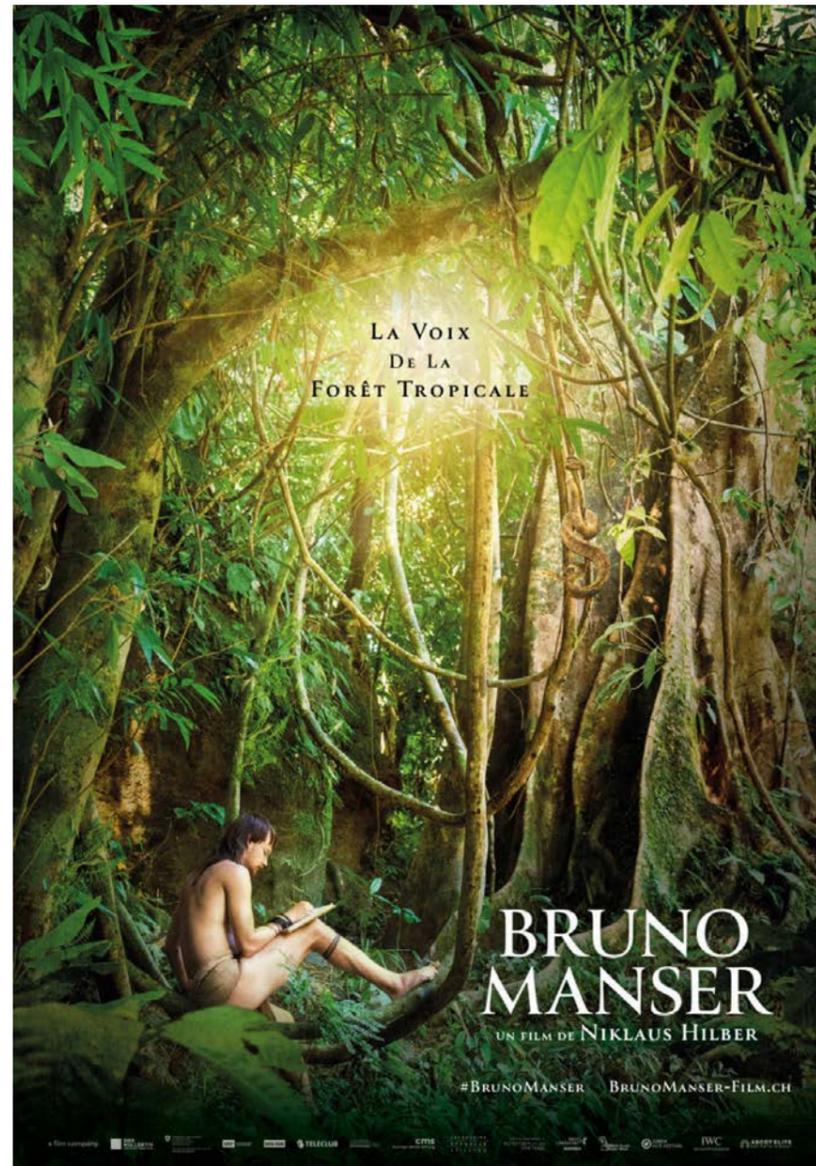
Le Point de vue de Geoffroy De Clavière

La vieillesse, la maladie, la solitude, les rapports avec les robots... Robot and Frank soulève ces problèmes avec légèreté, en posant une question : serons-nous bientôt dépendants des robots ? Jake Schreier dirige Frank Langella pour ce rôle touchant de gangster solitaire qui se voit contraint d'accueillir cet insolite compagnon. Situé dans un monde (très) légèrement futuriste permettant ainsi de rendre le robot crédible (car il est vraiment intelligent, voire sensible ce robot), le film est à la fois malicieux et sensible. La relation qui se développe entre les deux personnages Frank et son (compagnon ?) robot pourrait être de bon augure dans un futur plus ou moins proche mais est-ce que ce sera vraiment le cas ?



Bruno Manser, la voix de la forêt tropicale

Niklaus Hilber



CHEZ LES PENAN DE BORNÉO

Baptiste Laville est responsable de projets au sein de la Fondation Bruno Manser. Il est également député au Parlement jurassien et membre du Conseil de ville de Porrentruy (JU). Par un étonnant hasard, Bruno Manser a entendu parler de lui alors qu'il était encore étudiant en géographie et en biologie à Zurich et il lui a écrit, en 2000, pour lui proposer de travailler dans sa fondation. Cependant, Baptiste Laville n'a jamais rencontré Bruno Manser qui entre-temps était reparti à Bornéo.

Dans les années 1980, le Suisse Bruno Manser a cherché en Malaisie une vie en harmonie avec la nature. Il a trouvé ce qu'il souhaitait, la civilisation des Penan dans l'Etat de Sarawak, sur l'île de Bornéo. Après avoir vécu avec eux pendant plusieurs années, les bulldozers des compagnies d'exploitation forestière ont atteint les territoires Penan. Bruno Manser s'est engagé pour la protection de la forêt et a créé la Fondation Bruno Manser en 1992, à son retour du Sarawak.

En 2000, Bruno Manser a mystérieusement disparu sans laisser de trace dans la forêt tropicale du Sarawak. La Fondation Bruno Manser poursuit son combat et s'engage en faveur des Penan et de la conservation de la forêt tropicale.

Il est à noter à cet effet que la Convention européenne pour la protection des Droits de l'Homme et de la dignité de l'être humain à l'égard des applications de la biologie et de la médecine, de 1997, et ses Protocoles, dite convention d'Oviedo (Espagne), entrée en vigueur en Suisse en 2008, est de fait le seul instrument juridique contraignant international pour la protection des droits de l'Homme dans le domaine biomédical. Mais à ce jour, en 2022, elle n'a été ratifiée que par 29 Etats, membres du Conseil de l'Europe.

Christian Frei a rappelé que Georges Church lui-même avait déclaré que nous nous embarquions vers l'inconnu, que c'était très angoissant mais en même temps une bonne chose.

Baptiste Laville connaît très bien Bornéo où il a effectué une trentaine de séjours. Il a grandement contribué au film, tourné en Indonésie, qui a été achevé en quelque dix ans.

Répondant aux questions d'Emmanuel Tagnard, membre du comité d'IL EST UNE FOI, Baptiste Laville a souligné « qu'il a voyagé à Bornéo en 2011 avec le réalisateur, Niklaus Hilber, qui a pris un risque inouï pour un film de cette ampleur. Il a vraiment voulu tourner ce film avec des acteurs authentiques, des populations Penan, autrefois nomades avant les grandes déforestations. »

Komeok Joe, compagnon de voyage de Bruno Manser et aujourd'hui directeur de l'organisation penan KERUAN, a souligné que ce film représentait un témoignage historique de la vie des Penan, ainsi que l'importance qu'il revêtait pour faire mémoire de leurs racines. Il a rappelé que, traditionnellement, les Penan sont des chasseurs-cueilleurs, profondément pacifiques. Interrogé en 2019 dans le cadre de la publication Tong Tana de la Fondation Bruno Manser, Komeok Joe a dit : « Lakei Penan (Bruno) était mon idéal, mon frère et mon héros. Il a suivi dès le départ les anciens Penan dans la lutte pour la forêt pluviale du Sarawak. Il a fait corps avec les Penan. C'était un guerrier pour cette forêt pluviale que nous, Penan, comprenons comme étant notre patrie, notre liberté et le site de repos de nos aïeux. Bruno a disparu, mais il est important que sa lutte continue d'être portée par la Fondation Bruno Manser, car nous avons besoin de soutien. »

Emmanuel Tagnard a demandé à Baptiste Laville quel était l'état de la forêt de Bornéo après la disparition de Bruno Manser.

Ce dernier a fait savoir que « Bruno Manser a débuté son combat pour la protection de cette forêt au début des années 1990. Dans les années 1960, la forêt primaire représentait trois-quarts du territoire. Aujourd'hui, il ne reste plus que 10% de forêt vierge. Un drame écologique s'est donc produit. On utilise souvent le terme d'écocide à ce sujet. Il y a toutefois une lueur d'espoir. Nous avons appris des erreurs du passé. Avec le débat actuel sur le climat et sur la durabilité, nous sommes devenus conscients qu'il n'y avait pas que le profit qui comptait. Par exemple, la forêt vierge exploitée a en partie été remplacée par une forêt secondaire. Le potentiel de régénération est énorme et si maintenant nous protégeons ces forêts secondaires, ces écosystèmes pourront se rétablir. »

Un autre membre Penan de l'équipe a dit se souvenir de Bruno Manser comme d'une personne très humble, très attentionnée, doté d'une grande spiritualité et aimée des Penan.



Bruno Manser. Photo bmf.ch

« Quand Bruno Manser débarque en Malaisie et veut sauver cette tribu, c'est aussi une partie de nous qu'il désire sauver. »

Niklaus Hilber, Tribune de Genève, 18 décembre 2019

Elisabeth Balang, actrice principale du film, a relevé, pour sa part, que l'accueil en Indonésie avait été très favorable et que certainement, le tournage n'aurait pas pu avoir lieu au Sarawak, en Malaisie où avait été actif Bruno Manser et où il a disparu. Elle a tenu à préciser que la sédentarisation des Penan, qui vivent maintenant dans des villages, n'a pas été totale et que nombre d'entre eux continuent encore aujourd'hui à se rendre régulièrement dans la forêt et à ainsi conserver le lien avec leur mode de vie d'antan. Elle-même a vécu dans la forêt jusqu'à l'âge de sept ans avant d'être scolarisée. Pour elle la différence entre la vie nomade traditionnelle et la vie sédentarisée est l'argent. En forêt, point n'est besoin d'argent pour vivre. La nature pourvoit à des besoins élémentaires qui ne correspondent pas aux critères des civilisations industrielles et consuméristes. « Dans la forêt, un billet de banque n'est autre qu'une feuille de papier. »

CARTOGRAPHIE ET SAVOIR TRADITIONNEL

Les Penan souhaitent rassembler des informations sur leur espace vital ainsi que leurs culture et histoire pour les générations à venir. Ils ont besoin des documents culturels et historiques et des cartes pour démontrer l'utilisation de leurs terres et les limites de leurs territoires, notamment pour faire valoir leurs droits coutumiers devant les tribunaux.

PREUVES MANQUANTES D'UNE CULTURE AUTOCHTONE

Pour les Penan comme pour d'autres groupes autochtones, les terres ont une importance particulière : la forêt pluviale n'offre pas uniquement tout ce dont ils ont besoin pour vivre, mais comporte également une fonction culturelle. Elle est porteuse de leur histoire, patrie et dernière demeure

de leurs aïeux et élément fondamental de leur identité. Pour un peuple qui ne connaît pas la transmission écrite de ses traditions, son histoire, sa culture et sa spiritualité survivent par l'intermédiaire des lieux. Le lien traditionnel des Penan avec leurs terres joue un rôle central dans l'identité culturelle.

Le défrichage de la forêt pluviale et le déplacement des Penan de leurs terres traditionnelles menacent cependant de détruire ce lien. Le projet de cartographie, un des projets centraux de la Fondation Bruno Manser, tente de mettre un frein à cette évolution. Il en va ici de documenter le savoir géographique et historique des Penan en interrogeant, recherchant et mesurant. Le savoir est ensuite représenté sous la forme de cartes et d'autres moyens de documentations tels que textes, photos, vidéos et enregistrements vocaux.

Ces preuves de leur culture constituent la base sur laquelle se fondent les plaintes territoriales. C'est ainsi que les Penan tentent d'obtenir des droits d'utilisation coutumiers. La Fondation Bruno Manser soutient les Penan par son projet sur les droits coutumiers autochtones.

CARTOGRAPHIE

La Fondation Bruno Manser fournit aux Penan le savoir nécessaire et l'équipement technique qui vont leur permettre de réaliser eux-mêmes les cartes de leurs terres. Ils mesurent de façon autonome leur espace vital au moyen du GPS (Global Positioning System) et de cartes déjà existantes. Il n'en va pas uniquement de relever des coordonnées relatives à l'extension de leurs zones utilisées, mais aussi de relever les lieux de grande importance culturelle ou historique tels que sépultures ou terrains de chasse. Ainsi, les noms des rivières, montagnes, vallées et cols découlent fréquemment de situations historiques ou

d'une tradition orale. La saisie cartographique de leur culture est un élément important du projet. Grâce au savoir spatial exceptionnel des Penan, il a été possible, depuis 2002, de documenter notamment plus de 7000 éléments topographiques tels que rivières ou montagnes, mais aussi près de 2000 sites comme des lieux de sépultures ou d'anciens villages.

TRADITION ORALE

Une autre partie importante est la documentation écrite de leur histoire, des traditions autochtones, de la langue ainsi que de leur exploitation spécifique de la forêt pluviale, à ce jour exclusivement transmises par voie orale. Pour ce faire, on s'adresse en particulier aux Penan plus âgés, on enregistre leurs réponses sur un support vocal pour ensuite les transcrire et les traduire en malais et en anglais.

RECHERCHE HISTORIQUE

La recherche de littérature dans les archives et les bibliothèques de Suisse, d'Angleterre ainsi que de Malaisie, et l'enquête comme l'interrogation de témoins, complètent les possibilités de documentation mentionnées plus haut. Elles permettent de rassembler des preuves en faveur des efforts entrepris par les Penan afin d'affirmer leurs droits coutumiers.

En conclusion, le projet de cartographie veille à ce que ce trésor culturel soit documenté et mis à disposition des Penan et d'autres personnes intéressées. En outre, il fournit la base pour l'acquisition de titres de propriété terrienne et offre aux Penan des moyens légaux pour lutter contre la disparition progressive de leur espace vital. Outre l'utilité pratique, les documents élaborés renforcent l'identité et la confiance en soi des Penan.

BRUNO MANSER 2019

Niklaus Hilber

Débat en matinée scolaire avec **Baptiste Laville** (Fondation Bruno Manser), **Elisabeth Balang** (actrice) et deux leaders malaysien dont **Penan Komeok** et animé par **Emmanuel Tagnard**, journaliste et membre du comité cinéma d'IL EST UNE FOI.



L'auteur

Né en 1970 à Fribourg, Niklaus Hilber a étudié la réalisation à New York University et le scénario à l'American Film Institute de Los Angeles. Son film Cannabis (2005) met en scène un député, qui combat ardemment la consommation de drogues dans les écoles de Suisse et qui, pour soigner une maladie oculaire, est contraint de fumer du cannabis. Niklaus Hilber se fait un nom avec Amateur Teens (2015). Sa chronique adolescente, crue et provocante, enracinée dans la banlieue zurichoise reçoit le prix du film de Zurich (ZZF).

Film en partenariat avec l'Institut Florimont



Copyright Fondation Bruno Manser
Pour soutenir la fondation : <https://bmf.ch/fr/sengager/dons>
Pour devenir membre de la fondation : <https://bmf.ch/fr/sengager/devenir-membre>

L'histoire

Le film débute en 1984 lorsque Bruno Manser découvre la jungle de Bornéo en Malaisie après avoir vécu dix ans en solitaire dans les montagnes grisonnes. Sa rencontre avec les chasseurs-cueilleurs Penan change sa vie. Il devient l'un des leurs. Lorsque leur existence est menacée par la déforestation, Manser se lance dans la lutte contre la destruction de la forêt tropicale. Artisan de la résistance contre l'industrie du bois sans scrupule, il attire l'attention des médias et se fait des ennemis puissants : sa tête est mise à prix pour 50'000 dollars, mort ou vif. Il quitte alors le pays pour poursuivre son combat depuis la Suisse. Le jeune homme mène diverses actions pour mobiliser les médias internationaux et entame une grève de la faim devant le Palais fédéral en 1993. Le Parlement décidera d'interdire l'importation de bois issu de coupes illégales vingt-six ans plus tard. Bruno Manser disparaît en 2000 lors de son dernier voyage sur l'île de Bornéo. Il est présumé mort depuis 2006.

Le Point de vue d'Emmanuel Tagnard

Avec une gestation de dix ans et un budget de six millions de francs, ce film fait partie des oeuvres helvétiques les plus chères jamais portées à l'écran. Il est tourné dans une jungle d'Indonésie en 77 jours dans des conditions météo extrêmes. Les images sont sublimes. La moiteur est presque palpable. Le réalisateur prend quelques libertés comme une romance avec une jeune Penan que Manser a beaucoup dessinée dans ses carnets, mais dont on ne sait rien. Les acteurs Penan donnent une caution réaliste convaincante. De sa mise en scène sobre et élégante à l'enveloppante musique de Gabriel Yared, le film relaie le cri déchirant de la forêt tropicale. Manser y incarne une figure quasi christique défendant un paradis en voie de disparition. Malgré les soupçons d'assassinat, sa mort plus que probable demeure un mystère. Vingt ans après sa disparition, plus de 80 % de la forêt a déjà été détruite.



Enfants Penan dans la jungle, le long de la Baram River, au sud de Long Miri (Sarawak), en 1976. Photo P. Gondrand

LES DÉBATS EN IMAGES

Retrouvez toutes les photos, podcasts des débats et capsules de présentation des films sur notre site : www.ilestunefoi.ch



Conférence inaugurale



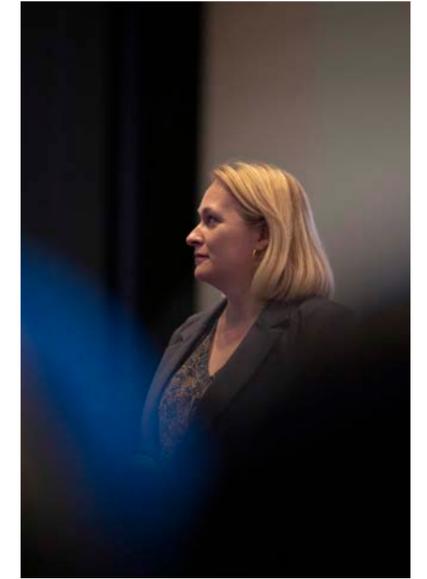
Geoffroy de Clavière, Prof. Alexandre Pouget et Emmanuel Tagnard



Olivier Ferrari et Bertrand Bacqué



Alexandra Villaverde Naveira et Geoffroy de Clavière



Marie Cénec



Steve Bobillier



Bertrand Bacqué interroge Steve Bobillier



Geoffroy de Clavière



Emmanuel Tagnard, Alfio Di guardo, Jérémy Narby et Geoffroy de Clavière



L'abbé Giovanni, Marie Cénec et Geoffroy de Clavière



Marc Atallah, Lucienne Bittar et Geoffroy de Clavière



Michel Maxime Egger



Alexis Jenni

Remerciements

Nous remercions chaleureusement les partenaires et soutiens sans qui cet événement ne pourrait avoir lieu :

Les Cinémas du Grütli
La Paroisse catholique de Baar
La Fondation Pierre et Lara Zurcher
la Fondation Barbour
Institut Florimont
La Mission intérieur
La Société Privée de Gérance
ECHO magazine
La revue Choisir
Radio Cité
Laboratoire de transition intérieure

Ainsi qu'une fondation qui souhaite demeurer anonyme et des donateurs privés



Katholische
Kirchengemeinde Baar



Avec le soutien de
Fondation
Pierre et Lara
Zurcher

FLORIMONT
Chaque jour les meilleures
chances pour demain



MI - Missions Interne
MI - Missions Interne
MI - Missions Interne



92.2
Radio Cité Genève
www.radio-cite.ch

echo
MAGAZINE

choisir

LABORATOIRE
DE TRANSITION
INTERIEURE



Action
de Carême



EPER
Département
de la Formation

Les photos des débats sont
de Roman Lusser



Vous pouvez retrouver le débat de
la conférence inaugurale en podcast
ainsi que les présentations des films
par les membres du comité cinéma
d'**IL EST UNE FOI** sur :

www.ilestunefoi.ch

IL EST UNE FOI
les rendez-vous cinéma

**EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE**
GENÈVE

Rue des Granges 13
1204 Genève
T 022 319 43 43
F 022 319 43 53
info@cath-ge.ch

eglisecatholique-ge.ch
f ecrgeneve

Design S agence, Genève

